

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VI

QUÉBEC, MAI 1925.

No 9

Du français

LA question du français reste à l'ordre du jour particulièrement dans le domaine fédéral. En cet endroit nous trouverons le français que nous y mettrons. Tant que nous ne serons pas persuadés de cette vérité, notre langue subira des hauts et des bas — plutôt des bas, — et nous garderons la position ridicule de gens qui réclament une chose dont ils ne veulent se servir.

La langue française est officielle à l'égal de l'anglais dans le domaine fédéral. Nous devrions en trouver l'expression sur nos timbres, notre monnaie, dans toutes les publications gouvernementales, dans l'administration des différents ministères, dans nos relations avec les officiers publics, et d'une manière complète au Parlement.

Dans pratiquement tous ces domaines notre langue est tenue dans un état d'infériorité, souvent à cause du fanatisme de certains anglophones, quelquefois malheureusement, par notre propre faute.

Notre activité doit s'exercer dans tous les domaines, elle ne doit négliger aucun détail. En soi-même un détail n'est pas grand'chose, il ne peut avoir une grande influence ; mais relié à un autre détail, à une série d'autres détails du même genre, il a une importance considérable.

Réclamer une fois, par exemple, qu'un officier d'un ministère nous donne un renseignement en français, ne peut faire modifier un état de choses ordonné vers la langue anglaise. Seulement, si cette réclamation se répète cent fois,

mille fois, si elle agit sur tous les ministères, chaque fois que l'occasion se présente, elle aura tôt fait de provoquer une amélioration vers un état de justice moins imparfait.

Les preuves ne manquent pas pour l'établir, la plupart de nos publications fédérales françaises en font foi.

Grâce à l'action et à la vigilance d'un bon nombre des nôtres, nous avons déjà obtenu certaines reconnaissances importantes. Avec de la persévérance et de l'esprit de suite nous obtiendrons encore plus, beaucoup plus.

Nous n'avons pas la part de représentation que nous devrions posséder dans les ministères. Ceux des nôtres qui sont entrés dans ces services publics ne sont généralement qu'aux grades inférieurs. Et nous laissons trop facilement nos adversaires opérer des manœuvres qui nous sabrent les unes après les autres les positions importantes que nous avons obtenues par notre travail.

Nous n'insistons pas assez pour obtenir cette représentation qui nous appartient, et lorsqu'on nous la refuse, ou lorsqu'on nous enlève une nouvelle position, nous ne savons pas assez protéger nos candidats, ou défendre ceux d'entre nous qui tombent victimes du procédé d'exclusion.

Et notre grand tort, c'est de ne pas parler nous-mêmes en français partout où nous en avons le droit, et chaque fois que l'occasion s'en présente.

Au Parlement, l'endroit le plus propice pour imposer sans lutte apparente le respect et l'emploi du français, nous nous plaisons à parler l'anglais.

Les motifs que nous apportons à l'appui de cette conduite ne tiennent pas la mer.

Nous parlons en anglais, parce que, la majorité étant de langue anglaise et ne comprenant pas le français, nous avons ainsi plus de chance d'être compris. Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

S'il était prouvé que par un seul de nos discours anglais, ou même par une série d'entre eux, nous aurions chance de faire modifier une seule opinion, nous pourrions peut-être plus facilement tolérer cette habitude désastreuse. Mais, qui viendra nous dire que nos discours anglais changent quelque chose ?

Quant à parler en sachant à l'avance qu'on ne convaincra pas un seul de nos adversaires, pourquoi ne pas parler en français ?

La majorité des députés étant de langue anglaise, chaque fois qu'un de nos représentants entame un discours français, les banquettes se vident dans la rue Sparks.

La chose est malheureusement trop vraie ; mais elle n'est pas sans remède. Que nos représentants s'entendent pour toujours parler en français ; mieux que cela, qu'ils se mettent à l'étude sérieusement pour discourir sur toutes les questions et que continuellement ils fassent retentir en Chambre des échos français, et nous verrons vite la Chambre se refaire.

Les députés ne partent pas de tous les coins du Canada pour se promener sur la rue Sparks. C'est une impolitesse à notre égard qu'ils peuvent se permettre de temps à autres, parce qu'on parle rarement le français, mais qu'ils ne seront pas disposés à répéter tous les jours de la session.

A l'exemple des députés de langue française qui se hâtent d'apprendre l'anglais pour comprendre leurs collègues de langue anglaise les députés de langue anglaise auront vite fait de se mettre à l'étude du français, parce qu'ils voudront comprendre ce qui se dit en Chambre. Et s'ils ne comprennent pas immédiatement, vous les verrez insister pour que la traduction du *Hansard* soit faite rapidement pour leur permettre de lire dès le lendemain ce qu'on a dit la veille.

* * *

Du coup la question si longtemps débattue de la traduction du *Hansard* est réglée, car

la majorité n'admettra pas qu'on lui fasse attendre une semaine pour la renseigner.

Du coup, tous les députés de langue anglaise se font l'oreille aux accents français, comprennent que le français n'est pas chez nous une langue morte, mais la langue d'un tiers de la population.

Du coup cesse la discussion pour décider si le français a des droits. Il n'y a pas comme la présence d'une personne agissante pour nous prouver qu'elle est bien vivante. Il n'y a pas comme vivre pour établir que nous avons droit à la vie.

Du coup la connaissance du français devient en quelque sorte une qualification qu'il faut posséder pour être candidat, au fédéral, et du coup aussi augmente l'utilité de l'enseignement du français.

Un tel acte — bien normal — n'aurait donc pas que de l'influence à Ottawa, mais dans toutes les provinces de la Confédération, où on comprendrait mieux que le Canada est un pays bilingue et que le gouvernement fédéral a le devoir d'être bilingue lui aussi.

Ayant mis du français sur toutes nos collines, on verrait de loin qu'on ne peut l'ignorer.

Serons-nous assez fiers pour en venir là un jour ?

Thomas POULIN.

Manuel de prières, de chants liturgiques et de cantiques notés, par le R. P. Vandandaigue, S.J.

Beau paroissien relié en percaline noire, tranche rouge, contenant trois livres en un seul. Livre idéal pour les élèves des collèges et des couvents.

Prix : \$2.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

Le Miroir des Ames, avec les seize tableaux traditionnels. Livre célèbre destiné à faire un grand bien dans les familles. En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : 35 sous ; 38 sous franco.

Dictionnaire alphabétique et logique par Mg^r Élie Blanc. 1923. Contenant plus de 3,000 mots illustrés. Le plus moderne des dictionnaires français. A cause de sa partie logique ou raisonnée, dictionnaire idéal pour trouver les solutions des mots croisés.

Prix : \$1.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

Les trois écuyers

(CONTE ANCIEN.)

TROIS écuyers ayant perdu leur maître au cours d'un combat, et ne sachant que devenir, se mirent en route pour chercher fortune.

Ils étaient jeunes, braves et robustes, mais ils n'avaient pas le moindre denier tournoi. Ils se nommaient Sarron le Rusé, Olivier le Défiant, et Martel le Sage.

Il faisait froid, la neige tombait. Les trois jeunes gens, transis, regardaient de tous côtés pour chercher un asile. Enfin, ils aperçurent, au milieu de broussailles desséchées, une petite lumière. Ils s'en approchèrent, et reconnurent que cette lueur sortait, par une mince ouverture, d'une grotte creusée dans le roc. L'entrée en était fermée par une porte de chêne grossière, mais solide.

Sarron frappa à la porte. Aussitôt on entendit des pas qui s'approchaient, et une voix chevrotante demanda :

— Qui est là ?

— Trois voyageurs mourant de froid et de faim, répondit Olivier ; ouvrez-nous, de grâce !

La porte s'entr'ouvrit, et les trois camarades virent une très vieille femme, tenant une petite lanterne à la main.

Elle hésitait à les laisser entrer, mais Olivier, le moins patient, la poussa légèrement, et pénétra dans la grotte, suivi de ses deux compagnons.

— Nous voudrions un souper et un gîte, dirent-ils.

La vieille femme les examinait attentivement. Elle jeta sur eux quelques gouttes d'eau de verveine ; tandis qu'elle faisait cela, une bête noire se glissa entre les jambes des arrivants et se sauva dehors.

— C'est mon chat qui se sauve, dit la vieille. Je veux bien vous recevoir et vous donner à manger, mais pas avant que vous n'ayez rattrapé mon chat.

— Permettez-nous, dit Sarron, d'attendre le jour pour le chercher dans la forêt.

— Je veux bien, répondit-elle, mais vous ne toucherez pas à mon souper avant de l'avoir rattrapé ; c'est vous qui l'avez fait fuir. Si vous me le ramenez tout de suite, je vous donnerai un bon souper, et demain, quand vous partirez, je vous ferai à chacun un cadeau.

— Eh bien ! dit Martel, préparez le souper, je me charge du chat.

Il sortit dans le bois et se mit à miauler absolument comme un chat, car il avait un talent remarquable pour imiter les cris des animaux.

Il miaulait d'une façon si naturelle que le chat ne tarda pas à lui répondre ; il attira ainsi

l'animal qui, avec prudence, se rapprocha de plus en plus et vint enfin se frotter contre les jambes de Martel. Celui-ci le saisit et rentra triomphalement :

— Nous allons pouvoir souper, dit-il, et il ne lâcha le chat que quand la porte fut bien fermée.

— Oui, vous allez souper, dit la vieille, et je vous ferai un cadeau comme je vous l'ai promis.

— C'est une fée ou une sorcière, dit tout bas Olivier à ses amis.

La vieille étendit sur la table une nappe fort propre, y posa une cruche pleine d'un vin possédant un arôme délicieux, et une marmite d'où s'échappait un succulent fumet.

En larges rasades elle versa à boire à ses convives et leur servit un ragoût succulent.

— C'est du gibier, fit Martel, et du bon ; qui est votre pourvoyeur, bonne mère ?

— Mon chat, répondit-elle.

Quand ils eurent bien mangé et bien bu, ils se couchèrent dans un compartiment de la grotte où, sur un tas de feuilles sèches, étaient étendues des peaux de loups. Jusqu'au matin ils dormirent paisiblement. Quand ils s'éveillèrent, ils virent leur hôtesse occupée aux préparatifs du déjeuner ; sur la table était une magnifique tourte dorée et fumante et un grand broc de bon vin.

— C'est merveilleux ! dit Sarron à ses compagnons ; qui aurait pensé trouver pareil festin dans ce trou ?

Bien qu'il eût parlé bas, la vieille l'avait entendu ou plutôt deviné.

— Messires, dit-elle, de tous ceux qui ont réclamé un asile ici, vous êtes les seuls qui ayez montré du cœur, car vous m'avez ramené mon chat. C'est pourquoi je vous ai traités royalement, et maintenant, je vais vous faire le cadeau promis.

Elle se pencha sur un vieux bahut rempli de guenilles, et en tira une pièce de cuivre rouillée, valant à peu près un liard ; elle la donna à Sarron, assez interdit d'un pareil cadeau.

A Olivier, elle donna un vieux doigt de gant, et à Martel, un carré de vieille toile.

— Mes enfants, leur dit-elle, pour jouir de mes dons, il faut en deviner l'usage, et alors vous me bénirez.

Les trois écuyers pensèrent qu'il y avait là-dessous quelque mystère, et après avoir chaudement remercié la vieille, ils prirent congé d'elle.

S'étant mis en route du côté des montagnes, ils marchèrent quelques heures en silence ; enfin, Olivier se prit à dire :

— Cette vieille sorcière nous a certainement fait faire bonne chère, mais pour les cadeaux, je crois qu'elle s'est moquée de nous.

— Je le crois aussi, répondit Sarron, aussi je n'ai que faire de son liard.

Et il le jeta dans l'herbe.

— Nous ferions bien de nous reposer un peu, fit Martel ; arrêtons-nous sur ce petit plateau que je vois à cent pas d'ici, et avisons au moyen de nous procurer à déjeûner, car le bon repas de ce matin me semble déjà bien loin.

Ils atteignirent le plateau et s'assirent sur la mousse.

— Voyons, reprit Martel, si nous ne pourrions rien faire des cadeaux de la vieille fée ; j'ai reçu une serviette, elle peut nous servir de nappe ; si elle se couvrait d'une oie rôtie avec une miche et une cruche de bon vin, nous ne serions plus fâchés contre notre hôtesse.

En parlant ainsi, il étalait à terre son carré de toile, et immédiatement la serviette se couvrit d'une oie rôtie magnifique, d'un gros pain et d'une bouteille de vin.

Les trois compagnons étaient stupéfaits.

— Nous avons jugé comme des fous, dit Sarron, et moi, stupide, j'ai jeté mon liard ; je vais à sa recherche.

— Nous allons avec toi, dirent les deux autres.

Tout en marchant, Olivier essayait à chaque doigt son doigt de gant ; au moment où il le mettait au pouce de sa main gauche, Martel s'écria :

— Olivier a disparu.

Un éclat de rire lui répondit, et bientôt Olivier reparut ; il fut reconnu alors que le pouce de gant rendait invisible celui qui le portait au pouce de la main gauche.

Cependant, Sarron était arrivé à l'endroit où il avait jeté son liard ; l'ayant cherché de tous côtés, dans les herbes, il finit par le retrouver. Il s'empressa de le ramasser et l'examina ; d'un côté il y avait la figure d'un crapaud, et de l'autre celle d'un marteau. Sarron, machinalement, le retourna dans sa main et il le sentit devenir plus lourd ; il se hâta de regarder et vit qu'en dessous du liard il y avait un sequin d'or. Cette merveille se renouvelait chaque fois que le côté où était le marteau posait à plat sur la paume de la main.

En revenant auprès de ses compagnons, il jeta sur la serviette une poignée de pièces d'or, puis tous trois se mirent à festoyer joyeusement.

— Nous voilà riches, dit Sarron avec joie.

— Pourvu, dit Martel, que le diable ne soit pas dans tout cela, et que cette puissance qui nous est donnée ne nous entraîne pas dans trop de tentations !

— Nous sommes de bons chrétiens, répartit Sarron ; pour moi, je réponds de ne pas abuser de mon trésor.

— C'est séduisant, mais dangereux, se disait Martel en repliant sa serviette enchantée.

Ils reprirent leur route, et la nuit venant, ils avisèrent la cabane d'un bûcheron où ils résolurent de passer la nuit, mais ne voulant faire connaître à personne leurs trésors, avant d'y entrer, ils demandèrent à la serviette enchantée un pâté et une cruche de vin.

— De la sorte, dit Sarron, au lieu d'être une charge pour ces pauvres gens, nous allons les fêter, puisque nous apportons notre souper avec nous.

Ils entrèrent, et furent très bien reçus par le bûcheron, sa femme et leurs enfants, qui se réjouirent de manger avec eux, car le pâté était énorme et succulent.

Le lendemain, au moment du départ, Sarron donna dix pièces d'or à la bûcheronne, qui, éblouie à la vue de cette fortune, combla ses hôtes de bénédictions, et demanda à Sarron s'il n'était pas le roi de Navarre.

Cette question préoccupa l'écuyer, qui tout en cheminant se disait :

— Je pourrais bien être roi, en effet, je suis plus riche que n'importe quel prince, et j'enrichirais mes États.

Cette idée devint une véritable obsession, qui s'empara du cœur de Sarron et l'absorba bientôt tout entier.

Il marchait silencieux à côté de ses compagnons, qui, de leur côté, faisaient aussi des projets.

Après deux jours de voyage, ils entrèrent dans les États d'un roi nommé Galaor.

Ils commencèrent par s'équiper convenablement, achetèrent des chevaux, et se présentèrent à la cour du roi, qui leur demanda ce qu'ils voulaient.

— S'il plaisait à Votre Altesse de donner un tournoi, répondit Sarron, nous ferions de notre mieux pour gagner nos éperons de chevaliers, que nous serions fiers de recevoir de Votre Altesse. Nous savons, ajouta-t-il, qu'en demandant cette joute, il sera fait une grande dépense, mais nous entendons en prendre les frais à notre charge.

La figure du roi s'éclaircit à ces mots, et Sarron ajouta :

— Dix mille sequins d'or sont à la disposition de Votre Altesse !

— Hérauts, fit alors Galaor en s'adressant à ses gens, annoncez le tournoi qui aura lieu dans huit jours, et s'il plaît à Dieu, ce jour-là nous saluerons trois nouveaux chevaliers !

Sarron s'empressa de donner au roi non pas dix mille, mais vingt mille sequins d'or, ce qui combla d'aise le monarque.

Le tournoi eut lieu, il fut brillant et magnifique ; les trois écuyers accomplirent des prouesses et gagnèrent leurs éperons de chevalier.

Pendant les huit jours qui avaient précédé le tournoi, les jeunes gens s'étaient renseignés sur le pays. Ils avaient appris que le prince de Bigorre, demeurant non loin de là, avait une fille charmante, nommée Léona, qui devait hériter de sa principauté et de ses biens.

L'idée de l'épouser vint à la fois à Sarron et à Olivier, qui n'eurent garde de se communiquer leurs projets.

— Avec mon or, je pourrai la conquérir, se disait Sarron.

— Avec mon talisman, se disait Olivier, je découvrirai tous les secrets qui me seront utiles.

Cependant, chacun se confia en particulier à Martel, de qui ils implorèrent l'appui.

— Si j'épouse la princesse, dit Sarron, je veux donner de splendides festins et j'ai besoin de ta serviette.

Olivier lui tint le même discours. Mais Martel était bon chrétien et raisonnable. Il craignit que l'ambition de ses compagnons ne l'entraînât dans quelque péril, et il disparut le jour même, emportant sa serviette et sans dire où il allait.

Sarron et Olivier furent bien surpris et obligés de se passer de ses services ; ils essayèrent alors de se jouer mutuellement.

— Pour un projet qui nous profitera à tous deux, dit Sarron, il me faudrait ton doigt de gant.

— Eh bien ! à charge de revanche, répondit Olivier, il me faudrait ton talisman pendant quelques jours.

Mais Sarron ne voulut pas se séparer de sa mine d'or, il consentit seulement à donner vingt mille pièces d'or à son ami qui, en échange lui prêta son vieux doigt de gant, mais pour un jour seulement.

L'échange étant fait, Sarron mit le talisman au pouce de sa main gauche et soudain il disparut.

Une inquiétude vint à Olivier :

— S'il prétend comme moi à la main de la princesse de Bigorre, se dit-il, c'est pour cela qu'il m'a demandé mon talisman, et alors je vais être dupe de ma confiance.

Il serra l'or dans sa ceinture, et courut aux écuries du roi ; n'y voyant plus le cheval de son ami, il demanda aux gardes si Sarron était sorti.

— Il vient de partir, il y a peu d'instant, lui répondirent-ils, et il a pris la route de Bigorre.

Olivier équipa son cheval en toute hâte, prit sa lance, enfourcha le palefroi, et partit au grand galop à la poursuite de Sarron.

Il courut deux lieues sans le rencontrer ; enfin, au détour d'un bois, il aperçut Sarron, et le rejoignit.

Sarron, qui s'était retourné au bruit du galop du cheval, s'empessa de mettre le doigt de gant pour disparaître ; mais le cheval, lui, n'était pas invisible, il courait toujours, évidemment conduit par la main de son cavalier.

— Sarron ! cria Olivier, tu vas à Bigorre ?

— Toi aussi, sans doute ?

— Tu m'as trompé.

— Non, je ne t'ai pas dit où j'allais.

— Tu marches sur mes brisées ?

— Je ne le savais pas ; maintenant que je le sais, je prends les devants.

Olivier poussa sa lance au-dessus de la selle de Sarron, mais celui-ci s'était jeté à terre, et

comme il voyait sans être vu, il évita les coups de son rival furieux.

Lassé de la lutte, Olivier s'écria enfin :

— Si tu ne te montres pas, je saurai te devancer en tuant ton cheval !

— Nous verrons bien, répondit Sarron, et il plongea sa lance dans le poitrail du cheval d'Olivier.

Celui-ci sauta à terre, et guidé par la blessure du malheureux coursier, dont Sarron retirait sa lance, il frappa si juste son adversaire sans le voir, qu'il traversa le cœur de Sarron.

Se sentant mourir, celui-ci reparut, car il arracha de son doigt le talisman, et le jeta ; après quoi, il rendit le dernier soupir.

Olivier, sans l'ombre d'un remords, ramassa le doigt de gant, prit le liard magique dans la poche du mort, enfourcha son destrier, et laissant sur la route les cadavres de l'homme et du cheval, s'en fut au galop vers Bigorre.

Il y entra en grand seigneur, vêtu d'habits somptueux et donnant l'or à pleines mains, si bien que le prince, ébloui par sa bonne mine et sa magnificence, lui fit une réception pleine d'honneur.

Olivier reconnut que la princesse était, en effet, d'une grande beauté, mais ce qu'on admirait encore plus en elle, c'était sa piété, sa bonté, sa sagesse et ses vertus.

Léona était fiancée au comte de Foix.

— Je suis bien plus riche que lui, se dit Olivier, je le supplanterai aisément.

Il avait une très haute opinion de lui-même et une confiance illimitée dans la puissance de l'argent, et il pensa que s'il avait une entrevue particulière avec la jeune fille, il arriverait sûrement à la décider à le prendre pour époux à la place du comte de Foix.

Ayant abordé la nourrice de la jeune princesse qui ne la quittait presque jamais, il lui mit dans la main une bourse contenant mille sequins d'or.

— Ceci est pour vous, bonne mère, lui dit-il, et je vous en donnerai autant si vous me faites obtenir un quart d'heure d'entretien avec la princesse. Je prétends à l'honneur de sa main. Vous pouvez lui dire que je suis plus riche que le roi.

— Je ferai votre commission, répondit-elle.

Comme elle se retirait, Olivier fit semblant de se retirer aussi, mais ayant mis le doigt de gant à son pouce gauche, il suivit la bonne femme jusque dans l'appartement de la princesse. Il l'entendit raconter ce qui venait de se passer, et Léona répondit :

— Dis à ce chevalier que ma foi est donnée, je ne veux pas être parjure, et toutes les richesses du monde ne me tentent pas. Quant à l'or qu'il t'a donné, ma bonne mère, tu n'en as pas besoin et tu feras bien d'en faire profiter les pauvres.

— Ainsi ferai-je, dit la nourrice.

Aussitôt le chevalier retira son doigt de gant et apparut aux yeux épouvantés de la princesse.

Elle jeta un cri et voulut fuir, mais Olivier l'en empêcha en se mettant devant la porte et en lui disant rapidement :

— Si vous appelez ou que vous criez, vous êtes morte et je tuerais de même vos parents et votre fiancé, car j'ai un pouvoir surnaturel ; si, au contraire, vous m'écoutez raisonnablement, vous n'aurez pas à vous en repentir.

La jeune fille se tut, mais elle se recula en faisant le signe de la croix. Le chevalier frémit comme s'il se fût fait en lui une commotion violente, et la princesse vit dans ses yeux une lueur étrange.

— C'est sans doute un magicien, se dit-elle, je dois être prudente.

— Je ne vous connais pas, seigneur, dit-elle alors à haute voix, je vous ai à peine vu et vous prétendez à ma main, qui est promise à un autre. Vous avez donc une puissance qui surmonte tous les obstacles ?

— Je suis assez riche pour acheter la France entière, répondit-il. Vous avez dit que les richesses vous tentaient peu ; mais j'ai un autre pouvoir ; vous ne pouvez m'échapper. Je vois tout ce que vous faites, j'entends tout ce que vous dites, je suis à côté de vous sans que vous le soupçonniez.

— Si c'est vrai, dit-elle en comprimant son effroi, donnez-m'en des preuves, et je réfléchirai à des propositions qui surpassent tout ce que j'ai entendu dire de plus brillant.

Olivier mit le doigt de gant à son pouce et disparut. La princesse, terrifiée, vit qu'il fallait user de finesse.

— Mais, dit-elle quand il reparut, avec ce pouvoir prodigieux, qui me dit que vous ne disparaîtrez pas quand je serai devenue votre femme ?

— Oh ! soyez tranquille, si vous m'acceptez pour époux, c'est vous qui aurez la garde du talisman.

— Eh bien ! montrez-moi alors la preuve de votre richesse.

— La voici, dit le chevalier enchanté en sortant de sa poche le liard rouillé.

Il le retourna dans sa main, et fit tomber dix sequins.

— C'est un escamotage, dit la rusée princesse, ce méchant liard ne peut produire de l'or ?

— Essayez vous-même, dit Olivier, charmé des progrès qu'il croyait faire dans son cœur.

Il lui mit le liard dans la main, en lui montrant la manière de le tourner, et elle sentit avec terreur les sequins se multiplier.

— C'est un prodige inouï ! fit-elle en se contentant, mais la merveille qui vous rend invisible est plus surprenante encore ; combien je voudrais la voir !

— Eh bien ! voici mon autre secret, dit le chevalier, et il lui montra le doigt de gant, et lui en expliqua les propriétés.

— Je ne puis croire cette merveille, dit-elle.

— Essayez vous-même, devant votre miroir.

La princesse ayant mis le doigt de gant et voyant immédiatement toute sa personne s'évanouir dans le miroir, se jeta hors de l'atteinte d'Olivier, et courant à une porte qui donnait dans la chambre de ses parents, s'y posta en criant au secours. Son père la reçut dans ses bras sans la voir, mais Léona ôta le pouce du gant.

— Un magicien est entré dans ma chambre pour m'ensorceler, dit-elle, mais je tiens ses sortilèges.

Et elle conta ce qui s'était passé.

Le roi appela ses gardes et ils se mirent à la recherche d'Olivier. Celui-ci, en s'enfuyant, était tombé dans une trappe qui se trouvait ouverte.

On le tira de là, il fut jugé et condamné à être brûlé comme sorcier avec ses deux talismans.

On distribua aux pauvres du royaume tous les sequins d'or qu'on trouva sur lui et la jeune princesse épousa le comte de Foix.

Quant au troisième chevalier, Martel, il eut un meilleur sort que les deux autres, grâce à sa sagesse.

Troublé de son aventure avec la vieille femme, il se retira dans un couvent où il se confia au prier.

La maison et le pays étant très pauvres, le prier aurait été heureux de nourrir ses moines et les indigents avec la serviette enchantée, mais il eut un scrupule et voulut d'abord bénir la nappe, qui au contact de l'eau bénite disparut aussitôt.

Ce sacrifice fut récompensé, car le roi, instruit de l'événement, accorda au couvent un secours important.

Ce fut là que Martel le Sage finit ses jours dans l'exercice de toutes les vertus.

VALDOR.

CHIRURGIEN

Tél : 2-7777.

Dr PAUL-V. MARCEAU

Ex-élève des Hôpitaux de Paris.

Spécialités : Maladies de l'Estomac et des Intestins, Examen Complet des Malades aux "Rayons X."

218, ST-FRANÇOIS, QUÉBEC.

Excursion dans le ciel

NOTRE VOISINE LA PLANÈTE VÉNUS

IL s'agit de notre voisine céleste la planète Vénus, qui brille d'un tel éclat dans nos ciels du matin ou du soir que les hommes ne l'ont jamais ignorée. Se montrait-elle au crépuscule, elle était appelée Vesper ; quand le jeu des mouvements célestes l'amenait au-dessus de l'horizon où elle précédait le Soleil à l'aurore, elle était Lucifer. L'identité des deux astres fut reconnue depuis longtemps et pour tous ceux qui habitent la campagne, Vénus est actuellement l'étoile du Berger.

Dès la découverte de la lunette astronomique, l'attention des savants fut attirée vers les planètes ; Jupiter laissa voir ses satellites, la Lune montra ses montagnes et ses cratères ; en 1659, Huygens fit admettre que Saturne était entouré d'un anneau ; quant à la planète Vénus, on ne put qu'admirer ses phases analogues à celles de notre satellite.

A mesure, en effet, que se perfectionnaient lunettes et télescopes, les astronomes parvenaient à préciser les conditions physiques des mondes qui nous entourent ; mais Vénus s'obstinait à demeurer cachée derrière une couche de voiles impénétrables.

Pourquoi entendez-vous si souvent parler des Martiens et non des habitants de la planète Vénus ? Simplement parce que Mars, quoique plus éloigné de la Terre, offre à l'astronome, grâce à la légèreté et à la transparence de son atmosphère, un champ d'action illimité.

Il en va hélas ! tout autrement de la planète Vénus. Au moment où ce monde est le plus proche de nos instruments (38 millions de kilomètres) dirigeons notre télescope sur lui ; que verrons-nous ? Une surface d'une éclatante blancheur, sans aucune trace bien évidente de taches sombres pouvant représenter des mers ou des continents.

Et c'est vraiment dommage, car nous avons de bonnes raisons de croire que Vénus est la planète qui ressemble le mieux à la Terre : même grosseur à peu près (son diamètre, étant de 12,240 kilomètres, est plus faible que le nôtre de 500 kilomètres seulement), même densité de ses matériaux constitutifs, même pesanteur à la surface, si bien qu'un homme transporté sur notre voisine serait à peine dépaysé.

Cependant, là bas, il fait un peu plus chaud que chez nous ; alors que la température moyenne de notre globe, dans son ensemble, est voisine de 17 degrés centigrades, il faut compter pour Vénus, en raison d'un plus grand rapprochement du Soleil, une moyenne de 75 à 80 degrés.

Mais ceci n'est qu'une indication vague ; pour l'utiliser, il faudrait connaître l'inclination de l'axe de Vénus et sa durée de rotation et, jusqu'en 1921, tous les efforts avaient été vains.

Pour vous en convaincre, il vous suffira de savoir que jusqu'à la fin du XIXe siècle on avait admis, sans grandes preuves, une rotation voisine de 24 heures, analogue à celle de la Terre ; puis la plupart des savants firent volte-face et se rangèrent à l'opinion de l'astronome italien Schiaparelli, qui plaidait pour une rotation lente de 225 jours, égale à l'année de Vénus. Ainsi que je l'écrivais en 1912, dans mon volume : *Les autres mondes sont-ils habités ?* cette dernière opinion m'a toujours paru invraisemblable ; mes raisons, malheureusement, n'étaient appuyées que sur des considérations théoriques et ce sera l'honneur de M. Pickering d'avoir établi la thèse sur une véritable base expérimentale.

D'après l'astronome américain, la planète Vénus effectuerait son mouvement de rotation sur elle-même dans le même sens que la Terre, mais en 68 heures : enfin, particularité étrange et qui expliquerait bien pourquoi cette rotation avait jusqu'ici échappé à nos investigations, l'axe de la planète, au lieu de pointer perpendiculairement au plan de circulation comme pour Jupiter ou d'être légèrement penché d'une vingtaine de degrés comme celui de Mars ou de la Terre, est littéralement couché sur le plan de l'orbite. Étrange climatologie que celle d'une semblable planète.

Écoutez plutôt : dès l'équinoxe de printemps les jours de 34 heures qui alternent avec des nuits égales augmentent rapidement ; bientôt dans l'hémisphère nord, le Soleil ne se couche plus, l'été commence ; il durera 56 jours, près de deux mois pendant lesquels un soleil terrible tournant perpétuellement dans le ciel qu'il a gravi en spires jusqu'au zénith, versera sur l'hémisphère nord des torrents de lumière et de chaleur ; puis viendra le tour de la partie australe d'être soumise à ce régime de torréfaction, et pendant un hiver de deux mois, l'hémisphère opposé restera dans la nuit.

Ainsi, là-bas, tout se passe à l'opposé de la Terre ; les régions les plus chaudes sont les contrées polaires ; les parties équatoriales nous apparaissent comme les plus tempérées, et l'eau, qui est en grande abondance sur la planète, ne s'évapore dans un hémisphère que pour aller, quelques mois après, se condenser en pluies diluviennes sur la face opposée.

Pour peu que les habitants de Vénus aient des moyens de circulation analogues aux nôtres, ils peuvent facilement, en changeant d'habitat, choisir à leur gré les parties propices à des séjours confortables, ni trop chauds, ni trop froids. Mais, cela suffit-il pour nous décider à

placer là-bas des êtres vivants formés de cellules comme ceux de la Terre ?

Que les astres soient habités, cela ne touche en aucune façon le dogme catholique ; mais que Dieu l'ait voulu ainsi, c'est ce que notre science humaine est impuissante à nous révéler, à l'heure actuelle.

Pendant des milliers d'années, notre globe n'a offert aucune apparence de vie, pourquoi voudrions-nous peupler actuellement toutes les terres du ciel ?

Dieu ne nous a pas consultés pour parfaire ses œuvres, et, devant l'énigme de la vie dans l'univers, la seule attitude qui convienne à un vrai savant est un acte d'humilité et la constatation de sa profonde ignorance.

Abbé Th. MOREUX,
*Directeur de l'Observatoire
 de Bourges.*

Le Miroir des Ames, avec les seize tableaux traditionnels. Livre célèbre destiné à faire un grand bien dans les familles. En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : 35 sous ; 38 sous franco.

BEAUX DRAMES

L'EAU-DE-FEU, drame indien inédit en un seul acte par Yvon d'Arvor.

LE FILS MAUDIT, drame inédit en trois actes par Yvon d'Arvor.

Tous droits réservés. S'adresser à M. l'abbé J. Colmou, Collège Montalembert, Courbevoie, (Seine), France.

Ces deux drames très intéressants ont été publiés par l'*Apôtre* et ne manqueront pas de toucher le cœur des vrais Canadiens français.

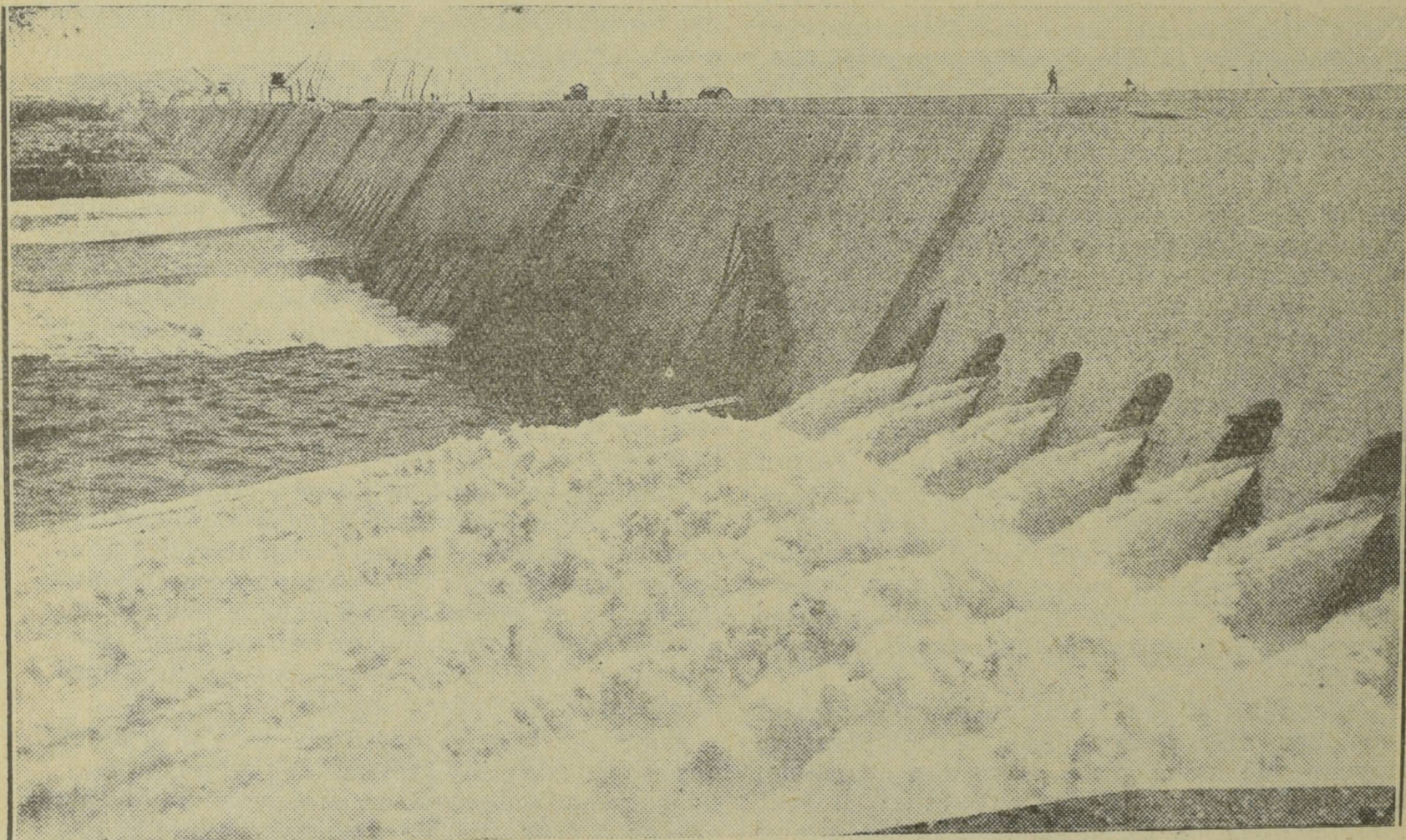
Manuel de prières, de chants liturgiques et de cantiques notés, par le R. P. Vandandaigue, S.J.

Beau paroissien relié en percaline noire, tranche rouge, contenant trois livres en un seul. Livre idéal pour les élèves des collèges et des couvents.

Prix : \$2.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

Dictionnaire alphabétique et logique par Mgr Élie Blanc. 1923. Contenant plus de 3,000 mots illustrés. Le plus moderne des dictionnaires français. A cause de sa partie logique ou raisonnée, dictionnaire idéal pour trouver les solutions des mots croisés.

Prix : \$1.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.



VUE DU BARRAGE ASWAN, SUR LE NIL.

Le mousse



MÈNE la voile, toute... Hisse le signal... Largue un peu l'amarre... Ça va bien, enfants...

Tout doucement, sous la brise d'Est, le *Jésus-Marie* s'amenait face à la côte, et s'infléchissait au coup de barre du pilote, s'embossait le cap au vent. Diligents et solides, les matelots de l'équipage obéissant aux ordres du capitaine et leurs rapides manœuvres transmuèrent le lourd navire de bois et de toile en une bête agile et souple.

— Du beau travail, mâchonna tout en chiquant Pol Loskermedec, un grand gaillard embroussaillé et hâlé.

— Il en faudrait tous les jours comme cela, affirma Hervé Penfentanyo, un jeune homme mince dont le lourd équipement de matelot n'arrivait pas à cacher la sveltesse.

— Bah ! à Terre-Neuve, on en aura tous les jours comme cela, ricana le pilote Louis Guillermy, l'homme toujours en colère, célèbre sur tout le Banc et dans tous les cafés des ports bretons par ses fureurs et ses coups de boutoir. Sa large face cramoisie semblait toujours prête à éclater.

— Eh ! qu'est-ce qu'il te faut, demanda Liskermedec, un joli temps, une petite brise.

— Laisse venir, fils ; et tu connaîtras tout à l'heure les brouillards du Malin. Je vous dis moi, Guillermy Louis de Brigognan en Cornouailles, qui suis déjà venu faire dix-sept campagnes sur le Banc, c'est pas une mer de chrétiens.

Un silence plana. Ils étaient là quatre nouveaux que les paroles du vieux et rude pilote impressionnaient. Et pourtant, le calme de l'heure, la douceur de l'air, la sûreté de l'arrivée leur donnaient joie au cœur.

C'était un rude équipage de bretons, commandés par Yves Kerlevezou, un fier marin ; ils étaient tous, depuis leur naissance, façonnés aux mille jeux et aux menteries de la mer. Mais tout de même, ces vingt-huit jours leur avaient paru bien longs et biens durs. Et ils étaient contents de trouver une relâche, — surtout les quatre nouveaux venus qui n'avaient jamais encore fait la campagne du Banc.

Et voilà pourquoi les menaçantes paroles du pilote Guillermy leur faisaient un froid au cœur.

Mais le capitaine, la manœuvre achevée, les voiles pliées l'ancre établie, venait à eux ; il ne parlait pas beaucoup le capitaine ; mais il savait commander.

— Louis, dit-il à Guillermy, tu vas aller poser les filets. Le doris est prêt. Prends avec toi Pol Hervé, et le mousse.

— Et la soupe ? grogna Guillermy.

— Vous l'emporterez dans le doris. La mer est facile, et l'endroit est bon. Nous avons de l'avance sur les autres terre-neuviens, et tu verras que demain nous serons une dizaine ici.

— C'est bien, fit le pilote — et, hélant le mousse :

— Hé, moussaillon du diable, mets le cap sur moi.

— Me voilà, patron, fit une voix qui tomba des hauteurs. Et, dégringolant du mât où il était perché, le mousse Stéphan Le Rouzic salua Guillermy.

C'était un joli gas, aux cheveux blonds frisés. Ses yeux clairs de Breton reflétaient les mille nuances de la mer. Mais c'était de la bonne graine de marin ; dans la récente tempête, il avait montré un sang-froid qui avait fait dire au patron Kerlevezou :

— Il vaut de l'or, le fiston.

— Arrime un peu la soupe et l'eau-de-vie sur le doris. Et fait vite. Sinon, je cogne, commanda Guillermy, qui ne savait point parler sans menaces.

Le mousse se hâta. En quelques minutes, le doris, dûment amené, était à l'eau avec ses quatre hommes, et deux paires d'avirons vigoureusement maniées l'emmenaient au large.

— Nagez ferme, les gas, dit Guillermy aux rameurs. Voilà le brouillard qui vient.

Le *Jésus-Marie* disparut comme un fantôme, sous ce triste linceul, et les quatre hommes se sentirent isolés. Laskermedec frissonna.

— C'est rien cela, ricana Guillermy. C'est le retour qui sera fameux.

Maintenant ils étaient eux-mêmes couverts de ce morne et sépulcral suaire. Des gouttelettes leur pendaient aux sourcils, aux moustaches, aux narrines. Ils n'éprouvaient plus que cette sensation de froid et d'humidité.

— Hé, les gas, il faut pas s'engourdir, crie Guillermy. — on a de quoi se réchauffer et s'éjouir. Qui veut du fil ?

Et il brandissait la dame-jeanne, l'eau-de-vie, qu'il avait fait embarquer sur le doris.

Les deux matelots poussèrent un cri de joie, mais Stephan, le petit mousse aux cheveux blonds qui grelottait sous son mauvais suroît, courba la tête.

— A moi d'abord, enfants !

Et d'une vigoureuse lampée, le patron but largement à même la dame-Jeanne. Et s'essuyant la bouche :

— Ça fait chaud, dit-il. Avec ça, au moins, on y voit clair dans cette mer de damnés. Tour à tour, les deux matelots l'imitèrent, mais quand vint le tour du mousse, il secoua la tête.

— J'aime mieux manger, dit-il.

— Veux-tu faire comme les autres, morveux, cria Guillermy.

— Patron, je ne peux pas. J'ai promis à la Vierge et à saint Stéphan mon patron.

— Il faut le laisser, murmura Hervé. Guillermy haussa les épaules.

— Un morveux. Un sale morveux qui voudrait faire la leçon à un loup de mer. Il n'y a plus de jeunesse. Il n'y a plus de respect. Il n'y a plus de rien.

Mais Pol lui tendait à nouveau la dame-jeanne. Il la prit.

— Et puis, tant pis pour ce sale gosse. Il n'en aura pas. Mais il pourra se faire une ceinture pour la soupe.

Tous trois rirent bruyamment, et continuant à se passer de main en main la précieuse dame-Jeanne, ils trompaient la tristesse de l'heure et le froid de la brume par la trompeuse liqueur. . .

Ils parlaient plus haut. Ils riaient. Leurs pommettes rouges brillaient parmi les blancs de la brume. Seul, Stéphan, courbé sur son banc, ne disait rien. Il revoyait le petit village tapi dans la côte rocheuse, là-bas, dans le rude Léon, la petite maison paternelle, et la mère si grave en sa coiffe de deuil. Il revoyait surtout le soir tragique, où le père, saoul comme tant d'autres fois hélas ! s'était jeté avec sa barque contre les rochers d'Ar Col Coat, — et la mère en pleurs — et le cadavre lourdement porté par les hommes du bourg. — Et il lui semblait entendre encore la mère, les yeux durs, lui commander :

— Tu n'en boiras jamais, toi, le gars. Tu le jures par la Vierge ?

Non : il n'en boirait pas. Il l'avait juré à sa mère, à la Vierge et aux saints Patrons. Il se l'affirmait encore, les poings crispés, et l'œil durci sous son dur crâne gaélique. Il savait bien qu'il allait de son salut éternel — et du bonheur de la Marie-Yvannic, sa mère.

Soudain, il sursauta. Le patron était auprès de lui qui lui assénait une bourrade. Il le voyait, l'œil pétillant et méchant, approcher de ses lèvres le goulot maudit, cependant que derrière, les deux marins, levés de leur banc, se rapaient les cuisses de rire.

— Eh ! tu boiras, mauvais chien. Il ne sera pas dit qu'un matelot de Louis Guillermy aura fait fi de l'alcool.

De force, il veut introduire le goulot. Mais l'enfant se lève, terrible, et d'une brusque poussée, rejeta le pilote.

Sous le choc, la dame-Jeanne se brise ; la liqueur se répand.

— Ah ! maudit, ah ! Satan, tu nous enlèves notre joie, hurle Guillermy. Et empoignant la hache, il se jette sur l'enfant. Lutte terrible, où n'osent intervenir les deux matelots, prostrés par l'ivresse. Et d'ailleurs, on sait que, lorsque le patron *est bu*, nul ne peut lui résister. Ils luttent encore. L'enfant va succomber.

Soudain tous quatre se dressent blêmes dans le jour livide. Proche d'eux, stridente et lugubre, une sirène à retenti. D'un coup d'œil, Stéphan a vu. Une ombre massive perce la brume. Face à eux surgit un paquebot. Le doris abandonné, va à la dérive. Il est sur la route des transatlantiques qui à toute vapeur gagnent New-York à la vitesse de 25 nœuds. Ils vont être coupés, jetés à la mer, — sans être vus, sans être entendus. Ils sont perdus. Guillermy a laissé tomber sa hache ; éperdu, il bredouille des mots sans sens, Hervé crie, Pol regarde grandir l'ombre avec des yeux fous.

L'enfant dégagé de la mauvaise étreinte, enjambe d'un saut les bancs des matelots, et prenant la barre, que d'un coup ferme de main, il fait virer tout entière :

— Aux avirons vous autres, et nagez ferme.

Guillermy, dégrisé, a compris. Il saute sur les avirons et rame vigoureusement. Hervé l'imité. D'un bond, le doris tourne, et de quelques brasses s'éloigne. Et, surgissant de l'ombre, l'énorme paquebot apparaît, couvrant de son

ombre les quatre hommes, filant bord à bord, éclaboussant de son remous le pauvre doris, qui, bien en main, fait face à la lame et tient bon.

Il est passé. Déjà il n'est plus qu'une ombre. Le gigantesque poids les a épargnés. Il ne leur reste plus que le souvenir de la rumeur confuse écrasant l'eau — comme ils auraient été écrasés.

Et maintenant, l'angoisse passée, ils éclatent en cris de joie. Et Louis Guillermy, le dur pilote, l'ivrogne colérique, se levant à nouveau de son bord va à l'enfant, et l'étreignant :

— Petit gars, tu es un homme.

— C'est maman qui l'a voulu — répondit simplement le mousse.

ALBERT MALOURIE.

[*La Jeunesse.*]

Le coup du lapin

LES savants ont imaginé de faire manger par un lapin des herbes trempées dans certaines couleurs rouges.

Après quelques jours de ce régime, le patient a été sacrifié et disséqué.

Il avait rougi plus que la plus timide jeune fille. Il avait rougi jusqu'aux os ! La couleur l'avait si bien imbibé, en effet, que les os mêmes commençaient à devenir écarlates.

Eh bien ! voilà l'image de ce qui se passe pour nous-mêmes. Non pas que je veuille nous assimiler à des lapins de laboratoire. Mais avez-vous remarqué l'influence exercée sur nous, petit à petit, par nos lectures ordinaires et surtout par notre journal ?

Il y a là un phénomène de transformation et de la coloration de l'esprit, tout à fait analogue à la pénétration du rouge chez le susdit lapin.

Tout ce que nous lisons pénètre en nous et influe sur nous. Une phrase, un mot évoquent des idées, des images, des souvenirs, des impressions qui agissent sur notre esprit, nous poussent un peu à penser et à agir dans tel sens, de telle manière.

Ce que nous mangeons nous fortifie ou nous empoisonne. Une lecture travaille de même dans notre âme pour le bien ou pour le mal.

Ce n'est peut-être qu'une petite impulsion de rien du tout... Oui, mais quand elle se répète, elle finit par être bien puissante. Un coup de marteau sur un clou récalcitrant n'a pas l'air de lui faire beaucoup d'effet. Mais quand on continue, à la longue, il finit par entrer.

“ Mettez-vous bien ça dans la tête ! ” dit une réclame connue, et on voit un gros bonhomme réjoui à qui un solide marteau fait entrer dans le crâne un énorme coin. Ce coin, c'est l'idée que la poudre X... guérit toutes les maladies. Un journal n'est qu'une série de coups de marteau qui travaillent à nous faire entrer dans la tête un certain nombre d'idées plus ou moins justes.

On y résiste quelque temps, peut-être ; mais quand on lit son journal tous les jours, on arrive bien vite à penser comme lui et à se passionner pour ses idées.

Une goutte d'eau qui tombe sur un rocher n'y laisse pas de traces ; si des gouttes tombent, une à une, toujours au même endroit, elles finissent par user et percer le rocher !

Voilà pourquoi un homme intelligent y regarde à deux fois avant de choisir un journal ou de donner tel livre, tel illustré à ses enfants.

Il sait que la lecture périodique est comme une série de petites vagues qui poussent dans le même sens, qui créent un courant, qui entraînent bientôt la conviction et la volonté.

Il se garde de s'exposer à des courants dangereux pour la foi ou la pureté. Il comprend qu'un catholique doit lire des journaux catholiques ; qu'un journal antichrétien est un poison, qu'un journal neutre laisse s'étioler les esprits privés de toute pensée chrétienne.

Il sait qu'ouvrir un livre, c'est, comme disait jadis un Père de l'Église, livrer à l'auteur le gouvernail de son âme.

C'est le livre, en effet, qui a décidé la vocation en bien ou en mal de tant d'hommes célèbres.

Qu'est-ce qui a fait saint Augustin, saint Ignace de Loyola et tant d'autres hommes illustres par leur science ou leur vertu ? Un livre !

En revanche, qu'est-ce qui a fait Ravachol, Bonnot et tant d'autres bandits, tant d'autres dévoyés ? Un livre !

La puissance du livre est incalculable !

Mais combien plus grande encore la puissance du journal !...

L'expérience le prouve : suivant que le journal que vous lisez habituellement sera antireligieux, ou neutre, ou franchement catholique, vous finirez par devenir antireligieux, ou neutre, ou bon catholique jusque dans la moelle de votre esprit...

Gare au coup du lapin !

(*Bulletin de Saint-Jacques.*)

La beauté morale augmente en nous dans la mesure de l'amour, parce que la charité est la beauté de l'âme. Saint AUGUSTIN.

Lettre ouverte d'un petit païen

JE suis un pauvre petit être, sauvage ou sauvageon, poussé aux hasards de la vie, dans une brousse africaine. Je ne vous connais pas. Vous ne me connaissez pas. Mais ça ne fait rien.

Donc, c'est moi, je m'appelle Biftou ! Vous ne savez pas ce que ça veut dire, ce nom, hein ? Ni moi non plus !

En tout cas, je suis Africain, noir tant que je peux, des pieds à la tête, et j'ai huit saisons de pluies sur le dos.

Un jour, j'ai vu un Blanc qui avait une grande barbe, plus grande que celle de nos boucs, et des yeux qu'il enlevait de sa tête. A sa vue, épouvanté, je me suis sauvé bien loin et je me suis accroché à un arbre pour mieux crier. Mais il s'est mis à rire, et moi aussi j'ai ri.

On m'a dit, ensuite, qu'il était bon et qu'il aimait bien les enfants. Alors, un jour que mon père allait le voir pour lui porter un mouton et faire "parenté" avec lui, je me suis caché derrière mon père, et j'ai pu, ainsi, entrer jusque dans sa maison. Que c'était beau !... Des toiles que je n'avais jamais vues, et des images ! des images ! des images !...

Comme une petite souris, j'aurais bien voulu me cacher dans un coin, car j'avais peur encore, mais lui me prit par la main. J'ai cru qu'il allait me manger ! Mais pas du tout, il m'a caressé, m'a parlé en ma langue, et m'a donné du sucre. Alors, je n'ai plus eu peur. Je suis revenu le voir ensuite, mais tout seul. Et il était si bon avec moi que je me suis mis à l'aimer grand comme la montagne.

Un jour que nous étions dans le brouillard, (car mon pays est tout près du ciel) il me vit grelotter de froid derrière un gros rocher. Alors, il m'emmena chez lui et me donna quatre coudées de toile blanche pour me couvrir... Comme je n'avais jamais eu qu'une petite peau de mouton sur le dos, je ne me reconnaissais plus ! C'était la première fois que j'étais habillé ainsi ; aussi mon petit cœur battait bien fort ! Ce jour-là, le Père m'embrassa. J'avais envie de pleurer, car jamais mon père à moi ne m'avait embrassé.

Plus tard, je me joignis à d'autres enfants et j'entrai avec eux dans une grande maison où le Père nous fit asseoir et nous parla. Il nous dit : " Il y a là-haut un grand Chef. C'est lui qui a fait le ciel et la terre, nos montagnes, nos chèvres, tout. C'est lui qui nous a fait nous-mêmes. Et puis, il nous aime tant, même nous, pauvres petits enfants noirs, qu'il est venu sur

la terre. Mais il paraît que les hommes de sa tribu étaient méchants, et ils l'ont tué ! Et nous nous disions, nous autres, petits enfants sauvages, que si nous avions été là, nous l'aurions défendu avec les lances de nos pères, et nous lui aurions donné un grand cheval pour qu'il puisse se sauver. Mais il est mort.

Je ne puis pas vous raconter tout ce que le Père nous a dit : c'est trop long, trop beau, et je n'ai pas pu tout comprendre. Mais j'en sais assez pour deviner combien c'est bon d'être l'enfant du bon Dieu et de ne pas rester comme la petite fleur sauvage qui pousse aux pluies et que le grand soleil dessèche trois mois après.

Dites, entre nous, (le Père ne le saura pas) c'est bien vrai que le bon Dieu si grand veut bien que moi, Biftou, je sois son enfant à lui ? Quand j'y pense, en gardant mes chèvres, il me semble que c'est trop beau pour être vrai ! Mais ce doit être vrai, puisque le Père l'a dit.

* * *

Je voudrais encore vous demander autre chose. Il paraît qu'au pays des Blancs, tout le monde est enfant du bon Dieu. Pourquoi ça ? Est-ce parce que vous êtes blancs que le bon Dieu vous aime ? Est-ce parce que nous sommes noirs que le bon Dieu n'a pas voulu s'occuper de nous ? C'est pourtant pas notre faute si nous sommes noirs, vous savez !

Pourquoi, avant que le Père arrive, personne ne nous avait jamais parlé du ciel ? Nous avons bien nos sorciers... Mais ils nous font peur... Ils tuent les gens... Ils nous parlent de Bouddha : c'est tout ! Et Bouddha, savez-vous, c'est un méchant être ; il faut toujours qu'on lui tue des moutons pour qu'il ne nous tue pas ! Pourquoi, jusqu'ici, tous ceux qui sont venus sur la terre dans notre pays à nous, sont morts enfants de Bouddha et pas enfants du bon Dieu !

Pourquoi avez-vous attendu jusqu'à présent pour nous envoyer un Père ! Alors, ceux qui sont morts avant nous, ici, depuis que le monde est monde, ne seront donc jamais les enfants du bon Dieu ?... Et si le Père n'était jamais venu, s'il était allé dans les tribus voisines, moi, Biftou, je serais mort comme la hyène du désert ? Et puis, pourquoi qu'il est tout seul ? Il n'y a donc pas d'autres Pères chez vous ?

Le nôtre est là, c'est vrai, mais il est souvent malade. S'il mourait, qui donc le remplacerait ? Quand, du haut des montagnes où je garde mes chèvres, je vois tous les pays qui sont là devant moi — si vous saviez comme c'est grand, comme c'est loin ! Je crois qu'en marchant toute sa vie, on ne pourrait jamais arriver jusqu'au bout ! — je pense, parfois, dans mon petit cœur, que les gens des autres tribus sont

bien malheureux puisqu'ils n'ont pas de Père pour leur parler du bon Dieu !

* * *

Le Père nous a dit que Jésus était mort pour tous les hommes, même pour nous, même pour moi, Biftou ! S'il est mort pour nous pourquoi que personne ne nous l'a dit ? On l'aurait bien aimé aussi, nous autres, peut-être autant que vous !... Mais nous ne le savions pas ! On ne peut pourtant pas l'aimer si on ne le connaît pas ! Pourquoi vous le connaissez, vous, et pas nous ? Pourquoi vous irez au ciel, vous, et pas nous ? Vous trouvez que c'est juste, cela ?

Il est vrai que je suis trop petit pour tout savoir ; mais, quand même, il est des choses que je saisis... mais que je ne comprends pas !

Le Père nous a dit aussi que nous avions au ciel une Mère qui s'appelle Marie ! qu'elle est belle ! belle ! belle !... bonne ! bonne ! bonne ! et qu'elle aime tout le monde, même les petits Noirs comme moi ! Alors, ceux qui ne sont pas chrétiens n'ont donc pas de mère au ciel ? Marie n'est pas leur maman ? Et tous les petits Noirs de la grande Afrique, mourront donc sans connaître leur mère du ciel et sans pouvoir l'aimer !

L'autre jour, mon petit frère a été mangé par les hyènes ; alors, lui, il connaîtra jamais le bon Dieu ?... et Marie ne sera pas sa Mère ? Il y a des choses, voyez-vous, qui font beaucoup de peine, même au petit cœur des petits sauvages.

L'autre soir, en rentrant, je passai devant la maison du Père pour lui dire bonsoir. Il n'était pas là ! Je le vis, plus loin, assis sur un rocher. Je m'approchai de lui, et je vis qu'il était tout triste... je crois même qu'il avait pleuré. Je lui demandai, alors pourquoi il était triste... Il me répondit qu'en voyant là, devant lui, toute la terre et toutes les tribus, il songeait à tous les enfants comme moi qui mourraient sans connaître le bon Dieu !... En disant cela, il était triste ! triste ! triste ! J'aurais voulu le consoler, moi, mais je suis trop petit. Dites, vous qui êtes de sa tribu, vous ne pourriez pas le consoler un peu ?

Bientôt, si je suis sage, si je sais bien la doctrine, je serai chrétien, moi aussi. J'en rêve la nuit ! Et je demande au bon Dieu de ne pas me tuer avant que je sois son enfant. Et quand je serai chrétien, je serai votre frère ! Vous voulez bien que moi, Biftou, je sois votre frère ?

Vous qui êtes si bons ! Vous que le bon Dieu a aimés plus que nous, vous ne pourriez donc pas penser un peu plus aux pauvres petits sauvages et demander à Dieu d'avoir pitié de nous ?

Le Père m'a dit que, dans la grande tribu des chrétiens, tout le monde avait un grand

cœur... Il y a donc place pour nous dans votre grand cœur à vous !

C'est tout.

Je vous fais la révérence comme on fait chez nous.

Priez bien pour les pauvres petits enfants de l'Afrique. Ils vous aimeront bien. Le Père nous a dit que, si nous avons une peau noire, nous pouvons, quand même, avoir un cœur bien blanc.

C'est avec mon cœur blanc que je vous embrasse.

BIFTOU.

(*Messenger de Marie Reine des Cœurs.*)

A quoi peut tenir une vocation

L'ABBÉ Jean R... est le type du curé de campagne, bon, simple, charitable, instruit, plein d'indulgence pour toutes les fautes, excepté les siennes, peu mêlé aux choses du siècle, amenant doucement, par l'exemple de sa propre vie, les âmes à la religion.

Son village est presque un bourg. Il y est fort aimé. Les sceptiques disent de lui : " C'est un brave homme ", et le saluent. S'il tenait à la popularité, il serait populaire. Il préfère l'affection et l'estime, qui durent davantage. Un jour, on vint lui proposer une candidature au conseil d'arrondissement. Il se mit à rire de telle façon qu'il ne put répondre un seul mot à " ses électeurs " et que ceux-ci comprirent admirablement l'inutilité de leur démarche.

Dire que l'abbé Jean est une créature absolument parfaite, ce serait s'exposer à n'être pas cru. J'avouerai même qu'il a un défaut énorme : il s'occupe d'apiculture et soutient que les abeilles sont républicaines et point monarchistes du tout.

C'est là, d'ailleurs, toute la politique de l'abbé Jean.

Nous allons le voir assez souvent, quelques amis et moi. Il a un jardin charmant. Le soir, on s'assied sous la tonnelle, pas trop près des ruches, et l'on cause jusqu'à l'heure où, suivant l'expression de Virgile, " les étoiles qui tombent invitent au sommeil. "

Lors de notre dernière visite, on parlait vocations.

" Cela tient à bien peu de chose ", nous dit le bon abbé.

" S'il n'y avait pas eu dans ma vie un... sergent de ville, reprit-il, peut-être ne serais-je pas prêtre aujourd'hui. "

— Un sergent de ville !...

— Je vous étonne, n'est-ce pas ? S'il ne vous

déplaît point d'écouter une histoire enfantine, votre étonnement cessera."

Nous fîmes silence, et l'abbé R... nous raconta ceci :

* * *

C'était à la fin de l'année 18... Je venais d'atteindre mes onze ans. Étais-je ce que l'on appelle un méchant garçon ? Nul ne l'a jamais pensé. Les enfants méchants, et qui doivent être de méchants hommes, sont en général des enfants tranquilles. " Il n'est pire eaux que l'eau qui dort ", dit le proverbe. Or je n'étais rien moins qu'un enfant tranquille. Il paraît que je ne tenais point en place. On me cherchait à la cave, j'étais au grenier. Jean par-ci, Jean par-là. Vous n'avez pas vu notre Jean. On m'avait bien vu, mais on ne me voyait plus.

Ma ville natale n'est guère qu'une grosse bourgade, qui serait une bourgade infime, si elle ne possédait une sous-préfecture, un tribunal de première instance, et un quartier où logent deux escadrons de cavalerie. La grande rue est l'unique rue qui mérite ce nom ; toutes les autres y aboutissent. Le plan géométral ressemble à une échelle à cerises. En vingt minutes on fait le tour de la ville ; mais il y a des impassés. Le père qui court après ses enfants ne les trouve pas toujours facilement.

Il m'arrivait parfois de me faire chercher. Parfois je ne rentrais qu'à la nuit close. Cela inquiétait mes parents ; j'avais le tort de ne pas me soucier de leurs inquiétudes et de ne point redouter les corrections. Les jeudis en particulier, c'était fête pour moi, pas pour les miens.

Comme la ville était divisée en ville haute et en ville basse, il y avait de grands combats entre les enfants de la plaine et ceux de la montagne. On s'arrachait maintes poignées de cheveux. Certain jeudi que nous avions été vainqueurs, non sans laisser sur le champ de bataille des lambeaux de nos blouses et de nos pantalons, je payai ma part de victoire par la plus mémorable correction qu'un père eût jamais infligée à son fils.

J'en fus sage huit jours ; puis l'oubli vint. Quand on était las de se battre, on se livrait à toutes les espiègleries traditionnelles. Nous ne manquions naturellement ni de tirer les sonnettes, ni d'entrer le soir dans les boutiques pour y éteindre les lumières. Une de nos plaisanteries favorites consistait à demander l'heure à un vieux professeur en retraite, qui avait perdu la mémoire, et que nous rencontrions régulièrement chaque jour, sur la promenade, lorsque nous sortions de l'école. Je me souviens de lui avoir posé cette question huit fois en cinq minutes :

" Quelles heure est-il, monsieur Bernardin ? "

Le pauvre homme tirait gravement de son gousset une grosse montre dont les breloques tremblotaient et se choquaient.

" Quatre heures cinq, mon ami. Quatre heures six... Quatre heures sept..."

Et nous de rire. A la huitième fois, M. Bernardin me regarda avec fixité et fit cette observation judicieuse :

" Mais il me semble que je viens déjà de te dire l'heure ! "

Si nous nous étions bornés à taquiner M. Bernardin, à éteindre les lumières dans les boutiques et à faire carillonner les sonnettes, cela n'eût point entraîné pour nous de résultats fâcheux. Nous commîmes une faute plus grave.

Cette année-là, dans nos contrées, les premières neiges tombèrent vers le 25 octobre. La ville était toute blanche. Au lieu des pataches ordinaires, on voyait dans la rue des traîneaux glisser silencieusement. Nous étions en vacances ; jugez si la neige fut joyeusement accueillie. Dès le matin du 26, qui était jour de marché, chacun était à son poste. Les uns s'étaient placés aux fenêtres ; les autres se tenaient embusqués dans les cours, dans les allées, derrière les redans formés par les maisons mal alignées du quartier bas. Dans la rue se pressaient les maraîchers, les paysans, assis dans leurs chariots sur des sacs de grains, les conducteurs de bestiaux, les marchands de toute sorte, les maires endimanchés des villages voisins, désireux de faire d'une pierre deux coups : visiter M. le sous-préfet et connaître les cours des denrées ; les plaideurs, avec leurs poches bourrées de paperasses ; puis les curieux ; puis un encombrement de chevaux, de bœufs, d'ânes, de chèvres, de moutons et de porcs, hennissant, mugissant, hihannant, bêlant, grognant... Malheur à tout ce qui se présentait à bonne portée ! Malheur surtout aux gens qui avaient cru devoir se coiffer du chapeau à haute forme !

Pourquoi ce solennel couvre-chef est-il abhorré des enfants ? Je ne le saurais dire. Le fait est que nous ne pouvions souffrir les *doubles-décalitres*, et qu'ils nous servaient plus particulièrement de cible. Les projectiles volaient, pleuvaient, se croisaient. Il n'y avait qu'à se baisser, l'arsenal était inépuisable. On avait froid ; est-ce qu'on sentait le froid ? Nos mains étaient rouges ; bah ! on s'excitait mutuellement :

" Regarde donc cette tête ! Vois donc ce *tube* !... — Et ce bonnet de coton, qui est droit comme un clocher ! Attends ! je vais l'aplatir !... — Prenons garde aux vitres !... — Envoie donc une boule de neige sur le ventre de l'épicier qui se moque de nous ! "

On aurait pu faire, au milieu de tout cela, une étude de caractères. Tel passant décoiffé riait comme un bossu ; tel autre grondait et faisait mine de nous poursuivre. Celui-ci gardait un air profondément sérieux, et feignait de ne point avoir été atteint. Celui-là ramassait de la neige et nous bombardait à son tour. Comme nous étions au plus fort de la mêlée, nous entendîmes tout à coup une voix qui disait : " Je vous

assure que ce n'est pas moi, monsieur le commissaire !”

Un agent de police, sorti je ne sais d'où, avait appréhendé par l'oreille un de mes petits camarades, qui pleurait à fendre l'âme et se débattait vainement pour échapper à la main qui le retenait. J'étais placé à l'une des fenêtres du premier étage de notre maison, et la scène se passait au-dessous de moi.

Une idée révolutionnaire se présenta à mon esprit. Sans réfléchir au caractère de ce fonctionnaire municipal, sans me préoccuper des suites que pouvait entraîner ma témérité, j'accumulai toute la neige qui se trouvait sur l'appui de la fenêtre, j'en fis une pelote énorme que je poussai dans la rue. L'avalanche croula perpendiculairement sur le képi du sergent de ville, qui lâcha mon camarade. Celui-ci s'esquiva avec la plus grande promptitude. En voulant le ressaisir, l'agent de police se heurta contre un porc qu'une bonne femme chassait devant elle, et tomba de tout son long.

Ce fut un éclat de rire universel ; les grandes personnes riaient plus fort que nous. M. Boileau, — l'agent de police portait le nom du législateur du Parnasse, — se releva furieux et confus.

“ Vous aurez de mes nouvelles ! ” s'écria-t-il en nous montrant le poing.

Je le vis entrer chez l'épicier. Il y resta cinq ou six minutes. Quand il en sortit, il tenait son carnet à la main. J'avoue que le carnet me fit peur. Cet épicier est un traître, me disais-je ; il a livré nos noms. Je descendis au rez-de-chaussée. Mon père, qui était boulanger, quittait rarement son four ; mais ma mère était dans la boutique, derrière son comptoir. Je me glissai câlinement auprès d'elle et me tins coi. Mon imagination battait la campagne. Qu'est-ce que M. Boileau pouvait bien méditer contre nous, contre moi surtout qui avais été le plus coupable ? Je me figurais des choses horribles. Je voyais la prison avec ses murs suants et nus, le soupirail louche ; dans un coin, une poignée de paille, une cruche d'eau, un morceau de mauvais pain de soldat, puis des rats courant sur les dalles. . . Le remords n'avait pas tardé, on en peut juger, à me poursuivre.

Mes transes ne faisaient que de commencer. Tandis que je m'abîmais ainsi dans mes réflexions, la porte de la boutique s'ouvrit, et un gendarme apparut. Une inexprimable épouvante s'empara de moi. Je m'effondrai littéralement.

“ Madame R. . . , dit-il à ma mère, je voudrais avoir pour quatre sous de son. ”

Brave gendarme ! La respiration me revint. J'osai me montrer, lui souhaiter le bonjour, lui sourire le plus gracieusement du monde. Quand je serai en prison, pensai-je, il me reconnaîtra ; il me protégera. Cela prouve que les actions des enfants ont parfois aussi pour mobile le calcul.

Ma mère me regardait du coin de l'œil ; mon silence inaccoutumé, tout le petit manège auquel je m'étais livré, rien ne lui avait échappé. Elle soupçonnait de ma part quelque frasque nouvelle. Pour peu qu'elle m'eût interrogé, je lui aurais raconté la chose. Il me semblait que ce récit dût diminuer mes appréhensions ; mais je ne savais par quel bout commencer. Une commère de voisinage se chargea du soin d'instruire ma mère.

“ Votre Jean vient de faire un beau coup, madame R. . . Les polissons ! Ils sont tous les mêmes : des possédés et des démoniaques ! Le mien me fait sécher. ”

Le mot *sécher* était certainement pris au figuré ; car la commère en question aurait pu passer pour un véritable phénomène d'embonpoint.

Elle poursuivit :

“ Figurez-vous que votre Jean. . . Ils ont des inventions diaboliques ! Pas plus tard qu'hier, le mien a mis dans mon pot-au-feu, en guise d'oignons brûlés, devinez quoi ! . . . du bleu de Prusse. Je vous demande un peu si mon bouillon était coloré. Enfin, il n'y a pas à dire : Fontaine. . . Pour revenir à votre Jean, n'a-t-il pas eu le front de lancer un vrai tombereau de neige sur la tête du commissaire Boileau. . . une vraie charretée ! J'en ris encore toute seule. Si ç'avait été le commissaire Hennequin, du moins ! Hennequin est un brave homme ; il ne se serait pas formalisé. Mais s'adresser juste à Boileau, qui est un pince-sans-rire, comprend-on cela ? Ah ! Madame, que de maux font les enfants ! Je n'en ai qu'un, et je suis obligée d'être après lui du matin au soir. . . Maman, je veux ceci ; maman, je veux cela. Donne-moi un sou pour acheter une toupie. . . Il me revient avec des trous à son pantalon. Ses livres et ses cahiers sont pleins d'encre. Il a des bleus et des noirs sur tout le corps. . . Un enragé, quoi, comme le vôtre ! Si j'en avais deux comme celui-là, je deviendrais imbécile ou folle. Mais arranger ainsi un commissaire, cela ne s'est jamais vu, même dans les journaux. Oh ! vous avez beau me faire la grimace, monsieur Jean ! Vous aurez un procès-verbal. Boileau ne plaisante pas. Il m'a fait condamner à vingt sous d'amende, le mois dernier, pour n'avoir pas balayé devant ma porte. Si l'on peut dire. . . moi qui balaye plutôt deux fois qu'une ! ”

Combien de temps dura ce discours ? Je n'en sais rien. Ma mère ne me permit point d'en écouter la fin :

“ Allez vous coucher, Monsieur ! ” me dit-elle d'un ton sévère.

C'était la grande punition. On ne se préoccupait pas de l'heure. Au lit je n'ennuyais personne. On se débarrassait ainsi de moi et des soucis que je donnais. En toute autre circonstance, peut-être aurais-je protesté. Il n'était pas encore midi. Mais, cette fois, j'avais conscience

de l'énormité de mon crime. Muet, baissant la tête, je sortis de la boutique. Cependant, comme mes inquiétudes ne m'avaient pas ôté complètement l'appétit, en traversant la cuisine, je m'approvisionnai d'un pain d'une livre et d'un morceau de viande, et je montai dans ma chambre.

Dire que la journée me parut courte, ce serait mentir. Tout vêtu, je m'étais assis sur mon lit, les fables de La Fontaine étendues devant moi. Lisais-je ? La lecture, dans tous les cas, n'enchaînait guère mon attention. Les artifices de Rodilard, la stupidité du corbeau dont maître renard dévorait le fromage, l'âne servant au lion de trompe de chasse, tout cela ne m'intéressait plus. J'oubliais de tourner les feuillets du livre. Au moindre bruit, je tressaillais. Chaque pas qui sonnait sur l'escalier retentissait comme un glas à mes oreilles. Vient-on ici ? Non. L'on monte au grenier. Il me semble que l'on se rapproche. Ah ! c'est Joseph, le mitron. Je le reconnais à sa manière de tousser. Jusqu'au soir le temps se passa ainsi.

Je commençais à croire que tout était remis au lendemain, lorsque j'entendis marcher dans le corridor. Plus de doute ; c'était pour moi que l'on venait. La porte s'ouvrit ; mon père parut, une bougie à la main. Volontiers mon père se mettait en colère. Ses voisins l'appelaient : monsieur *Soupe-au-lait*. Je m'attendais à quelque éclat. Rien.

“ Lève-toi ! ” me dit-il.

Je lui jetai mes mains autour du cou pour l'embrasser. Il me laissa faire ; il m'embrassa lui-même à son tour, il me sembla qu'il avait des larmes aux yeux et qu'il n'osait pas parler. Comme j'étais tout vêtu, je n'eus qu'à mettre mes chaussures, et je le suivis dans l'arrière-boutique.

C'était notre salle à manger. Le couvert y était mis avec plus de somptuosité que d'habitude. D'un coup d'œil je compris pourquoi. Un de mes oncles et le directeur des Frères de l'école chrétienne dont j'étais élève causaient avec ma mère autour du poêle, en attendant le dîner. Il était naturellement question de moi.

L'oncle, qui était maréchal ferrant dans un village voisin, et qui était venu à la ville ce jour-là pour acheter du fer, discutait une opinion précédemment émise par le Frère.

“ Le garçon est intelligent, disait-il, j'en conviens ; mais les parents ne sont pas riches. Pierre a un métier plus tuant encore que le mien. J'ai le nez dans ma forge toute la journée ; mais lui a le nez dans son four toute la journée et toute la nuit. Et qu'est-ce qu'il gagne ? S'il met cinq à six cents francs de côté par an, c'est beaucoup. Avec cela on ne va pas loin. Il faut voir l'avenir. Si mon neveu se fait prêtre, passe encore. Mais il ne faut pas compter là-dessus. Dans notre famille on remplit ses devoirs reli-

gieux, mais on n'a pas de vocation pour les enseigner.

— Qui sait ? ” dit le Frère directeur.

Mon oncle André secoua la tête :

“ On m'a demandé mon avis, reprit-il, je le donne. Que Jean vienne avec moi aux Charmilles. Il est adroit, robuste. En trois ans je me charge d'en faire le meilleur ouvrier du pays. Un maréchal gagne sa vie partout, tandis qu'un savant, un artiste, un poète, cela meurt à l'hôpital.

— Écoutez-moi, monsieur André, fit doucement le Frère. Faisons chacun la moitié du chemin. Je vous ai dit ce que je pensais des aptitudes peu ordinaires du petit Jean. Les dons de Dieu ne doivent pas être détournés de leur voie. Je crois que la vocation de l'enfant le porte plutôt du côté de l'étude que de tout autre. Essayez. Laissez-le un an au petit séminaire de Saint-Gervais ; au bout de cette année, il sera toujours temps d'aviser.

— Il n'y a pas d'inconvénient à cela, dit ma mère. J'y vois bien des avantages au contraire. N'est-ce pas Pierre ? ”

Mon père avait caché sa tête dans ses mains :

“ Il le faut bien, dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots. Mais c'est triste de se séparer de ses enfants. Il est si gentil quand il veut ! Voyez-vous, Frère Protogène, les enfants devraient toujours rester... enfants... ! ”

Comme tous les hommes prompts et sanguins, mon père était d'une sensibilité extrême. Je me suis mis à pleurer avec lui.

L'oncle André ne résista pas davantage.

“ Soit ! dit-il à son tour. Mais il faut qu'il parte tout de suite. A Saint-Gervais il ne trouvera pas l'occasion de jeter de la neige sur la tête des sergents de ville ! ”

* * *

L'abbé Jean R... fit une pause.

Vous connaissez le dénouement, ajouta-t-il. Une fois au séminaire, j'y restai et la vocation me vint. Aujourd'hui je ne regrette point d'avoir un peu détérioré le bicorne du sergent de ville Boileau.

A. M.

La paix, c'est la force d'une âme qui se met au-dessus de tout ce qui passe et qui regarde toutes choses en Dieu.

MÈRE MARIE DE JÉSUS, carmél.

C'est l'âpre sentier de la douleur où l'on voit encore les traces sanglantes de Jésus qui conduit aux honneurs de l'éternité.

PÈRE MONSABRÉ, O.P.

Les Jésuites au Canada

LE mois dernier, il fallait remercier les ateliers du *Messenger* pour la publication de la *Campagne canadienne* du Père Dugré.

Ce mois-ci, nous en avons encore au *Messenger*. Et, cette fois, pour deux élégantes brochures du R. P. Lecompte, S.J., *Les Anciennes Missions de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*, (1611-1680) et *Les Missions modernes de la compagnie de Jésus au Canada*, (1842-1924).

Le récit du Père Lecompte est destiné à la grande exposition des Missions du monde catholique, qui se tient, à Rome, pendant l'année jubilaire.

Par *Les Missions anciennes de la compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*, l'auteur nous promène dans chacun des domaines ouverts à l'enseignement de l'Évangile par ses confrères des premiers temps de la colonie française.

La promenade est longue et nous conduit du territoire des Abénaquis de la Nouvelle-Angleterre et des Micmacs de l'Acadie, par les forêts des Montagnais des Laurentides, des Hurons et des Iroquois, riverains de nos grandes mers intérieures, jusque chez les Illinois et les Sioux.

Le second opuscule nous amène à l'île Manitouline, autour de la baie Georgienne ; du lac Nipissing nous jette à Michipicoton ; nous conduit au nord et à l'ouest du lac Supérieur ; nous ramène à Caughnawaga, puis nous rejette jusque dans les déserts glacés de l'Alaska et sur les rivages de la Chine païenne.

Les deux petits guides du Père Lecompte parlent un langage élégant et d'une grande sobriété. Ils ne se font pas fort de tout nous révéler, ils évitent même les détails encombrants, mais nous avertissent, après chaque récit ou chapitre, des sources qu'il faut consulter pour de plus amples tableaux, pour fournir de tous renseignements désirés les synthèses de l'auteur.

Nous connaissons depuis longtemps les travaux pénibles des anciens Jésuites, missionnaires et martyrs des nations indiennes.

Mais avez-vous bien songé à cette parole d'un géant de ces luttes héroïques, le Père Jérôme Lalement : "On aimerait mieux, disait-il, recevoir un coup de hache sur la tête que de mener des années durant la vie qu'il faut mener ici tous les jours, travaillant à la conversion des sauvages".

La vie errante dans les bois, avec des barbares dont il faut, d'abord, apprendre la langue ; une nourriture dégoûtante, une promiscuité infecte, une malpropreté repoussante ; des habitudes de vie inconnues des peuples civilisés ; pendant les longs mois d'hiver, les tourments de la faim, la cohabitation dans des cabanes enfumées avec des êtres grossiers, souvent dégradés ; on devait se soumettre à ces pénibles et effrayants supplices.

Et ceux qui s'y condamnaient étaient souvent d'une éducation raffinée ; anciens fils de famille, anciens professeurs de rhétorique ou de théologie dans les grands collèges de France ; presque toujours personnes aussi distinguées par leur science que leur grande sainteté et leur appétit du martyre.

Enfin, au bout de toutes ces fatigues et de ces labeurs, de ces renoncements extraordinaires, la mort violente attendait le missionnaire, une mort très souvent affreuse.

* * *

On placera solennellement sur les autels, cet été, quelques-uns des martyrs de la Nouvelle-France. Écoutez le récit des souffrances de l'un de ces athlètes comme Pindare fut bien empêché d'en chanter.

Il s'agit du Père Jean de Brébeuf.

"On le pique, raconte le Père Lecompte, avec des alènes rougies au feu, on promène sur ses membres des tisons embrasés, on enlève la peau de la tête en forme de couronne. Pour l'empêcher d'exhorter les Hurons prisonniers, les bourreaux lui coupent les lèvres, la langue et le nez, lui fendent la bouche jusqu'aux oreilles, enfonce un fer rouge dans sa gorge,

lui mettent dans la bouche des charbons enflammés. Ce n'est pas assez : on invente de nouvelles tortures. On lui suspend au cou un collier de haches brûlantes, on coupe des lambeaux de sa chair que l'on fait rôtir et que l'on mange sous ses yeux. A l'instigation d'un Huron apostat et en haine du baptême, on verse par trois fois de l'eau bouillante sur sa tête et ses épaules. On entoure ensuite son corps d'écorces enduites de résine auxquelles on met le feu pour le griller lentement. Mais lui, ferme toujours comme un rocher, apparemment insensible à la douleur, semble ravi en Dieu. Un chef iroquois, émerveillé de tant de force d'âme, veut se l'incorporer ; il ouvre le côté du martyr, lui arrache le cœur et le dévore, tandis que les sauvages boivent le sang qui découle de la plaie.

“ Le courage du héros aurait pu se communiquer à ses compagnons. Pour éloigner ce péril, on lui assène un coup de hache qui met fin à ses tortures et dégage de ses derniers liens son âme invaincue.”

L'historien Parkman, protestant et anglo-saxon, malgré qu'il en ait, s'écrie devant pareil spectacle : “ La vérité qui ressort de sa vie sublime (du Père de Brébeuf) est que ce missionnaire recélait un cœur de saint et de héros.”

Parkman eût pu se contenter d'écrire : un cœur de saint. Il n'y a plus grands héros ni si vrais que ceux dont l'Église de Jésus-Christ reconnaît les mérites.

Mais le Père de Brébeuf et ses compagnons, parmi les héros et les saints sont de tout premier rang. Et nous avons lieu d'être fiers de pouvoir lire dans l'histoire du Canada français des pages d'une grandeur aussi sublime.

* * *

Aussi bien, les témoignages les moins discutables et des coins les plus divers du monde des historiens nous confirment dans notre fierté.

L'Américain Bancroft écrira : “ Cinq ans avant qu'Elliott de la Nouvelle-Angleterre eût adressé un seul mot aux sauvages qui se trouvaient à moins de six milles de Boston, les missionnaires français plantaient la croix au Sault-Sainte-Marie, d'où ils portaient leurs regards vers le pays des Sioux et la vallée du Mississipi.”

Parkman, dont le protestantisme ne pouvait saisir l'esprit surnaturel de l'héroïsme des Jésuites, et qui croyait encore, probablement, à la manière de notre contemporain petit père Hocken, aux complots jésuitiques mis à la mode par un Eugène Sue, prêtent aux missionnaires de la Nouvelle-France la pensée de préparer, en Amérique du Nord, un boulevard d'où la France eût opposé “ à l'Angleterre et à la liberté, l'athlétique champion des principes de Richelieu et de Loyola.” La vérité plus simple, beaucoup plus belle, Parkman cependant doit l'avouer inconsciemment ailleurs : “ Loin de traiter l'Indien comme un étranger et un barbare, le missionnaire faisait de lui un frère, un concitoyen.” C'est en effet, que le Jésuite parcourt la forêt, en tous sens, à travers tous périls ; il travaille et meure à la peine, afin de multiplier les sujets d'un Roi qui n'est pas de ce monde, et qui reconnaît autant de noblesse, et même davantage en plus d'un cas, au pauvre sauvage qui veut tenir une belle place à sa cour qu'au savant ou au riche civilisé.

C'est dans ce but que le Père Albanel remonte jusqu'à la Baie d'Hudson : un parcours de 800 lieues dont il a fait 600 en moins de quarante jours. Il écrit, le pauvre missionnaire : “ Il y a 200 saults ou chutes d'eau, et partant 200 portages, où il faut porter canot et équipage tout ensemble sur son dos ; il y a 400 rapides, où il faut toujours une longue perche aux mains, pour les monter et les franchir ; je ne veux rien dire de la difficulté des chemins, il faut l'expérimenter pour la comprendre. Mais on prend courage quand on pense combien d'âmes on peut gagner à Jésus-Christ.”

* * *

Garneau, notre historien national, peu susceptible de tendresses outrées pour les Jésuites, dira d'eux avec un orgueil légitime : “ De Québec, ils se répandirent parmi toutes les peuplades sauvages dispersées depuis la baie d'Hudson jusque dans la vallée du Mississipi. Un bréviaire suspendu au cou, une croix à la main, ils devançaient souvent les plus intrépides voyageurs. On leur doit la découverte de plusieurs vastes pays, avec lesquels ils formaient alliance au nom du Christ et par la vertu de la croix... C'est ce dévouement héroïque et humble tout à la fois qui a étonné le

philosophe et conquis l'étonnement des protestants." Et il continue avec plus de fierté encore : " C'est cette admiration qui a inspiré sur le Canada de si belles pages à Bancroft, l'habile historien des colonies anglaises. "L'histoire des travaux des missionnaires, disait cet américain, est liée à l'origine de toutes les villes célèbres de l'Amérique française ; pas un cap, n'a été doublé, pas une rivière n'a été découverte, sans qu'un Jésuite en ait montré le chemin."

* * *

Que faut-il ajouter pour vous inspirer plus grand désir de connaître un guide intelligent de ces immenses travaux apostoliques dont la gloire humaine, et la valeur surnaturelle, rejaillissent sur tout le peuple canadien-français ?

Remercions simplement le Père Lecompte du travail méthodique qu'ils nous présente.

Et félicitons les ateliers du *Messenger* de nous offrir à si bon compte deux brochures d'une pareille exécution typographique.

Ferdinand BÉLANGER.

N. B. — Ces deux brochures sont en vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix: \$1.10 franco.

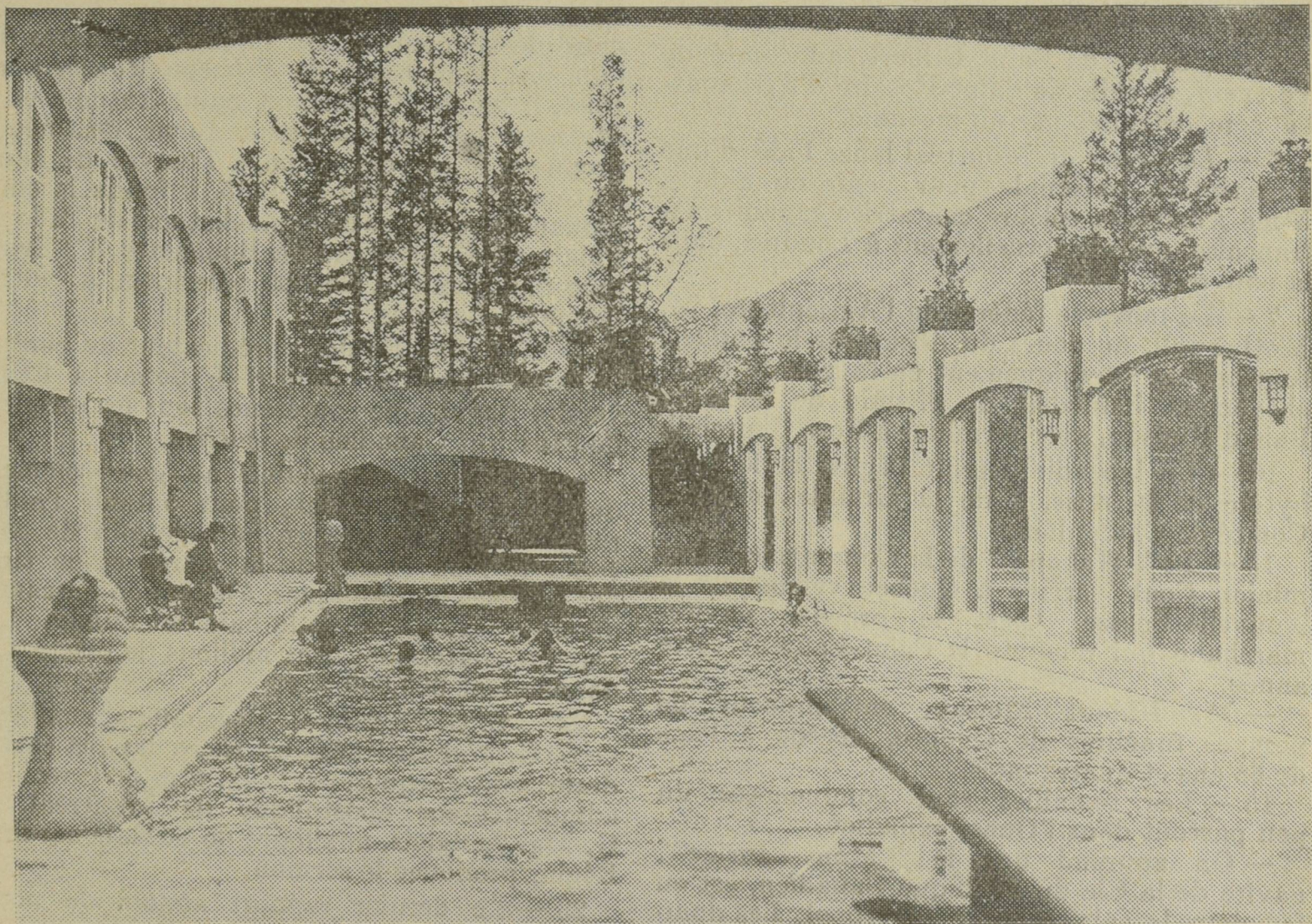
BEAUX DRAMES

L'EAU-DE-FEU, drame indien inédit en un seul acte par Yvon d'Arvor.

LE FILS MAUDIT, drame inédit en trois actes par Yvon d'Arvor.

Tous droits réservés. S'adresser à M. l'abbé J. Colmou, Collège Montalembert, Courbevoie, (Seine), France.

Ces deux drames très intéressants ont été publiés par l'*Apôtre* et ne manqueront pas de toucher le cœur des vrais Canadiens français.



BAIN D'EAU CHAUDE DE L'HÔTEL "BANFF SPRINGS", dans les MONTAGNES ROCHEUSES.

Ephémérides Canadiennes

AVRIL

1 — Soixante organisations différentes de la Colombie Anglaise, représentées par leurs délégués à Victoria, sous les auspices des *Sons of England*, réclament l'interdiction absolue de l'immigration orientale au Canada.

3 — L'Université de Montréal prend l'initiative d'organiser, pour le mois de juillet prochain, une excursion transcontinentale de Montréal à Victoria.

— Le Conseil de Ville de Québec décide par un vote de 6 à 3, d'adopter l'heure d'été du 3 mai ou 27 septembre.

— M. Aurélien Bélanger, député libéral de Russell à la Législature Ontarienne, dans un vigoureux discours, demande au Gouvernement d'adopter une loi stipulant que dans les écoles anglo-françaises qui existent actuellement ou qui seront établies, l'usage et l'enseignement des langues anglaise et française se fassent suivant les principes et les méthodes appliqués dans les écoles des pays bilingues."

4 — L'église de Saint-Gilbert, au comté de Portneuf, et celle de Saint-Rosaire d'Arthabaska sont détruites par un incendie.

6 — *La Presse* de Montréal lance l'idée d'une souscription nationale pour venir en aide à Mme Albani, la célèbre cantatrice canadienne-française, qui vit actuellement à Londres, dans la pauvreté.

7 — Le ministre fédéral de l'Agriculture, M. Motherwell, au cours du débat sur le budget, se prononce énergiquement en faveur du parachèvement immédiat du chemin de fer à la Baie d'Hudson, avec terminus à Fort Churchill.

10 — Un incendie détruit l'église et le presbytère de la mission de la Grande-Anse, au Comté de Champlain.

15 — Le "Wabana" de la Compagnie "Dominion Coal" arrive à Québec venant de la Nouvelle-Écosse. C'est le premier navire-marchand qui remonte le Saint-Laurent cette année.

— M. Hubert Moisan, entrepreneur de pompes funèbres de Québec, décède à l'âge de 68 ans et quatre mois.

15 — Les semailles sont commencées un peu partout dans l'Ouest canadien.

— On apprend que le "Mont-Laurier", navire de la Cie du Pacifique Canadien, est en feu dans la cale-sèche de Liverpool. Les dommages sont estimés à \$250,000. Le "Mont-Laurier" faisait, en été, le trajet de Liverpool à Québec.

17 — La Chambre de Commerce de Montréal vote l'hommage de son approbation entière, avec félicitations en plus, à l'honorable Premier Ministre de Québec, M. Taschereau, pour sa ferme attitude d'opposition aux projets du T. N. O., qui veut envahir le canton Rouyn en province de Québec et le drainer vers Toronto. Les hommes d'affaires canadiens-français de la grande ville sont d'avis qu'il convient de prendre tous les moyens pour garder ce trafic à la province de Québec.

— Le chemin de fer du gouvernement provincial ontarien : "Témiscamingue et Ontario-Nord" (T. N. O.), accuse un profit net de \$839.797, pour sa dernière année complète d'opérations, finissant au 31 octobre 1924. Ses recettes ont été de \$5,172,744, pour \$4,373,383 de dépenses.

21 — A l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi, à l'âge de 70 ans et huit mois, décède M. l'abbé Elzéar Delamarre, ancien supérieur du Séminaire de Chicoutimi. M. l'abbé Delamarre fut l'un des fondateurs de l'*Oiseau-Mouche*; en 1894, il fonda l'Orphelinat Saint-Antoine et le *Messenger de Saint-Antoine*, revue destinée à propager à travers le pays l'œuvre de saint Antoine de Padoue; en 1905, il fonda la communauté des Sœurs de Saint-Antoine de Padoue. Plus tard, il fonda, au La Bouchette, l'"Ermitage San Tonio", lieu de pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes.

— M. l'abbé Roblot, prédicateur du carême à Notre-Dame de Montréal, donne à l'Université Laval, une conférence sous les auspices de l'Institut Canadien de Québec.

— Un projet est soumis au gouvernement du Nouveau-Brunswick, pour obtenir l'autorisation de pratiquer un barrage afin de contrôler le mouvement de la marée et en tirer des énergies hydrauliques, à la baie de Passamaquoddy, extension de la baie de Fundy. Les travaux coûteraient cent millions de piastres et donneraient 600,000 c. v.

23 — S. G. Mgr A.-E. Deschamps, auxiliaire de S. G. Mgr Bruchési, est sacré dans la cathédrale Saint-Jacques, par S. G. Mgr G. Gauthier, administrateur apostolique de Montréal. S. G. Mgr Langlois, auxiliaire de S. E. le cardinal Bégin, prononce le sermon.

23 — Le dernier rapport annuel de notre ministère fédéral de la marine établit que, en 1924, le déficit de la Marine marchande du gouvernement canadien, qui compte encore

57 navires, a été de \$532,061 moindre que celui de 1923.

24 — M. le chanoine S. Coubé, prédicateur du carême à Saint-Eusèbe de Montréal, prononce une conférence à Québec, dans la salle des Promotions de l'Université Laval, au profit des pauvres, secourus par la Société Saint-Vincent de Paul.

— Sir Henry Thornton annonce, à Ottawa, que le C. N. R. va entreprendre incessamment la construction de son nouveau tronçon O'Brien-Rouyn, autorisé par la Législature de Québec.

— La "International Paper Co." des États-Unis, devenue tout récemment, chez nous, la "Québec International Paper", a pris officiellement possession, par acte ratifié au Parlement de Québec, de toute la succession forestière et industrielle en notre province, de la défunte Cie Riordon. C'est une affaire de 3,200 milles carrés de limites à bois, et d'une valeur de \$27..000.000

27 — Aux Communes d'Ottawa, M. W.-E. Euler, député ministériel de Waterloo-nord, Ontario, président de la commission parlementaire des Chemins de fer nationaux et du transport, se prononce fortement en faveur de l'amalgamation de nos deux grands réseaux de voies ferrées canadiennes: Canadien National et Pacifique Canadien. Mais il rejette énergiquement, à cette fin, le plan Shaughnessy, et prône la constitution d'un vaste monopole de l'État, afin que celui-ci en recueille tous les profits, qu'il estime à \$100,000,000 par an, d'après les observations présentées, devant la Commission qu'il préside, par Sir Henry Thornton.

29 — On annonce que les cultivateurs de la Province de Québec ont commencé à ensemencer leurs champs. C'est quinze jours plus tôt que l'année dernière.

30 — Sir Henry Thornton expose, devant un groupe de journalistes, à Toronto, que la coopération telle qu'il l'entend, entre le *Canadien*

National et le *Pacifique Canadien*, consisterait plutôt dans un accord à l'amiable, en vue d'éliminer les frais inutiles que dans une amalgamation à fond des deux réseaux. Une telle entreprise, dit-il, serait trop gigantesque pour constituer un monopole, sans risquer de faire crier le public, surtout si ce monopole tombait sous la coupe des intérêts privés.

— Le Ministère de la Colonisation, à Québec, fait annoncer officiellement qu'il a décidé de monter encore d'un cran la prime qu'il accorde aux défrichements des colons, la portant de \$6. à \$8. par acre. Le colon ne pourra bénéficier de cette prime pour plus de vingt acres sur tout son lot.

— L'hon. Adélard Turgeon, président du Conseil Législatif de Québec, fait un don de \$25.000 à l'Université Laval pour le succès de l'enseignement supérieur.

HEUREUX SORT

Heureuse avette, j'ai butiné sur d'admirables fleurs, et je n'ai souhaité qu'une chose : laisser dans la ruche de la sainte mère Église un petit rayon aux cellules correctes et pures. Quand l'abeille a fini son rayon elle meurt : son miel plus d'une fois a fait accepter aux lèvres du malade la coupe amère qui renfermait le remède et la guérison ; et la cire a produit la flamme, cette fleur de feu qui pare l'autel et indique au chrétien la place où repose son Dieu. Que le sort des avettes soit le mien ! Prenez la cire, prenez le miel et ne parlez de la bestiole que pour prier Dieu de lui donner des ailes capables de l'emporter au ciel.

Lettre de madame Julie Lavergne à Mgr Mermillod.

L'Arôme Exquis

du thé

"SALADA"

est digne de recommandation.

H602FR

Sa fraîcheur et sa pureté font les délices de tout gourmet de bon thé. Essayez-le !

— Le vrai jeûne, c'est la fuite du péché, la rupture des affections perverses, la charité envers Dieu, le zèle de la prière, les larmes de la componction, le soin des pauvres, comme le Christ l'ordonne dans les saintes Ecritures."

— M'man, il y a là-bas un homme qui veut absolument que je lui donne cinq sous.

— C'est un pauvre ?

— Non ! C'est le marchand de crème à la glace.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

L'ENTROPION.— L'ECTROPION

VOILÀ deux mots bien barbares d'aspect, et qui cependant désignent deux maladies assez communes et fort connues.

Vous rencontrez une personne dont l'œil rougi a toujours l'apparence de celui qui vient de recevoir une poussière. A part sa couleur il laisse échapper des larmes parfois abondantes. Regardez attentivement. Cet œil souffre réellement d'un corps étranger ; mais ce corps étranger n'est ni une poussière, ni même un insecte. Ce sont tout simplement des cils qui frottent sur le globe oculaire et l'irritent. Il souffre d'*entropion*.

Voici maintenant un homme qui a un aspect étrange. Un de ses yeux, ou les deux sont bordés de rouge ; non pas de ce rouge ordinaire des yeux qui ont pleuré ou sont irrités par le vent, mais d'un rouge qui siège entre les cils et le globe oculaire. Les cils ont l'air d'être implantés trop bas ou trop haut. Cet homme souffre d'*ectropion*.

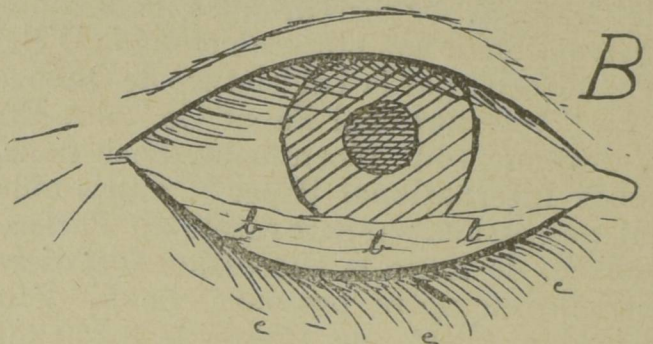
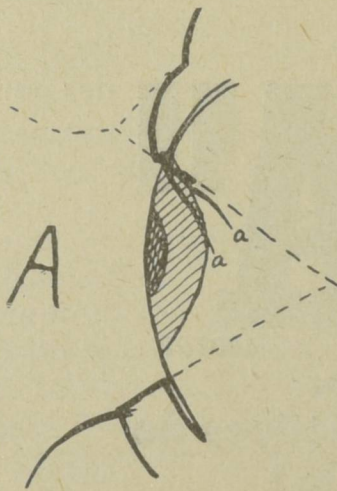
En résumé, dans l'*entropion* le bord de la paupière est renversé en dedans. Dans l'*ectropion* au contraire, il est renversé en dehors.

Voyez les figures ci-contre.

*
* *

Comment cela se fait-il ?
La cause n'est pas la même pour les deux affections.

Le cartilage tarse que nous avons appris à connaître dans les causeries précédentes, est entraîné



Dans ces deux figures schématiques, la première A représente un entropion de la paupière supérieure. Les cils, au lieu d'être projetés en avant, comme dans l'état normal, sont retournés vers le globe oculaire, qu'ils frottent constamment donnant l'impression d'un corps étranger et provoquant du larmolement et de la rougeur à cause de l'irritation.

La seconde B représente un ectropion de la paupière inférieure. La conjonctive b est repliée en dehors formant un rebord rouge au bas duquel sont implantés les cils c. L'œil est aussi irrité, quoique moins que dans l'entropion. Cette irritation vient de ce qu'il se referme incomplètement ; et il laisse échapper les larmes parce que la paupière renversée en dehors est incapable de les retenir.

en dedans dans le premier cas, en dehors dans le second cas. L'inflammation peut produire les deux affections. Ses effets diffèrent suivant son siège.

On sait que les inflammations des tissus, surtout lorsqu'elles sont profondes, ne guérissent pas sans cicatrices. Or, la cicatrice, par son tissu cicatriciel, a une tendance plus au moins accentuée à tirer sur les tissus environnants.

Supposons une inflammation violente de la conjonctive ou du rebord des paupières, inflammation suivie de suppuration. En guérissant, les tissus se rétractent ; dans le cas de l'œil son ouverture a tendance à se retrécir, l'œil devient plus petit parce qu'il s'ouvre moins, et le cartilage tarse bascule en dedans, entraînant les cils qui le bordent.

Mais l'inflammation, au lieu de siéger dans l'œil, ou sur le rebord palpébral, s'est développée dans la peau, surtout celle de la paupière inférieure. Lors de la guérison la peau suit la loi commune et se rétracte elle aussi ; le cartilage tarse bascule en dehors cette fois, entraînant

la conjonctive qui forme un bourrelet rouge en dedans des cils. C'est l'ectropion.

Parfois au lieu d'une inflammation cutanée, c'est celle de la conjonctive qui le cause. L'inflammation l'hypertrophie, c'est-à-dire donne à cette dernière plus de volume. Elle devient trop grande et déborde à l'extérieur. C'est encore de l'ectropion.

Et dans ce dernier cas comme dans celui de l'entropion, il y a larmoiement, mais pour une autre cause.

Le larmoiement de l'entropion est dû à l'irritation que produisent les cils sur le globe oculaire.

Dans l'ectropion, il n'y a pas d'irritation, mais les larmes, mal contenues par la paupière renversée, débordent à l'extérieur, au lieu de déverser leur trop plein par le tube de regorgement qu'est le canal lacrymal.

* * *

L'entropion et l'ectropion ne sont pas des maladies graves, en ce sens qu'elles ne compromettent pas la vision. Mais elles sont graves par leur ténacité, ce qui les range plutôt parmi les infirmités que les maladies.

Leur traitement est délicat, et n'est pas toujours couronné de succès. Les remèdes ne peuvent pas les guérir. Tout au plus peuvent-ils en atténuer les conséquences.

Les guérisons radicales ne s'obtiennent que par l'intervention du chirurgien oculiste, et encore quand il possède une certaine habileté.

Le mieux, ici comme ailleurs, est de les prévenir en ménageant son œil et en ne l'exposant pas plus qu'il ne faut.

LE VIEUX DOCTEUR.

**N'achetez pas sans connaître
les avantages du**

Radio de Forest

CATALOGUE adressé sur demande.

SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs.

C. ROBITAILLE, Enr.
320, rue St-Joseph,
Québec.

CULTIVATEURS

La Laiterie Frontenac Ltée a payé le plus haut prix pour la crème la semaine dernière. Ses patrons ne sont pas tenus de payer à la ville pour l'inspection de leurs vaches et l'épreuve de la tuberculine.

LAITERIE FRONTENAC Ltée

142, rue de l'Eglise, Québec. - Tél. 2-4238

AUTREFOIS À 235, RUE ST-OLIVIER

RADIO

Les interférences

2

LES PARASITES DE LA TRANSMISSION

1

L'ÉLECTRICITÉ DYNAMIQUE



L n'y a pas que l'électricité statique qui puisse interférer avec la réception du Radio. En général tout courant électrique est une source d'interférence plus ou moins prononcée selon sa nature et sa proximité. Les cas d'interférence les plus fréquents par cette source sont les suivants :

1. Une machine électrique v. gr. une dynamo ; surtout une dynamo défectueuse qui étincelle sur ses balais, produit dans le récepteur un grondement régulier nullement musical.

2. Les appareils à rayons violets et à rayons X sont de puissants transmetteurs d'ondes nuisibles à la réception.

3. Les transformateurs de la lumière électrique produisent un champ magnétique dont les lignes de force atteignent parfois nos antennes et transforment en " hum " la musique que nous voulons recevoir.

4. Les fils conducteurs de courants de haut voltage ont aussi des lignes de force et il n'est pas bon de tendre une antenne parallèlement à ces fils.

5. Une lampe à arc qui scintille, ou encore un " trolley " qui étincelle par le verglas engendrent dans les écouteurs des bruits parfois formidables.

Comme ces différentes causes sont plus fréquentes et nombreuses dans les villes que dans les campagnes il en résulte que la réception est toujours inférieure dans les villes. Cependant avec certaines précautions dans l'installation de l'antenne, dans le choix de l'appareil on peut éviter une grande partie de ces interférences et jouir d'une réception convenable.

Les postes transmetteurs ne sont pas toujours parfaits. Il arrive même très souvent qu'une mauvaise réception, que l'on est portée à attribuer à quelque cause atmosphérique, dépende, en réalité d'une mauvaise transmission. En d'autres termes : la transmission elle-même apporte son cortège de bruits parasites interférant avec la réception.

Malgré tout le soin que l'on prenne de draper le studio du poste transmetteur, de faire des cloisons étanches, d'y observer le plus strict silence, il arrive assez souvent que les bruits de la rue atteignent le microphone. Par exemple, il nous est arrivé quelquefois d'entendre le sifflet d'une locomotive pendant un morceau de chant.

Quelquefois c'est le microphone qui est responsable de certains éclats de voix, ou encore de la distortion de la parole ou de la musique. Assez souvent on entend en même temps que la musique un hum continu. Dans ce cas, c'est le générateur de haut-voltage du poste transmetteur qui donne un courant insuffisamment rectifié ou filtré.

De plus les concerts ne viennent pas toujours des studios ; ils arrivent souvent après une course de plusieurs milles sur des fils téléphoniques ordinaires. Il n'est pas étonnant que dans cette course la musique recueille des bruits parasites.

C'est notre opinion que souvent la réception est mauvaise parce que la transmission elle-même n'est pas bonne. Pour s'en convaincre on n'a qu'à laisser fonctionner le récepteur sur la même longueur d'onde d'un poste qui vient de terminer un concert. Dans la plupart des cas le bruit qui accompagnait la musique cesse avec la transmission, et l'appareil redevient silencieux. Il faut donc en conclure que la

transmission nous apporte souvent des bruits parasites autres que ceux de la statique.

3

L'HÉTÉRODYNE DES TRANSMETTEURS ENTRE EUX

Il vous est arrivé sans doute d'entendre quelquefois en même temps que la musique un sifflement aigu et continu qu'il était impossible d'éliminer. Cette sorte d'interférence était plus fréquente les années passées, mais elle se produit encore, actuellement. Elle est particulièrement accentuée sur les ondes courtes, de 240 mètres à 300 mètres environ.

Ce sifflement continu est dû à l'hétérodyne ou encore aux battements des ondes de deux postes transmettant sur des longueurs d'ondes trop rapprochées. Dans ce cas, il est impossible au récepteur, quelque sélectif qu'il soit, de séparer ces deux postes l'un de l'autre.

Le gouvernement américain, en accordant les licences de transmission, assigne à chaque poste une longueur déterminée. Et les choses sont arrangées de telle façon que les postes soient suffisamment éloignés sur l'échelle des longueurs d'ondes pour ne pas interférer entre eux.

Mais les transmetteurs ont souvent des points faibles. La moindre variation dans l'antenne, le moindre changement de capacité dans le condensateur d'antenne, quelquefois le seul remplacement d'un tube à vide par un autre suffit pour faire varier considérablement la longueur d'onde du poste et produire l'hétérodyne avec un autre.

Voilà pourquoi dans la plupart des postes bien organisés il y a des dispositifs spéciaux, des ondes-mètres qui permettent la vérification exacte et constante de la longueur d'ondes.

Que cette sorte d'interférence soit plus fréquente sur les ondes courtes, cela peut s'expliquer : 1° par le fait que sur les ondes courtes il est plus difficile de contrôler la longueur d'ondes ; 2° par cet autre fait que dans cette région de 240 mètres à 300 il y a trop de postes et que les heures de transmission ne sont pas encore réparties définitivement.

4

LES RÉCEPTEURS GÉNÉRATIFS

La dernière et la pire source d'interférence que nous avons à traiter, c'est celle des récepteurs régénératifs. En effet, la plupart des appareils régénératifs sont non seulement des

appareils récepteurs, mais ils sont aussi des appareils transmetteurs en miniature, lorsqu'ils sont placés dans certaines conditions. C'est-à-dire qu'en outre de la faculté qu'ils ont de recevoir les ondes, ces appareils régénératifs en lancent eux-mêmes dans l'espace. Ces ondes réagissent sur tous les récepteurs voisins interférant avec la musique et se produisant sous la forme de cris les plus variés suivant les variations que l'opérateur du régénératif fait subir à son appareil. Tantôt c'est un cri stable à quelques fractions à côté du poste que l'on veut entendre, tantôt ce sont des crescendo qui passent continuellement à travers la musique ; toujours ce sont des cris extrêmement désagréables.

Il y a, sans doute, certains moyens pour empêcher un appareil régénératif de nuire aux autres. Par exemple l'emploi d'un tickler à nombre de tours réduit, l'usage d'un voltage moins élevé sur le détecteur. Enfin tout ce qui contribue à diminuer la régénération et par conséquent la radiation dans l'antenne. On peut pardonner à quelqu'un d'interférer par un "squeal" d'un instant qui l'aide à trouver un poste mais franchement peut-on excuser quelqu'un qui tient son appareil en oscillation pendant des minutes entières empêchant ses voisins d'entendre alors que lui-même n'obtient absolument aucun résultat. Tous les bons amateurs de radio attendent avec anxiété la disparition du régénératif.


Seulement le régénératif a des qualités précieuses. C'est un appareil facile, sensible, sélectif et peu coûteux. La régénération peut être contrôlée de telle façon qu'elle ne nuise à personne. Il suffit pour cela de la faire précéder d'une étape de haute-fréquence neutralisée, comme dans l'appareil "Roberts" par exemple.

Dans ce cas non seulement on ne perd pas les avantages de la réaction, mais de plus on augmente la sensibilité de l'appareil par une amplification à haute-fréquence. Et surtout, on ne gêne personne.

LS-M. BOLDUC, ptre.

On peut trouver en tout lieu le paradis, pourvu que le cœur de l'homme soit dans le cœur de Dieu.

Saint ANTOINE.



FEMINA

Ma maison

MA maison, dit avec orgueil la femme d'intérieur, la ménagère intelligente et dévouée, ma maison, c'est mon royaume. Ce mot résume en effet, ce qu'en France, on appelle le Foyer, ce que les Anglais appellent le "Home", le doux "Chez Soi".

Le premier devoir de la femme par rapport à "sa maison", c'est de l'aimer assez pour s'y plaire plus qu'ailleurs. On dit avec raison que le fardeau est moins lourd, la tâche moins ingrate, lorsque le cœur s'y donne tout entier. En aimant son intérieur, la femme en fera un lieu de prédilection, elle emploiera son talent à l'orner, elle y mettra beaucoup de son âme, de sa beauté, elle l'imprégnera de son charme et en fera un sanctuaire où chacun viendra puiser le courage de la lutte, le réconfort et le soutien dans l'épreuve, le repos après l'âpre labeur de la journée.

L'amour de sa maison apportera à la femme d'intérieur une foule de jouissances, tout un essaim de joies nobles et saines qui la dédommageront amplement des bonheurs fictifs que d'autres, les mondaines, cherchent dans les sorties, les soirées et les réunions à la mode. Le bonheur, ne l'oublions pas, est un hôte désiré de tous, cependant tous n'ont pas le talent de savoir le captiver et le retenir, quand il frappe à la porte, souvent celle-ci est close ; les âmes frivoles qui convoitent si ardemment la visite de ce capricieux seigneur sont à la recherche de plaisirs en contravention avec leur tâche journalière. Elles oublient que le Bonheur est fils du Devoir et frère du Sacrifice.

Il ne faut pas croire cependant que la femme qui aime sa maison ne sort jamais : elle a des relations, mais elles ne conservent que celles qui sont utiles à sa famille ou qui lui sont inspirées par la charité ; elle sait employer uti-

lement les heures qui ne sont pas données au soin de son intérieur. Elle emploie toutes les forces de sa volonté à accomplir le second de ses devoirs et non le moins important : celui de faire aimer "sa maison" en la rendant agréable, paisible, confortable. Cette dernière obligation exige de la ménagère certaines qualités dont l'accomplissement parfait amènera le Bonheur au foyer domestique et l'engagera à y demeurer indéfiniment. Ces qualités sont : la ponctualité, l'ordre, l'économie bien comprise et j'ajouterai l'épargne. Épargner est un devoir social autant qu'un devoir de famille, surtout à notre époque où le travail du lendemain n'est pas toujours assuré même au plus méritant des travailleurs. Il est aussi du devoir de la femme qui aime "sa maison" de remplir sa tâche avec bonne humeur et entrain. Son exemple donne du courage à ceux qui seraient près d'en manquer, elle est comme le rayon de soleil qui illumine une demeure, elle est à la fois la gaieté et la force, la joie qui fait sourire et la raison qui rend honnêtes et bons ceux qui ont l'avantage de vivre près d'elle.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

FLORENCE.— L'un des grands inconvénients de la vie moderne est d'avoir tant de devoirs à remplir qu'il en reste toujours quelques-uns inachevés. Il faut lutter pour conserver le goût de l'étude et travailler à augmenter ses connaissances, la persévérance et l'énergie sont indispensables pour arriver à un bon résultat, il faut de plus, cela va de soi, avoir des loisirs pour consacrer à ce travail, le temps nécessaire. Je souhaite ardemment voir le succès couronner vos efforts.

PETITE SŒUR.— Je ne crois pas que le moyen soit bon pour dissiper votre tristesse que de

décrire votre mélancolie, il faut trouver des sujets plus distrayants pour les autres et pour vous-même.

Le monde est rempli de toutes jeunes filles qui se croient très malheureuses parce qu'elles ont cru aimer quelqu'un qui ne les a pas payées de retour. A cet âge, on ne connaît pas ses propres sentiments, encore moins ceux des autres, et souvent l'on perd un temps précieux à pleurer sur des malheurs qui n'en sont pas, au lieu de jouir de ses meilleures années, celles où l'on n'a plus à remplir des devoirs de classe et où l'on n'a pas encore de charges et de responsabilités. Je vous parle comme le ferait une grande sœur... Serais-je comprise ?

CAPRICIEUSE.— C'est une belle vocation que d'être infirmière, pourvu que l'on ait les aptitudes et la santé requises. Il faut aussi être sérieuse et que ce ne soit pas le goût des "aventures" qui vous pousse vers cette direction, car alors, vous feriez une garde-malade médiocre.

Jeanne LE FRANC.

PETITE POSTE

Jeanne serait heureuse de connaître mieux Violette de l'Immaculée dont elle a bien aimé la dernière poésie publiée dans l'*Apôtre*. Petite Violette répondra-t-elle à l'invitation ? Noëlla demande à Alice de Valcourt de penser à elle pendant les vacances qui viennent vite, vite...

Un joli billet serait le "Bienvenu". La réponse se fera joyeuse et empressée. A Bientôt ?...

Si quelque lectrice peut disposer du volume *Letellier de Saint-Just et son temps* par Casgrain, elle rendrait grandement service à Flore d'Orient.

La cuisine

SOUPE AUX FÈVES

1 chopine de fèves	2 c. à table graisse ou
3 pintes d'eau bouillante	beurre
	2 c. à table de farine
3 tasses de lait chaud	sel, poivre, persil.
2 oignons (moyens).	

I. Faire tremper les fèves, la veille, dans l'eau froide ; le lendemain, les remettre à l'eau fraîche et froide, ou encore dans l'eau de cuis-

son froide et les faire bouillir jusqu'à ce qu'elles soient tendres (l'eau en partie consommée).

II. Faire revenir dans la graisse les oignons ciselés, ajouter la farine et le beurre ; éteindre avec eau et lait chauds ; laisser jeter un bouillon et mélanger aux fèves.

III. Assaisonner de sel, poivre, persil haché et faire mijoter à 4 à 5 minutes ; servir chaud.

GÂTEAU DE HACHIS DE VIANDE

Restes de viande	2 c. à table de graisse
Reste de sauce ou de bouillon.	1 oignon.
	Assaisonnement.

I. Hacher la viande, faire revenir l'oignon avec la graisse, ajouter la viande préparée, mouiller avec un peu de sauce ou de bouillon, assaisonner et faire mijoter 10 à 15 minutes.

II. Préparer une purée de pommes de terre verser le hachis de viande dans un plat à gratin, couvrir avec la purée, parsemer le tout de quelques noisettes de beurre et faire dorer au fourneau.

CAROTTES À LA MÉNAGÈRE

4 à 6 carottes suivant la grosseur	3 c. à table de farine
	3 c. à table persil haché
3 tasses de bouillon ou eau de cuisson, sel et poivre. 1 pinte d'eau bouillante.	

I. Ratisser les carottes, les couper en rondelles, les faire cuire à l'eau bouillante salée et les égoutter.

II. Faire un roux blond, mouiller avec l'eau des carottes ou du bouillon de viande ; assaisonner et laisser mijoter 10 à 15 minutes.

III. Mettre les carottes dans la sauce, laisser cuire de nouveau 5 à 8 minutes sur un feu doux.

IV. Servir dans un légumier, saupoudrer de persil frais, haché fin.

SALADE AUX POMMES DE TERRE

6 pommes de terre cuites	1 tasse de vinaigre
3 petits oignons blancs	4 c. à table de crème douce
	$\frac{1}{4}$ tasse beurre fondu.

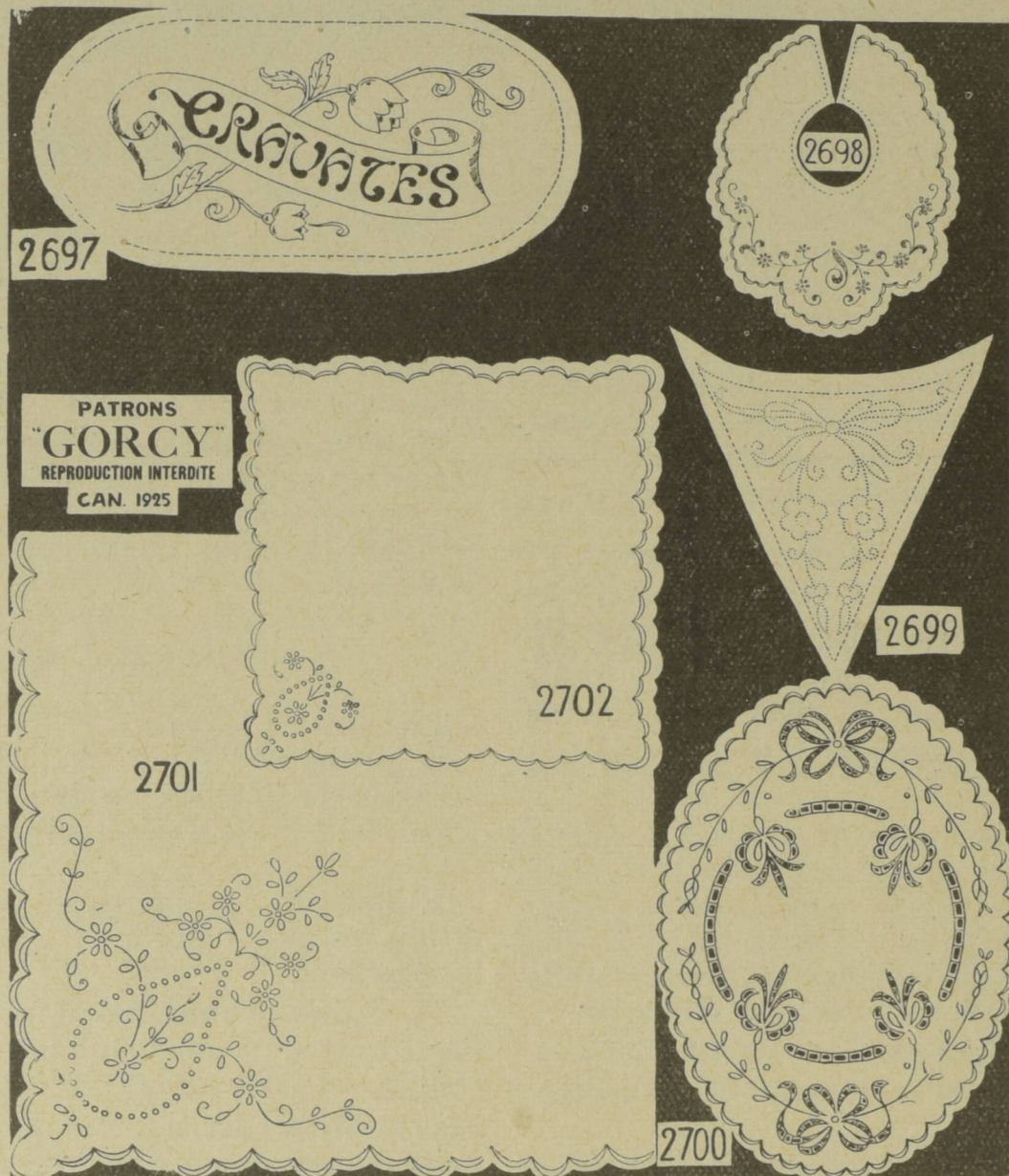
I. Couper les pommes de terre en tout petits morceaux et ciseler les petits oignons.

II. Mettre dans un saladier un rang de pommes de terre, un rang d'oignons, du sel et du poivre et ainsi de suite.

III. Verser dessus une sauce faite avec 4 cuillerées de crème douce, $\frac{1}{4}$ tasse beurre fondu et 1 tasse de vinaigre.

(*La cuisine à l'École primaire.*)

Patrons de broderie, marque "Gorcy"



2697 — Porte Cravates. Patron à tracer 15 cts. Décalquable au fer chaud 25 cts. Etampé sur toile écrue 39 cts. Sur velours, rouge, vieux bleu, corail, jaune, 98 cts. Sur toile russe, rouge, vieux bleu, tan 79 cts. Soie à broder 35 cts.

2698 — Bavoir. Patron à tracer 15 cts. Décalquable au fer chaud, 20 cts. Etampé sur coton fini toile 25 cts. Coton à broder C. B. 15 cts.

2699 — Motif pour robes. Patron à tracer 15 cts. Décalquable au fer chaud, 4 motifs pour 25 cts.

2700 — Centre, 17 x 12. Patron à tracer 15 cts. Décalquable au fer chaud, 25 cts. Etampé sur coton fini toile Wabasso 39 cts. Sur toile écrue 45 cts. Coton à broder C. B. 30 cts.

2701 — Nappe à thé 44 x 44. Patron à tracer 20 cts. Décalquable au fer chaud 40 cts. Etampé sur coton fini toile Wabasso \$1.79. Coton à broder C. B. 80 cts.

2702 — Serviette, 14 x 14. Patron à tracer 15 cts. Décalquable au fer chaud, 3 pour 30 cts. Etampé sur coton fini toile Wabasso 25 cts. Coton à broder C. B., 15 cts.

SERVICE DE PATRONS DE BRODERIE

"L'APOTRE", - 103, rue Sainte-Anne, - QUEBEC

Jour de consécration à Marie

O jour de choix parmi les jours d'ivresses,
Objet constant de nos rêves pieux,
Tu lui enfin, messenger de promesses,
Beau comme un coin du séjour glorieux !

Près de l'autel, ah ! rangeons-nous sans crainte !
Là, du milieu de l'encens et des fleurs,
En souriant, la Vierge douce et sainte
Nous tend la main et nous ouvre son cœur.

Ah ! quelle voix pourrait dire tes charmes !
Bonheur si pur depuis longtemps rêvé ?
Que c'est bien peu du langage des larmes !
Quelle impuissance après t'avoir goûté !

Reine du Ciel, Océan de tendresse,
Daigne, en ce jour, agréer nos serments.
A toi nos cœurs, notre ardente jeunesse,
Nos saints désirs, chacun de nos instants.

Le monde vain, sa brillante parure,
A nos regards n'offre de charme aucun ;
De la vertu, nous voulons, Vierge pure,
Autour de nous répandre le parfum.

Garde-nous bien sous ton manteau de Mère :
Splendide abri de douceur et de paix !
Et nous, en chœur, ô Vierge tutélaire
Avec amour chanterons tes bienfaits !

Sois pour jamais la lumineuse Étoile
Qui mène au Port quand l'orage mugit.
A ton savoir nous remettons la voile :
Tout vent est bon quand c'est toi qui conduit.

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.

BEAUX DRAMES

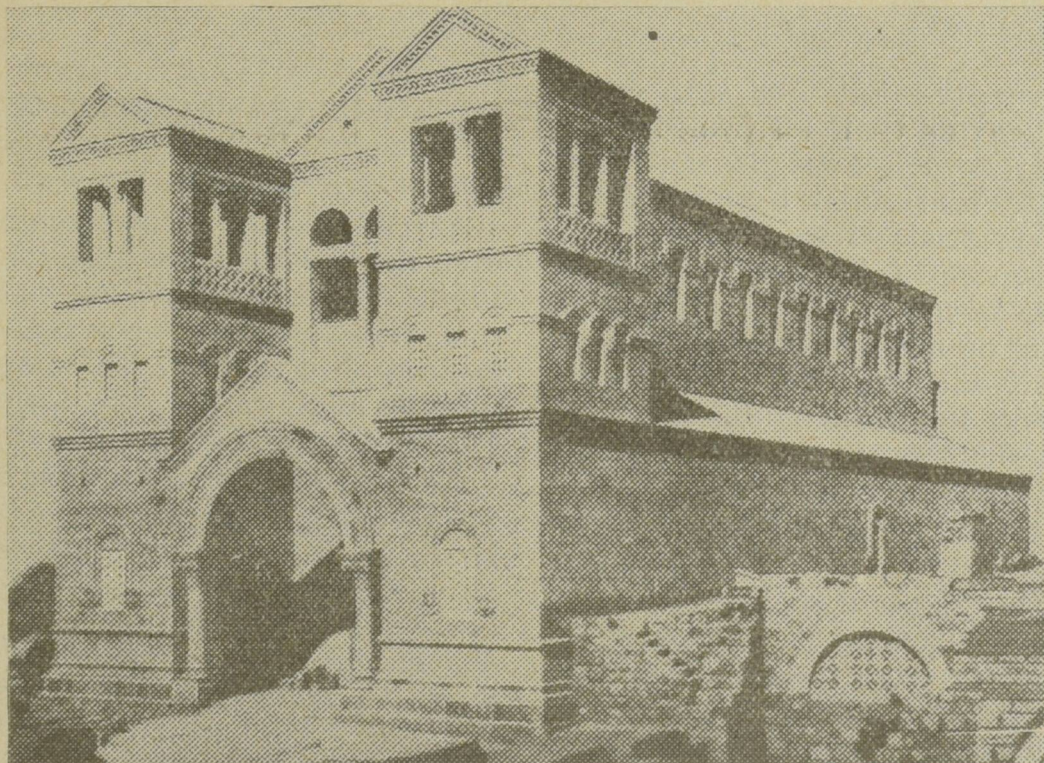
L'EAU-DE-FEU, drame indien inédit en un
seul acte par Yvon d'Arvor.

LE FILS MAUDIT, drame inédit en trois actes
par Yvon d'Arvor.

Tous droits réservés. S'adresser à M. l'abbé
J. Colmou, Collège Montalembert, Courbevoie,
(Seine), France.

Ces deux drames très intéressants ont été
publiés par l'*Apôtre* et ne manqueront pas de
toucher le cœur des vrais Canadiens français.

Les liqueurs douces
“FLUET”
sont des breuvages de luxe
à la portée de tout
le monde.



LA BASILIQUE DU THABOR, EN TERRE SAINTE.

Coin de l'Ouvrier

Est-ce un crime ?

EST-CE un crime de vouloir vivre ?

Non, certes. Ceux qui veulent désertier la vie parce qu'ils ne veulent plus lutter sont des criminels ; la loi civile même les traite comme tels. Mais ceux qui courageusement se dressent et luttent jusqu'aux limites de leurs forces pour entretenir leur vie et la sauver lorsqu'elle est menacée, ceux-là sont des méritants parce qu'ils accomplissent un devoir sacré. Et la nature elle-même a facilité l'accomplissement de ce devoir ; il n'est pas même nécessaire de réfléchir pour défendre sa vie ; il suffit d'obéir à un instinct naturel.

Ce qui est naturel, ce qui est louable chez l'individu, est aussi louable chez une race.

Une race n'a pas de système circulaire, ni de système respiratoire, ni de système nerveux. Elle a une langue, des coutumes, des traditions, qui sont aussi indispensables à sa vie que le sont le cœur, les poumons et le cerveau chez l'individu.

Dès lors, pourquoi s'étonnerait-on qu'une race défende énergiquement sa langue, ses coutumes, ses traditions ?

Est-ce un crime ?

* * *

En lisant le compte-rendu des séances du congrès que viennent de tenir les franco canadiens de la Saskatchewan, nous pensions tout naturellement aux murmures que soulèvent parfois, même chez des nôtres, notre obstination à réclamer sans cesse, à temps et à contre temps, le respect de notre langue partout et toujours, le respect de nos coutumes, le respect de nos traditions. Nous savons, nous, que sans notre langue, sans nos coutumes, sans nos traditions nous serions un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue, nous serions prêts pour toutes les absorptions, c'est-à-dire voués à la mort nationale.

Ils ne se rendent pas compte de cela ceux qui, connaissant parfaitement l'anglais et comprenant tout naturellement ce qui est dit ou écrit dans cette langue, non seulement ne songent pas à réclamer lorsqu'on s'adresse à eux comme s'ils étaient des anglophones, mais regardent comme des ennuyeux ceux qui réclament.

Et cependant chacune des faiblesses qu'ils commettent si inconsciemment ici alourdit le poids qu'ont à traîner nos compatriotes des autres provinces qui, eux, doivent tenir constamment toutes leurs énergies en éveil pour ne pas être engloutis.

Il importe qu'on le sache, il faut qu'on s'en rende compte ici : Chaque fois que nous, de la province de Québec, laissons bafouer notre langue ; chaque fois que nous de la province de Québec, négligeons d'employer notre langue, la situation de nos compatriotes des autres provinces en est affaiblie. Croit-on par exemple que si les soixante et dix Canadiens français intelligents et cultivés qui siègent à Ottawa se faisaient un point d'honneur de parler toujours leur langue, leurs collègues anglais seraient autant portés à la mépriser ?

Si nous n'avions pas méconnu l'importance de cette attitude, il y a longtemps que nos monnaies, nos timbres-poste et toute notre papeterie officielle seraient bilingues ; nous n'aurions pas été précédés dans la voie de la dignité et de la fierté bien entendues par les Hollandais de l'Afrique Sud ; et nos compatriotes des autres provinces que celle de Québec n'auraient pas à faire autant de sacrifices pour s'empêcher d'être traités comme des étrangers.

* * *

Notre apathie à nous ne fait que mieux ressortir la vigueur et la constance avec laquelle ils défendent leur vie ; elle ne souligne que mieux l'importance de leurs succès.

Ce congrès des nôtres, comme on a pu le voir, a eu des résultats heureux ; nous félicitons du fond du cœur ceux qui ont su l'organiser ; nous nous réjouissons avec eux de la situation consolante qu'il a révélée. Évidemment Mgr Prud'homme avait raison de s'écrier : *Dieu est avec nous et avec ceux qui veulent vivre.*

Ils veulent vivre ceux de la Saskatchewan, et voilà pourquoi ils ont créé ce collège de Gravelbourg où les jeunes générations vont se tremper pour demain ; voilà pourquoi ils défendent comme la prunelle de leurs yeux ces écoles élémentaires où germe une population catholique et française. Ils veulent vivre et se tiennent debout ; voilà pourquoi ils ont gagné l'estime et le respect de leurs concitoyens, d'autres races et d'autres croyances.

Devant les membres du gouvernement Mgr Mathieu, le vénérable archevêque de Régina, n'a pas craint de rappeler fermement quelques-unes des pages importantes de notre histoire : *Ceux qui les ont lues, dit-il, savent que nous Canadiens français, nous aimons notre pays, qui a reçu du Créateur les plus admirables dons ; ils savent que nos sentiments sont ceux de nos ancêtres : ils savent que si le drapeau anglais flotte aujourd'hui sur le Canada, c'est à ceux-ci qu'on le doit ; ils savent qu'en 1875, quand des Anglais vinrent du sud pour attaquer le Canada et s'en emparer, Carleton, le gouverneur d'alors, lança une proclamation ordonnant à tous les citoyens de Québec qui ne voulaient pas défendre la colonie de sortir de la ville. Pas un Canadien français ne sortit, et la colonie fut sauvée...*

Et le ministre de l'Éducation, présent, a déclaré : *L'enseignement du français est concédé de droit aux Franco canadiens. Le ministre de l'Éducation doit donc voir à ce que cet enseignement se donne d'une façon suivie et méthodique... Pour prendre charge de cet enseignement il faut des maîtres compétents ; d'où la reconnaissance des diplômes de la province de Québec...*

Un autre ministre, M. Uhrich a parlé du rôle joué par les Français dans les débuts de la colonie ; il a dit que ce rôle justifie l'existence des deux langues officielles au pays, et a montré l'importance pour tous de parler le français et l'anglais...

* * *

Oui, Dieu est avec ceux qui veulent vivre !

Jules DORION.

(*L'Action Catholique*)

La maison

La maison ! Voilà un mot qui revient fréquemment dans les propos quotidiens. Souvent on le prononce, non pas avec indifférence, mais sans lui donner l'attention qu'il mérite.

Et cependant, la maison évoque et signifie tant de choses ! Que d'heures pénibles, joyeuses ou simplement tranquilles elle rappelle ! Quels souvenirs de tendresse elle ravive au cœur !

Gardez-lui le plus fidèle attachement.

La maison n'est pas seulement un témoin de votre vie matérielle, l'abri de vos jeux, le toit qui vous fait oublier les jours de pluie ou les rigueurs de l'hiver, elle est surtout le cadre où s'épanouit la vie de famille.

Ses murs cachent discrètement vos menus chagrins ; ils gardent aussi vos joies intimes ; en ses divers locaux, la maison favorise votre

préparation à l'étude, elle protège votre sommeil de la nuit ; elle est le premier temple où vous adressez à Dieu vos prières du matin et du soir ; enfin, elle abrite le meilleur de votre vie d'enfant, dévouée à vos parents, et les premières manifestations de votre âme, dans ses impressions, ses sentiments, ses qualités naissantes et ses plus beaux rêves.

Tant de motifs devraient vous inspirer pour la maison une prédilection respectueuse et son nom ne devrait être prononcé qu'avec reconnaissance.

Il y a d'ailleurs des circonstances où vous éprouvez le caractère attachant de la maison.

Lorsque, pour la première fois, vous avez pris la route du pensionnat, surtout si vous deviez y passer, comme internes, la majeure partie de l'année, le même regard de tendresse émue que vous fixiez sur vos parents, sur votre maman, se tournait aussi une fois encore vers le seuil que vous veniez de quitter.

Et de même, lorsque le temps des vacances vous ramène à la maison, avec quelle joie vous associez au bonheur de revoir votre famille le plaisir de retrouver la demeure dont les moindres coins vous sont connus !

Quand on parle de "la maison", on veut dire aussi bien l'humble demeure aux murailles frustes que le château moderne ou le vieux manoir.

Sous ces divers aspects, la maison, c'est toujours, pour ceux qui l'habitent, le foyer normal des tendresses.

Voyez comme il est malheureux le proscrit que les violences de la guerre ont chassé de sa province et de sa demeure. Il se trouve étranger partout, même chez les amis accueillants, retrouvés au loin. Pourquoi ? Parce qu'il est hors du cadre où sa vie évoluait familièrement ; il n'a plus "sa" maison.

Vous qui connaissez le bonheur de posséder un foyer, non seulement aimez la maison, mais encore embellissez-la et soyez-en la parure.

Les fleurs, les dessins, les photographies, les statuettes, le petit autel miniature qui recueille matin et soir les hommages de la famille, et tant d'autres détails, ont bien leur agrément ; ils auront un plus grand prix s'ils ont été ordonnés, agencés par vous, ils portent la marque de votre amour pour la chère demeure.

Enfin, soyez la parure de la maison. Vous y réussirez en faisant d'elle l'un des témoins de votre perfectionnement.

Si vous êtes gais, affables, généreux, aimants, prompts à obéir, actifs à seconder vos parents, la maison leur paraîtra charmante, elle sera vraiment l'asile du bonheur parce que vous en serez le rayonnement.

(*L'Etoile Noëliste.*)

Ta parure!...

IL adorait sa femme... et sa femme l'adorait.

C'était, grâce à Dieu, un de ces mariages où l'amour est ailleurs qu'à fleur de peau, où il est en plein cœur, toujours vivant, plus pur et plus calme à mesure que les années s'échelonnent... gagnant en profondeur comme en réalité...

Il était le chrétien sincère, sans peur et sans reproche... puisant dans sa foi, le réconfort au milieu de toutes les peines de la vie...

Elle était la chrétienne, avec tout ce que ce mot a de délicat et de fini, quand il s'applique à la femme...

Ensemble, la main dans la main, ils parcouraient le ruban de route que la liberté de Dieu leur avait désormais rendu commun...

Plus heureux que bien d'autres, la fortune leur avait souri, et les soucis du pauvre diable, qui, le front dans les mains, se demande comment il s'en tirera, leur étaient inconnus...

Et la trame des jours enserrait leur vie d'un réseau toujours plus serré, comme la foi et l'amour enlaçaient leurs cœurs...

*

* *

Comme ils étaient dans la capitale, il arriva que se promenant, un soir, dans les rues, ils s'arrêtèrent devant un magasin luxueusement éclairé...

L'or... les diamants lançaient leurs feux de tous côtés!...

— Vois-tu, ma chérie, je te veux belle, très belle!...

— Oh!...

— Aussi je t'offre une parure de choix...

Les prix se faisaient tentateurs... et semblaient dire : Prenez-nous... prenez-nous...

Madame, les yeux dans le vague, semblait perdue dans la poursuite d'un rêve...

Elle ne répondit pas...

Il se fit charmant...

— C'est la première parure que je t'offre depuis notre mariage... je la veux ravissante... aujourd'hui, je donne les yeux fermés...

— Les yeux fermés, murmura-t-elle en ouvrant sur lui deux grands yeux de velours...

— Oui, c'est un cadeau royal...

Elle l'entraîna sur le trottoir, et, reprenant la marche, doucement, elle continua...

— Je rêve d'une parure, dont les feux ne cessent jamais... Écoute, mon grand, quand on est marié, on se dit tout... absolument tout, tout, veux-tu que je garde mon secret... jusqu'à l'heure où je pourrai te montrer ma parure... celle que je rêve...

— Mais...

— Allons, tu donnes aujourd'hui les yeux fermés... nous sommes riches d'ailleurs... pourquoi compter... après cette parure, je n'en veux plus d'autre...

— Eh bien ! soit... j'accepte.

Tout en marchant sur le trottoir, il tira son carnet de chèques... son porte-plume-réservoir et signa... puis détachant la mince feuille, il la tendit à sa femme.

— Voilà, tu inscriras la somme qu'il te plaira... j'ai confiance en toi...

*

* *

Le lendemain, une dame, de mise très simple, mais distinguée, sonnait à la porte du presbytère.

— Monsieur le Curé...

— Madame...

Alors, quand, dans le modeste bureau, ils furent seuls, Madame commença...

— Monsieur le Curé, n'avez-vous pas, dans votre paroisse, des enfants qui voudraient se faire prêtres ?

— Oh !... c'est mon rêve... j'en ai connu, j'en connais encore, seulement les parents ne sont pas riches, et c'est si long et cela coûte si cher... J'ai eu le crève-cœur de voir ainsi se flétrir de belles fleurs de vocations semées par la main du Bon Dieu... ah !... si les riches savaient... s'ils voulaient... rien qu'un petit peu... on a tant besoin de prêtres, madame, tant besoin !

— C'est justement cela qui m'amène, monsieur le curé...

— Soyez bénie, Madame...

Alors, tirant de son petit sac une feuille très mince, elle la tendit au curé.

— Voici un chèque... inscrivez en toutes lettres dix mille francs... Cela suffit-il ?

— Le prix d'une parure le diamants, monsieur le curé.

Et le curé tout ému, répondit.

— Pour quelle autre parure !...

Quelques jours après, au déjeuner, tandis que monsieur dépouillait son courrier, il s'arrêta stupéfait devant une lettre ornée du sceau épiscopal...

Elle était émouvante cette lettre...

— Voyons... voyons... mais, je crois que l'on s'est trompé d'adresse... je n'ai rien donné à Monseigneur, moi... Dix mille francs... des prêtres...

Madame frissonna des pieds à la tête... puis se dominant...

— Mais, mon grand, voyons, tu oublies, ne m'as-tu pas payé une parure?...

— Certainement... mais je ne vois pas...

Alors, baisant son mari au front... les larmes aux yeux... elle conclut :

— Ma parure... la voilà... donner des prêtres au Christ et aux âmes... donner la vie non seulement à nos enfants, mais aussi la grande vie qui ne finit pas, aux enfants des autres...

Qu'est-ce donc que ta parure de diamants vis-à-vis de celle-là ?

Et lui, le chrétien se sentant pris jusque dans les profondeurs de sa foi, sentit dans le coin de ses paupières, quelque chose... qui voulait parler... Il pleurait...

*

* *

Dans le silence qui suivit, ils voyaient tous deux, sur les dalles de l'antique cathédrale, la moisson blanche des lévites s'aligner chaque année et ils disaient à l'avance...

— Mon petit prêtre est là dedans !...

Et ce prêtre, ils le voyaient s'en aller avec le mystère des pardons infinis, avec de la vie, de l'amour, du réconfort plein le cœur, plein les mains.

Et les années se passaient... ils n'étaient plus, et leurs petits prêtres devenaient légion... Oh ! la vision des âmes lassées qui se redressaient... Oh ! ce bien qui s'élargissait semblable aux rides de l'eau, quand le caillou est tombé... qui s'élargissait jusque dans l'Éternité...

Comme elle était égoïste et stérile... cette parure de diamants... qui chatoyaient, un soir dans les rues passantes de la capitale !...

C'étaient des pierres... rien que des pierres...

Et d'un seul mot... ils avaient fait de ces pierres inutiles... un pain vivant.

Dic ut lapides isti panem fiant !

SAVONAROLE.

(*Bull. de l'Œuvre des Voc. sacer., de Pamiers.*)

\$15,000.00 EN PRIX

1er prix : L'auto d'un millionnaire
\$11,500.00

2me prix : \$2,000.00 en argent

3me prix : 1,000.00 en argent

4me prix : 500.00 en argent

5me prix : 100.00 en argent

Achetez des billets ! Courez votre chance tout en faisant l'aumône au

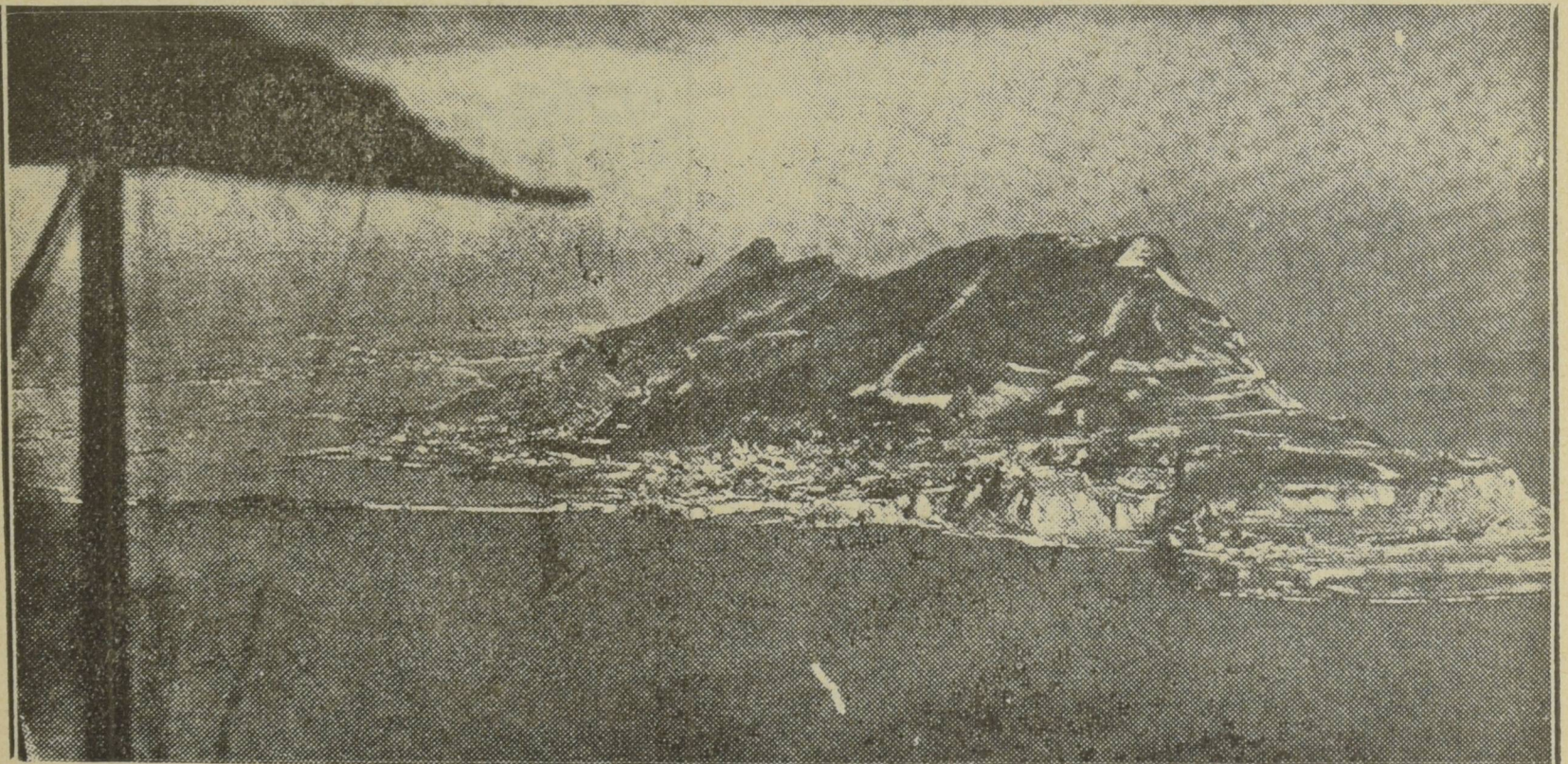
REFUGE DON-BOSCO :

Prix des billets :

1 pour	\$ 0.25
10 pour	1.00
100 pour	5.00
600 pour	25.00
3,000 pour	100.00
25,000 pour	500.00

Ecrivez à l'abbé G. Philippon, ptre, directeur, ou téléphonez 2-6821, Refuge Don-Bosco, Québec.

Vous recevrez vos billets par le retour de la malle.



LE ROCHER ET LA VILLE DE GIBRALTAR, VUS D'UN AÉROPLANE.

AU COIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AVRIL

DEVINETTES

- 1.— Le railleur prend l'*r* (l'air) ; le tailleur prend le *t* (le thé).
- 2.— C'est l'automne parce qu'alors les feuilles tombent.
- 3.— Les tigre est tacheté par la nature ; le saumon est acheté par la cuisinière.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

Ora	toi	re
Toi	let	te
Re	te	nue.

LOGOGRIPHE

COÛRAN — ORAN

RÉBUS No 61

Donner le bon exemple c'est redresser les autres en marchant droit.

Mot-à-mot : do — nez — LE bon — exempt PLE — C redresse E — Lait ZO — Tre — an — marchand droit.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlles Pauline Bégin, Couvent des SS. Grises de la Croix, Saint-François du Lac ; L'Hôpital civique, Québec ; M. l'abbé Lucien Leclerc, sanatorium du Lac Edouard ; Mlle Aurore Chapdelaine, Saint-Victor, Beauce ; Mlle Brigitte Chapdelaine, Couvent des SS. Grises de la Croix, St-François du Lac ; Mlle M.-Blanche Rodrigue, Couvent de St-Victor, Beauce ; Mlle Thérèse Felteau, Couvent des SS. de la Charité, St-Nicolas ; Mlle Marie-Jeanne Bérubé, Couvent de St-Victor, Beauce ; Mlle Anne-Marie Raymond, Couvent de Saint-Victor, Beauce ; Mlle Monique Doyon, St-Victor Station, Beauce ; Le Couvent du Bon Pasteur,

St-Prosper, Dorchester ; Mme Dr J.-A. Couillard, Sanatorium du Lac Edouard ; Mlle Rachel Dufour, Roberval ; Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ; Mlle Lachapelle nous a envoyé aussi la solution exacte du dernier casse-tête.

Personne ne nous a envoyé toutes les solutions justes des derniers jeux d'esprit.

JEUX D'ESPRIT No 72

DEVINETTES

- 1° A quel moment faut-il jouer aux cartes pour gagner toujours ?
- 2° Pourquoi y a-t-il en Chine beaucoup de gens qui ne croient pas en Dieu ?
- 3° Pourquoi les cochers arrêtent-ils leurs chevaux quand ils rencontrent un corbillard ?

LETTRES A RETRANCHER

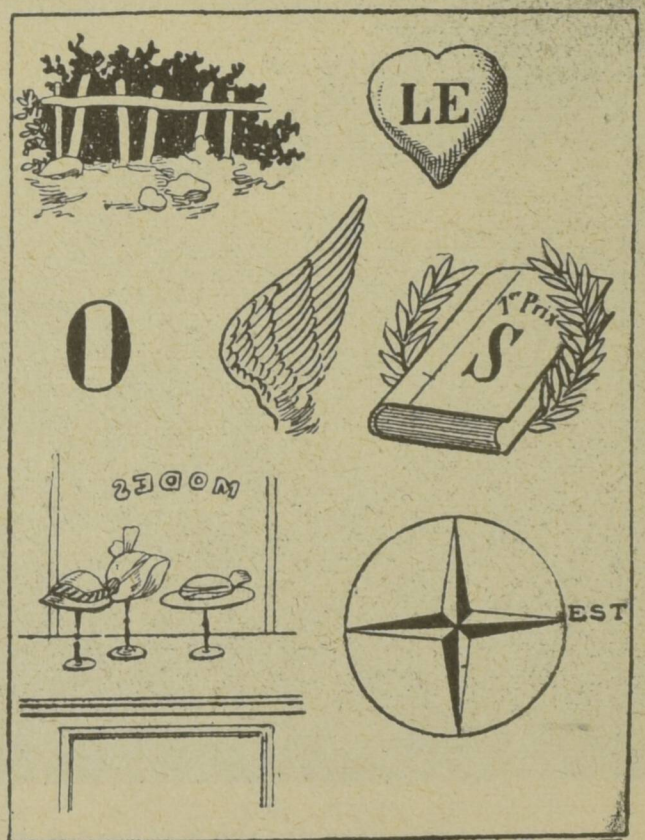
Des mots : *Patiner*
Praline
Epinard
Rapiner.

retrancher une seule lettre. Il restera, avec les lettres laissées, quatre fois le même mot.

TRIANGLE SYLLABIQUE

Site — Renseignement — Population —
Adjectif possessif.

RÉBUS No 62



Toute voix chante Marie

Que dit la brise au feuillage,
Que dit la vague à la plage,
Et l'étoile au firmament ?
Et que dit à la nuit sombre
Le rossignol qui dans l'ombre
Lui parle si doucement ?

Que dit la lune sereine
Aux astres dont elle est reine
Lorsqu'ils l'entourent en chœur ?
Et que dit cette voix tendre,
Que tout bas je crois entendre
Sur ma lyre et dans mon cœur ?

Parlent-ils des jeunes anges
Que le berceau dans des langes
Retient captifs loin du ciel,
Qui vont, déployant leurs ailes,
Fuir comme des hirondelles,
Vers le printemps éternel ?

Des enfants aux têtes blondes,
Qui dans leurs joyeuses rondes
Foulent les plus verts gazons ?
Des timides jeunes filles
Qui mêlent sous les charmilles
Leurs danses et leurs chansons ?

Des épouses fortunées,
Qui des chastes hyménées
Prononcent les doux serments ?
De tout ce que l'âme envie,
Et de tout ce que la vie
A de mystères charmants ?

Non ; quand une voix secrète
Fait dans l'âme du poète
Éclorre de saints désirs,
Quand le rossignol s'éveille
Et cadence à notre oreille
Ses mélodieux soupirs ;

Quand la lune et les étoiles,
De la nuit perçant les voiles,
Jettent leur pâle clarté ;
Quand la brise passagère,
Le soir, d'une aile légère,
Balance les fleurs d'été ;

C'est votre nom, ô Marie !
Que la nature attendrie
Redit, faible écho des cieus,
C'est votre nom qu'elle chante
Avec une voix touchante
Qui ravit nos cœurs pieux.

La brise dit : " Lis des plaines
Aux odorantes haleines,
Parfums plus doux que le miel,
Myrrhe, aloès, cinnamome,
J'encense avec votre arôme
L'aimable Reine du ciel."

L'étoile : " Je luis, ô Vierge,
A tes pieds comme le cierge
Allumé sur ton autel,
Et ma lueur matinale
Peint ta beauté virginale,
Aimable Reine du ciel."

La lune : " Comme dans l'ombre
M'entourent des feux sans nombre,
Les élus de l'Éternel
T'entourent de leur hommage,
O toi dont je suis l'image
Aimable Reine du ciel."

Le rossignol dit : " Les anges,
En célébrant tes louanges
Dans leur concert solennel,
Ont des chants pleins de mystère
Dont je suis l'écho sur terre,
Aimable Reine du ciel."

Du poète la voix pure
S'unit alors au murmure
De cet hymne universel,
Et vous daignez lui sourire
Quand il vous offre sa lyre,
Aimable Reine du ciel.

Paul REYNIER.

1	M	2	O	3	U	E		4	P	5	A	6	O	7	N
8	O	C	T		9	M	10	E		11	A	N	E		
12	U	T		13	G	A	U	R		14	O	R			
15	T	O	N		16	S	E		17	A	M	I			
	19	G	I	20	T			21	E	V	A				
	22	O	C	A				23	R	I	T				
24	U	N	E		25	S	I		26	S	O	N		28	
29	R	A		30	D	U	B	S		31	P	U			
32	U	L	M		33	E	N		34	B	E	E			
36	S	E	I	D				37	M	U	É	E			

SOLUTION DU CASSE-TÊTE DE NOTRE NUMÉRO
D'AVRIL (Envoi de M. Jacques TREMBLAY).



LES LIVRES



Ma vocation à l'Ordre Séraphique par le P. Aloys de Moulins o. m. cap.

Cette délicieuse plaquette illustrée de 72 pages s'adresse à tous ceux que préoccupe la question de leur vocation. Or elles sont nombreuses dans le monde les âmes qu'attirent les conseils évangéliques mais qui faute de lumière ou retenues par de vains fantômes s'anémient ou dépérissent dans l'hésitation et le doute !

Voici une petite brochure qui leur apporte le remède. Sans vain appareil de thèse ni de métaphysique dans cette monographie d'une vocation Capucine l'auteur donne une doctrine très sûre, substantielle puisée aux meilleures sources ascétiques. Et tout cela parfumé d'un arôme bien franciscain de jeunesse, de poésie, de sainte joie intérieure.

Que l'on ne s'imagine pas que cette plaquette s'adresse seulement aux âmes qui aspirent à la vie franciscaine, elle devrait se trouver entre les mains de tous ceux qui désirent une vie plus sainte, plus dépouillée et plus unie à Dieu. Ils verraient que se décider en cette affaire n'est point le difficile labeur que s'imaginent certains.

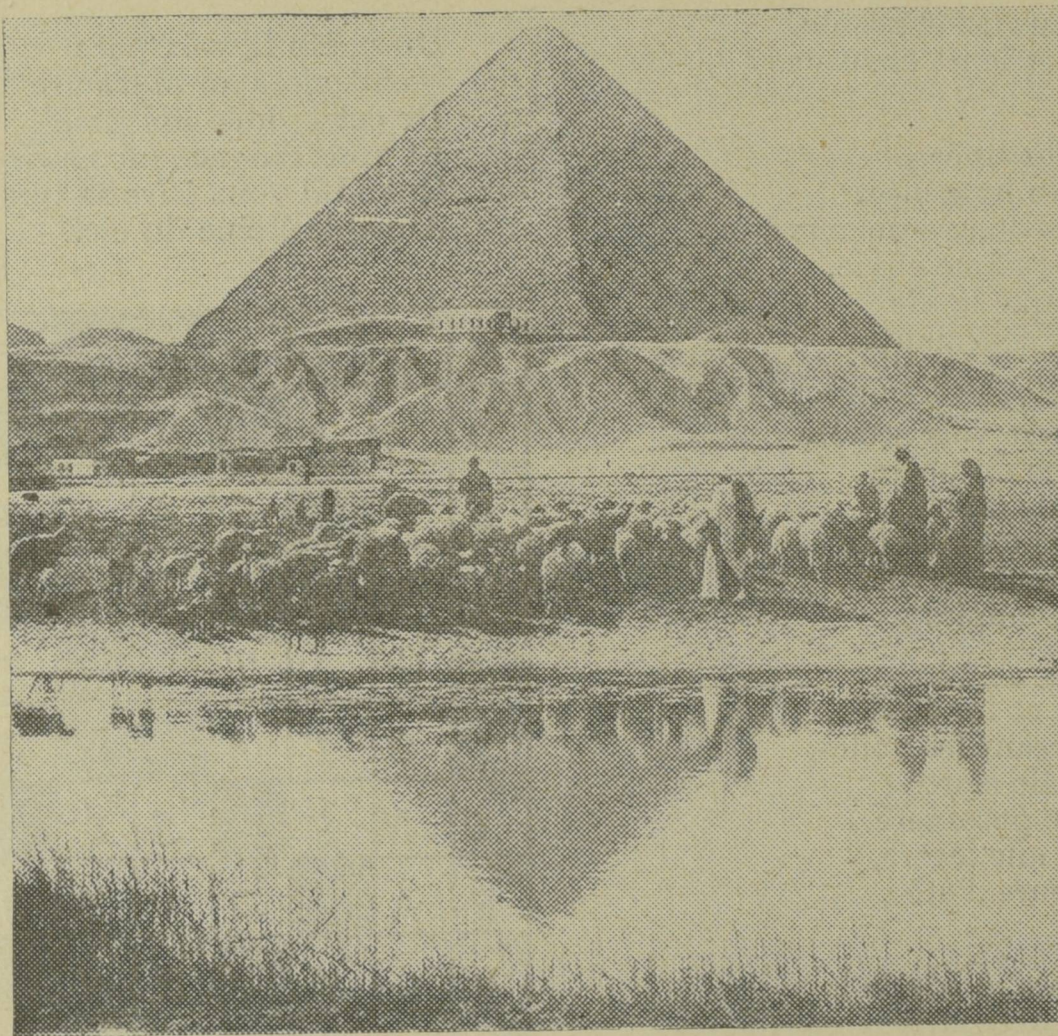
Nous la recommandons vivement à nos lecteurs ; nous souhaiterions surtout qu'elle circule dans nos écoles, nos collèges et nos séminaires.

S'adresser à *l'Echo de St-François*, 1062, rue Wellington, Ottawa. Prix : 15 sous l'unité. Réduction par nombre.

La Beauté du Cœur de Marie. Par le R. P. Ehrhard. Un volume in-18 de XIV-226 pages. Broché : 4 fr. Affranchissement : 0 fr. 45. Avignon Aubanel frères éditeurs imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Faite d'harmonie et d'ordre, la beauté c'est l'unité et l'éclat. Cet ordre, cette harmonie, cet éclat l'auteur nous les montre réalisés en Marie d'une façon suréminente, dans une série de chapitres qui constituent autant de tableaux dont l'ensemble forme la galerie la plus impressionnante de vérité et d'esthétique morale. Prédestinée à l'incomparable vocation de corédemptrice du genre humain avec, à la base, la prérogative de la maternité divine, Marie a vu réaliser en elle, de la main de Dieu même, les beautés consécutives à ce privilège unique et dont les détails tiennent tous les développements de la première partie de l'ouvrage. Puis c'est l'œuvre de Marie elle-même qui complète celle du Père ; qui ajoute, par son action de tous les instants de sa vie mortelle, beauté sur beauté à l'œuvre déjà splendide qu'avait en elle accomplie la Divinité. C'est enfin l'achèvement de cette beauté par les gloires de Marie dans sa vie du ciel où elle harmonise les dons reçus et les vertus acquises avec ses sentiments maternels qui lui font continuer là-haut son rôle de corédemptrice et de mère du genre humain.

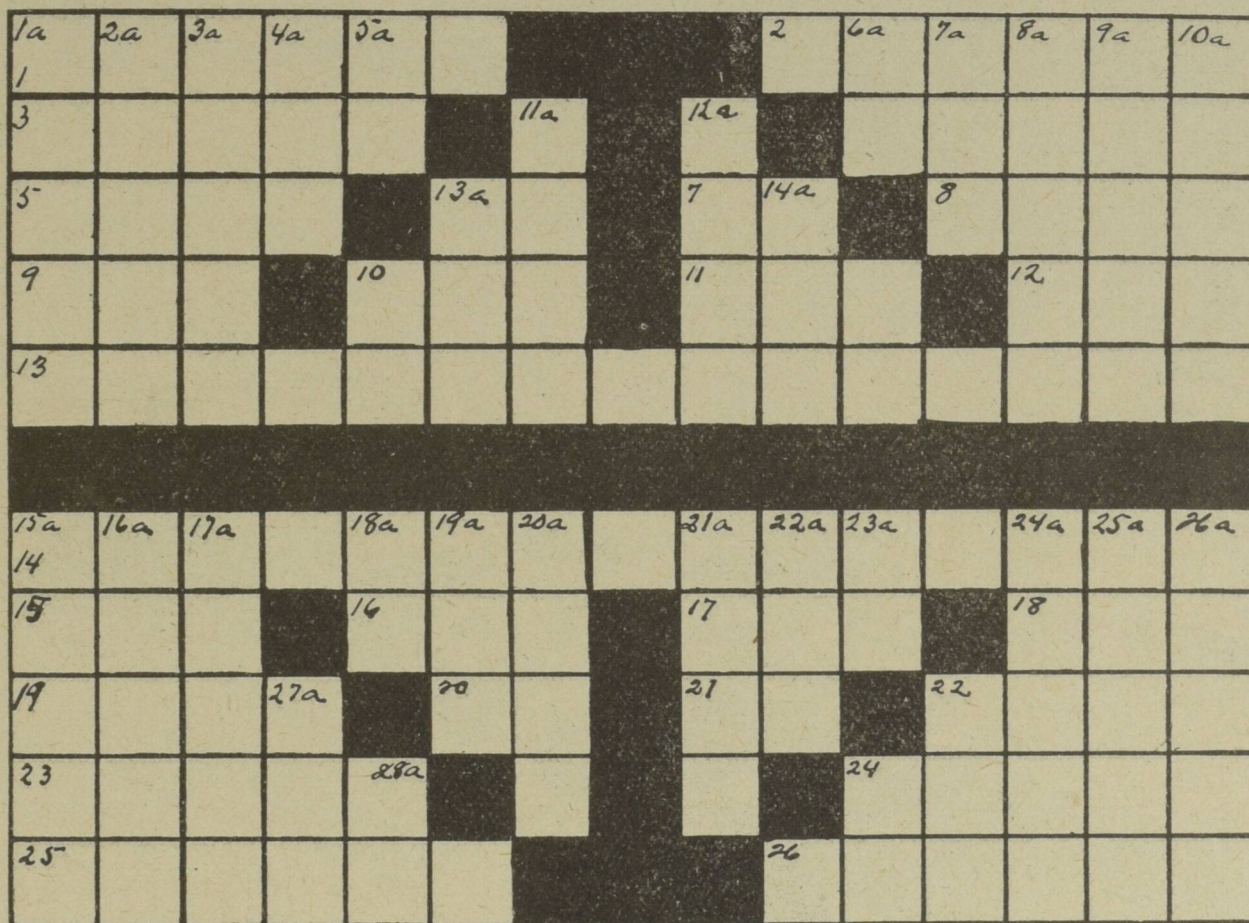
Ainsi tout est unité et harmonie entre des éléments dont la caractéristique est la splendeur réalisée dans la beauté morale. On goûtera avec charme cet aspect particulier sous lequel il nous est donné de contempler Marie et le cœur, après l'admiration de l'intelligence, se sentira captivé par cette incomparable beauté à laquelle ira tout son amour.



SUR LES BORDS DU NIL,

Bergers arabes avec leurs troupeaux. A l'arrière plan, la grande pyramide.

MOTS CROISÉS



VERTICALEMENT

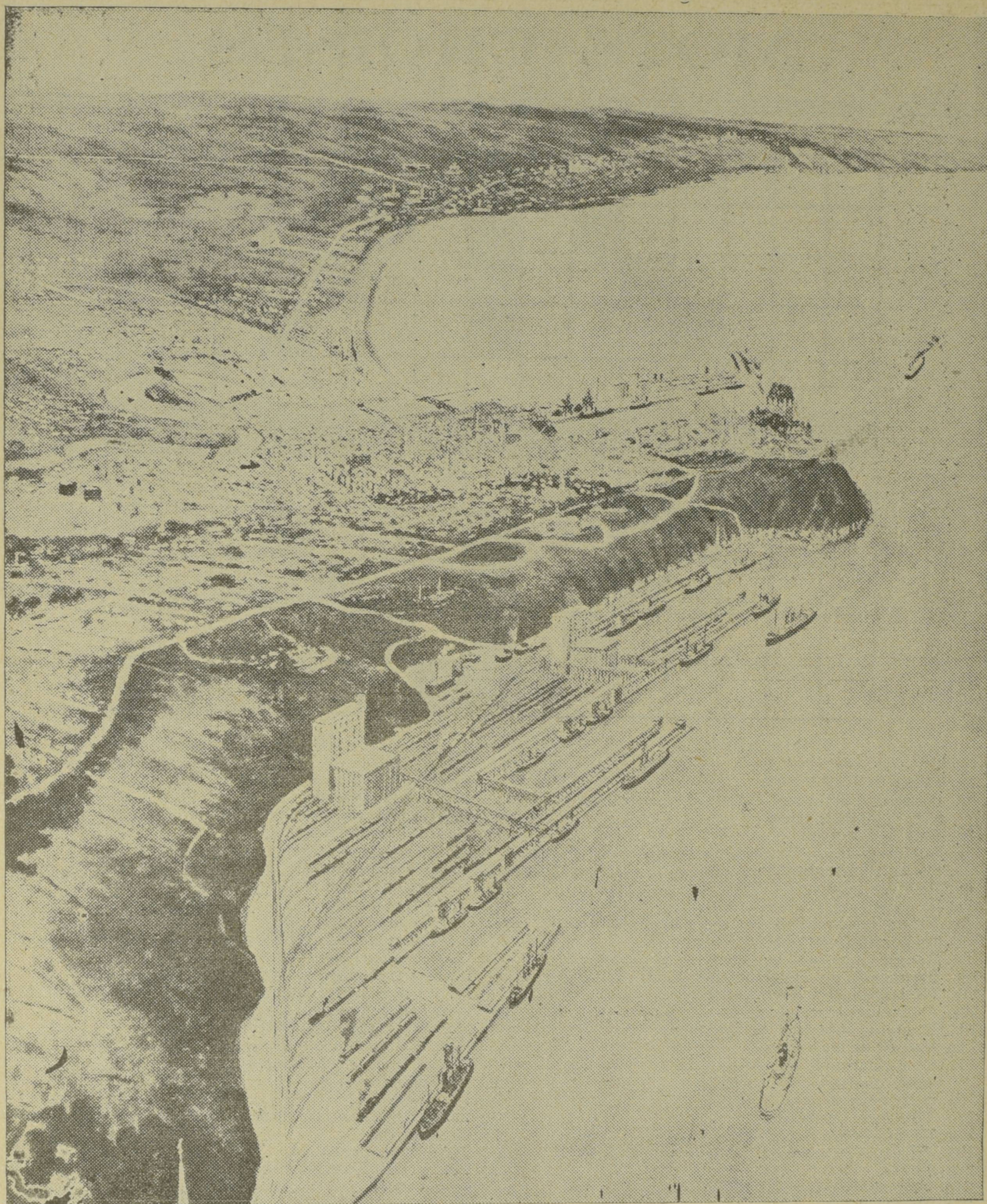
HORIZONTALEMENT

- 1a. Sultan de 1512 à 1520.
- 2a. Présence d'un accusé dans un lieu autre que celui où a été commis le crime.
- 3a. Etat de l'Afrique.
- 4a. Une des notes de l'Église catholique.
- 5a. Proposition contractée.
- 6a. Ile Pelée (abrev.)
- 7a. Le point capital d'une affaire.
- 8a. Prêtre mort victime de son dévouement en faveur des pestiférés de 1847.
- 9a. Ronger en parlant des choses (à un temps).
- 10a. Paroisse du cté de Gloucester, N. B.
- 11a. Métis exécuté à Régina en 1885.
- 12a. Anciens registres des arrêts du Parlement.
- 13a. Plante de la famille des graminées.
- 14a. Recueil de bons mots.
- 15a. Côte comestible qui est au milieu des feuilles de certaines plantes.
- 16a. Sorte de rameaux.
- 17a. Ville forte de Russie.
- 18a. Ile de l'Océan Atlantique.
- 19a. Village et paroisse du cté de Shefford, P. Q.
- 20a. Pluies.
- 21a. Homme d'état anglais (1759-1806).
- 22a. Habitant.
- 23a. Ev. de Coutances au IVe siècle.
- 24a. Eplucher les draps (à un temps).
- 25a. Unanime (fig.)
- 26a. Ville du Québec.
- 27a. Plante du genre des lentilles.
- 28a. Alexis Mailloux (abrév.).

1. Dernier juge des Hébreux.
2. Prénom masculin.
3. Mouvements violents de l'âme.
4. Plusieurs (en latin).
5. Monnaie italienne.
7. Note de musique.
8. Surnom d'Esau.
9. J'irai (en latin).
10. Compagnie.
11. Rivière qui sort du Tyrol et se jette dans le Danube.
12. Poème lyrique.
13. Ile située entre les lacs Huron et Michigan.
14. Suite d'arbres plantés en ligne parallèlement à un espalier (pluriel).
15. Roi de Juda (944-904 av. J. C.)
16. Roi d'Israël (919-918 av. J. C.)
17. Au fond de (en latin).
18. Préfixe grec.
19. Badiner.
20. Particule entrant dans la formation de plusieurs mots chinois.
21. Prénom personnel.
22. Préposition signifiant : au lieu de ; en considération de ; etc.
23. Etre redevable (à un temps).
24. Dieu champêtre, chez les anciens Romains.
25. Savant hollandais, né à Rotterdam et surnommé le voltaire latin.
26. Palais des empereurs turcs.


ENVOI DE M. ROCH DELISLE,

Collège de Ste-Anne de la Pocatière.




LE PORT DE QUÉBEC.

Plan des travaux que l'on a commencés l'hiver dernier dans le port de Québec.
Ces travaux coûteront plus de \$10.000 000.00



L'OURS



SAYNÈTE EN UN ACTE
par HELLÈLE

PERSONNAGES

PIERRE, 13 ans.

MADELEINE, sa sœur, 10 ans.

RAYMOND, leur frère, 7 ans.

JACQUES, 13 ans.

SCÈNE I

PIERRE, RAYMOND

(Pierre est assis, la jambe allongée, le pied bandé.)

PIERRE.— Ah ! Jacques n'arrive pas vite... J'ai hâte de le voir, je m'ennuie un peu avec cette entorse qui m'empêche de bouger.

RAYMOND.— Mon pauvre Pierre !

PIERRE.— Nous serons obligés aujourd'hui de jouer à des jeux tranquilles.

RAYMOND.— Nous nous amuserons bien tout de même, tu verras. Et cela t'empêchera de jouer de méchants tours à ce pauvre Jacques.

PIERRE.— Oh ! ce n'est jamais très méchant... Et puis, que veux-tu, j'ai horreur de gens poltrons et vantards.

RAYMOND.— Oh ! tu es sévère !

PIERRE.— Dis que ce n'est pas vrai ?

RAYMOND.— Oh ! moi, n'est-ce pas, je ne peu pas très bien juger... je suis trop petit.

PIERRE.— Allons, tu es bon camarade, c'est bien, cela. D'ailleurs je t'accorde que, à part ce travers, Jacques est un très gentil garçon, que j'aime bien. Mais, où est Madeleine ? Elle va venir jouer avec nous, j'espère ?

RAYMOND.— Oui, elle finit de préparer le goûter ; elle va venir tout à l'heure. Et tiens, la voilà... avec Jacques.

PIERRE.— Ah ! enfin !...

SCÈNE II

LES MÊMES, JACQUES, MADELEINE

JACQUES, serrant la main de Pierre.— Bonjour, mon pauvre ami. Te voilà donc immobilisé ?

PIERRE.— Oui, et ce n'est pas gai, je t'assure, d'être pris ainsi par la patte. Heureusement que, aujourd'hui jeudi, vous allez me distraire.

JACQUES.— Souffres-tu beaucoup ?

PIERRE.— Non, plus maintenant ; et le médecin dit que ce sera vite fini.

JACQUES.— Ah ! tant mieux ! Et votre oncle de Sainfort est revenu de son voyage en Russie, paraît-il ? Conte-moi un peu cela.

RAYMOND.— Il est venu ici hier. Nous étions tous bien contents de le revoir. Nous l'aimons beaucoup.

JACQUES.— Il devait avoir beaucoup de choses intéressantes à raconter ?

RAYMOND.— Oh ! oui, il nous a expliqué toutes sortes de choses. C'était une vraie leçon de géographie, mais pas du tout ennuyeuse.

MADELEINE.— Et il nous a raconté ses aventures.

JACQUES.— Il en a eu beaucoup ?

PIERRE.— Oui, et puis des histoires de chasse.

JACQUES.— De chasse ?

PIERRE.— Oui, il a chassé l'élan, le chamois et même l'ours !

MADELEINE.— Ce doit être terrible ces chasses-là. Je frissonnais en écoutant ses récits.

JACQUES.— Mais non, voyons, quand on est bien armé, il n'y a pas de danger.

MADELEINE.— Oh ! si, tout de même. Les ours sont des animaux terribles.

JACQUES.— Peuh ! les filles ont peur de tout !

PIERRE, moqueur, à Jacques.— Je voudrais bien te voir en face d'un ours, même si tu avais un bon fusil dans les mains... Ah ! ah !

JACQUES, vexé.— Eh bien !... je ne serais pas troublé pour si peu.

PIERRE.— Pour si peu ? Tu appelles cela pour si peu !... Un ours ! en as-tu jamais vu de près ?

MADELEINE.— Voyons, vous n'allez pas vous disputer ?

JACQUES.— Et votre oncle est content de son voyage ? Il n'est pas trop fatigué ?

PIERRE.— Il est enchanté, très bien portant, mais très heureux de se retrouver enfin en famille.

MADELEINE.— Il est si gai et si affectueux !

RAYMOND.— Il m'a apporté un ours.

JACQUES, stupéfait.— Un ours ? un... un gros ours ?

RAYMOND.— Encore assez gros, et si gentil ! Mais, écoutez... maman m'appelle... Je reviens dans deux minutes.

MADELEINE.— Je vais avec toi, je voulais justement lui parler au sujet du goûter.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

PIERRE et JACQUES

JACQUES.— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, que l'oncle Sainfort a rapporté un ours à Raymond ?

PIERRE.— Mais au contraire, c'est la pure vérité : un ours brun. Il est dans le pavillon, au fond du jardin.

JACQUES.— Mais il est fou, ton oncle ! On n'offre pas un ours à un garçon de sept ans !

PIERRE, *riant à part*.— Le nigaud ! il croit que c'est un ours véritable et vivant, alors que c'est un ours de peluche ! Oh ! je vais m'en amuser un peu. (*Haut*). En tous cas, Raymond est enchanté de son cadeau. C'est un charmant petit ours, à l'œil vif et brillant, au poil soyeux. Tu peux aller le voir, d'ailleurs. La porte du pavillon n'est pas fermée à clé.

JACQUES.— Mais l'ours est bien attaché ?

PIERRE.— Non, non, il n'est pas méchant du tout. Tu peux très bien entrer dans la pièce sans danger.

JACQUES, *hésitant*.— Tu crois ?

PIERRE.— Je parie que tu as peur ?

JACQUES, *avec indignation*.— Moi ? peur ? pour qui me prends-tu ?

PIERRE.— Bah ! tu sais, un ours... on ne sait jamais, ces bêtes ont parfois des caprices !

JACQUES.— Ah ! ah ! ah ! j'en ai vu bien d'autres !

PIERRE.— Va donc le voir.

JACQUES.— Oui, tout à l'heure.

PIERRE.— Mais non, vas-y tout de suite pendant que Raymond et Madeleine sont partis. Après, nous organiserons un jeu tous les quatre ensemble. Va, dépêche-toi !

JACQUES.— Mais...

PIERRE, *riant*.— Oh ! oh ! tu as beau dire, je vois bien que tu n'oses pas y aller tout seul. Tu as peur que l'ours, ne te connaissant pas...

JACQUES, *agacé*.— Pas du tout, te dis-je, il ne me fait pas peur.

PIERRE.— Tiens, j'ai justement là un morceau de pain, tu lui donneras à manger. Allons, va, dépêche-toi pour que nous puissions jouer à quelque chose ensuite.

JACQUES, *avec hésitation*.— Oui, oui, j'y vais... la porte n'est pas fermée à clé ?

PIERRE.— Non, tu n'as qu'à tourner la poignée. Sitôt entré, tu refermeras vivement la porte pour être sûr qu'il ne s'échappe pas.

JACQUES.— Oh ! c'est vrai, s'il allait se sauver dans le jardin !... Il vaut peut-être mieux ne pas y aller ?

PIERRE, *moqueur*.— Ah ! froussard, tu cherches tous les prétextes...

JACQUES, *furieux*.— Froussard ! tu as dit froussard ? Tu mériterais que... que... je te corrige, si tu n'avais pas cette entorse !...

PIERRE.— Allons, ne te mets pas en colère. Va porter ce morceau de pain à l'ours, ce sera le meilleur moyen de me prouver que tu n'as pas peur.

JACQUES.— Eh bien ! oui, j'y vais. Ah ! vraiment, me prendre pour un poltron, moi !

(*Il sort.*)

SCÈNE IV

PIERRE *seul*, puis MADELEINE

PIERRE.— Ah ! ah ! il est pâle de frayeur, quoi qu'il en dise. Et quand il verra cet animal absolument inoffensif, ah ! ah ! ah !

MADELEINE, *entrant*.— Qu'as-tu ? tu sembles fort gai ! Et où Jacques est-il parti ?

PIERRE, *riant*.— Figure-toi... Ah ! c'est trop drôle... il est parti voir l'ours... Ah ! ah !

MADELEINE.— Eh bien ! qu'y a-t-il de si drôle ?

PIERRE.— Mais c'est qu'il se figure trouver un ours vivant... et qu'il a une peur abominable. Seulement, il n'a jamais voulu l'avouer... et il y est allé comme un chien qu'on fouette ! Je suis sûr qu'il en a des crampes d'estomac. Ah ! ah ! le malheureux !...

MADELEINE.— Oh ! Pierre, ce n'est pas gentil. Tu aurais dû lui dire.

PIERRE.— Oh ! non, c'était trop amusant, je ne pouvais pas manquer une occasion pareille de lui jouer un tour... pas méchant, après tout, puisqu'il ne court réellement aucun danger, tu en conviendras ?

MADELEINE.— Sans doute, mais...

PIERRE.— Et vois-tu, il est capable de rester devant la porte sans oser l'ouvrir. Il va en faire une maladie !...

MADELEINE.— Oh ! c'est trop méchant. Ce malheureux Jacques !

PIERRE.— Ah ! ah ! il est bien à plaindre ! Il n'avait qu'à avouer sa frayeur, c'était tout simple.

MADELEINE.— Je vais aller voir où il est, le pauvre garçon !

SCÈNE V

PIERRE, *seul*

Que voilà bien cette bonne Madeleine ! Elle s'apitoie tout de suite et va au secours de tous ceux qu'elle croit voir souffrir. Ah ! c'est une bonne fille que ma sœur Madeleine, la charité même. Aussi nous l'aimons tous bien, frères et cousins, je crois qu'on se ferait tuer pour elle ! Mais voilà Jacques... il revient seul, sans Madeleine.

SCÈNE VI

PIERRE, JACQUES

PIERRE.— Tu n'as pas rencontré Madeleine ? Elle est partie à ta recherche pour te reconforter dans tes frayeurs.

JACQUES, *sèchement*.— Me reconforter ? Je n'en ai nul besoin, merci.

PIERRE.— Dame ! quand on va tout seul, et sans armes, affronter un ours !

JACQUES, *nerveux*.— Eh bien ! quoi ?

PIERRE.— L'as-tu vu enfin cet ours terrible ? L'as-tu contemplé en face, les yeux dans les yeux ?

JACQUES, *hésitant*.— Heu... pas précisément... il fait un peu sombre dans le pavillon. D'abord, la porte est difficile à ouvrir.

PIERRE.— La porte ? Ah ! la bonne farce, elle ouvre sans aucune difficulté ! Alors, tu n'es même pas entré ?

JACQUES.— C'est-à-dire... tu comprends... oui... la porte était difficile à ouvrir... alors j'ai regardé par la fenêtre.

PIERRE, *s'esclaffant*.— Ah ! je m'en doutais, je l'aurais parié que tu n'oserais pas même entrer.

JACQUES, *vexé*.— Et qui te dit que je ne suis pas entré ? J'ai commencé par regarder par la fenêtre, et puis...

PIERRE.— Et puis ?

JACQUES, *avec effort*.— Et puis... oui... j'ai entr'ouvert la porte... et j'ai jeté le pain.

PIERRE, *riant*.— Et l'ours l'a mangé aussitôt ?

JACQUES.— Bien, oui... probablement.

PIERRE.— Ah ! ah ! ah ! assez raconté d'histoires. Tu n'as rien vu, rien regardé, poltron !

JACQUES, *troublé*.— Hein ! tu dis ?

PIERRE.— Je te dis que tu...

La voix de Madeleine au dehors.— A moi ! à moi ! Au secours !

PIERRE, *brusquement*.— Écoute ! Qu'y a-t-il ?

JACQUES.— C'est Madeleine... elle appelle au secours. Ah ! mon Dieu ! l'ours s'est échappé, je parie ! Vite, courons !

(Il sort en courant.)

PIERRE.— Mais non, l'ours ne s'est pas échappé...

SCÈNE VII

PIERRE, *seul*.

Non, ce n'est pas l'ours, évidemment, mais qu'y a-t-il ? Cette pauvre Madeleine !... Et dire que je ne puis bouger avec ce pied malade. Mais, j'y songe... Jacques, ce poltron... il n'avait plus peur du tout ! Il est parti comme une flèche, sans hésiter... Serait-il brave réellement ? Je n'y comprends rien. Oh ! que peut-il bien se passer ? Voici que j'ai peur à mon tour ! Oui, vraiment, je tremble... J'ai le cœur serré... Si l'un d'eux était blessé... et moi qui reste là, immobilisé... C'est affreux !

SCÈNE VIII

PIERRE, JACQUES, MADELEINE, RAYMOND

PIERRE.— Oh ! vous voilà, que s'est-il passé ? Personne n'a eu de mal ?

MADELEINE.— Non, seulement une belle peur, mon pauvre Pierre. j'en tremble encore !

Heureusement que Jacques est venu à mon secours. Grâce à son courage...

PIERRE.— Mais que t'est-il arrivé ?

RAYMOND.— C'est le gros chien de garde du voisin, tu sais, ce terrible Pollux. Il a cassé sa chaîne, et il est arrivé dans notre jardin comme un furieux.

PIERRE.— Ah ! mon Dieu !

MADELEINE.— Il allait se jeter sur moi. J'ai pu grimper sur un banc, et me réfugier dans les branches d'un arbre. Mais il sautait autour, je croyais qu'il allait me saisir quand Jacques est arrivé en courant.

JACQUES.— Nous avons entendu tes appels.

PIERRE.— Et alors ?

MADELEINE.— Jacques a ramassé un gros bâton et il s'est élancé sur le chien. Il aurait pu se faire dévorer. Mais heureusement, le chien, subitement calmé par un bon coup de gourdin, a repris tête basse le chemin de sa niche.

PIERRE.— Jacques, c'est très bien ce que tu as fait là... Je te prenais pour un poltron, je vois qu'il n'en est rien. Et je te prie de m'excuser pour... pour cette histoire de l'ours.

RAYMOND.— Comment ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

JACQUES.— Je croyais que c'était ton ours qui s'était échappé.

RAYMOND, *stupéfait*.— Mon ours ? mais que veux-tu dire ? Mon ours en peluche ?

JACQUES.— Hein ! Quoi ? en peluche ? Ce n'est pas un vrai ?

RAYMOND.— Oh ! non, voyons, tu penses bien !... Ce n'est qu'un jouet !

JACQUES.— Mais alors... Oh ! que j'ai été ridicule !... Eh bien ! oui, je l'avoue, Pierre, j'avais peur, très peur, et je n'ai pas osé entrer dans le pavillon.

PIERRE.— Jacques, excuse, je te prie, ma mauvaise plaisanterie. Je tâcherai désormais d'être moins moqueur.

JACQUES.— Et moi, au lieu de faire le brave, j'avouerai franchement que je suis poltron, très poltron !

MADELEINE.— Oh ! pas tant que cela, mon bon Jacques, tu l'as bien prouvé tout à l'heure.

RAYMOND.— Et grâce à mon ours, vous serez meilleurs amis que jamais !

HELLÈLE.

(L'Etoile Noël.)

Manuel de prières, de chants liturgiques et de cantiques notés, par le R. P. Vandandaigue, S.J.

Beau paroissien relié en percaline noire, tranche rouge, contenant trois livres en un seul. Livre idéal pour les élèves des collèges et des couvents.

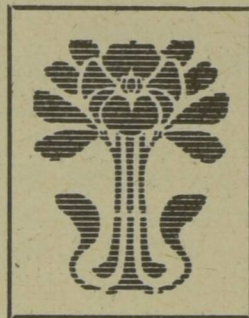
Prix : \$2.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

FEUILLETON DE L'APÔTRE



ABANDONNÉE

PAR EVA JOUAN



9

CHAPITRE II

UN PEU D'AZUR DANS UN CIEL NOIR

Quelques jours après son arrivée aux Magnolias, le comte de Peilrac était complètement installé à Pont-Scorff. Un tapissier venu de Lorient avait richement meublé cette demeure vaste et claire.

Roger, avec le goût d'un artiste, présida à cet emménagement qu'il voulait complet ; ne fallait-il pas recevoir cette petite reine retrouvée dans un logis digne d'elle ?

Mireille y avait sa chambre, qu'elle pourrait occuper quand elle dînerait chez son père, et qu'il serait trop tard pour rentrer à Montscorff en cette saison aux courtes journées. Et les meubles charmants, les tentures soyeuses, avaient été prodigués dans cette pièce que le comte s'était plu à orner lui-même de tous les petits objets qui pouvaient flatter une enfant. Les jouets n'y manquaient pas : il y avait si longtemps que le père n'en avait donné à sa fille !

Aussi lorsque Mireille y pénétra jeta-t-elle un cri de joie en courant à la belle poupée assise commodément dans un fauteuil à son usage, près d'un berceau blanc aux rideaux de guipure. Quels tendres remerciements cette gâterie valut à Roger !

L'enfant, vêtue de noir maintenant, était venue à Pont-Scorff, conduite par sa gouvernante, afin d'y passer la journée. Yvonne profitait de cette liberté pour se rendre chez sa mère, seule et attristée depuis son départ. Ce fut donc un double plaisir procuré aux orphelines par ce beau jour de décembre, aussi doux qu'un avril dans ce Morbihan privilégié.

Mireille, avec une légèreté d'oiseau, allait de pièce en pièce, admirant, s'extasiant sur toutes les jolies choses qui les paraient. Des fleurs aidaient encore à donner au logis une note coquette et personnelle.

— O père ! disait-elle, tu as su tout arranger comme une vraie femme ! Maman, qui a pourtant beaucoup de goût, n'aurait pas mieux fait.

Pour la première fois ce nom intime, qui lui rappelait la vraie mère, donné à Paule, attrista Roger.

— Tu appelles donc toujours Mlle de Montscorff ainsi ? demanda-t-il, un pli soucieux au front.

— Mais oui, puisqu'elle m'a adoptée pour sa fille ! Et figure-toi que depuis ton arrivée, elle m'a invitée plusieurs fois à lui dire tante, ainsi que je le fais pour tante Irène, parce que je t'ai retrouvé maintenant, m'a-t-elle expliqué, et qu'un père doit suffire. Je ne le trouve pas, et toi, papa ?

Un triste sourire lui répondit tout d'abord.

— En effet, ma chère etpité, dit enfin le comte ; quand on a le bonheur de posséder sa mère, on est doublement aimée, par conséquent doublement heureuse.

— C'est ce que j'ai dit à maman. Aussi vais-je continuer à la nommer ainsi ; il me semble que je lui prouverais moins mon amour si je l'appelais tante, et Dieu sait si je l'aime !... Oh ! pas plus que toi ! se hâta-t-elle d'ajouter, craignant d'avoir offensé son père. Vous tenez la même place dans mon cœur. Et il est tellement grand, ce cœur, que j'y peux mettre aussi tante Irène, bonne amie Kerlan, Marie, Louis... tout ceux qui me chérissent enfin.

— Garde un peu de cette affection à ta mère et à ta grand'mère mortes, enfant ; elles t'auraient tant aimée !

Et, comme ils étaient retournés dans la chambre de la fillette, il la conduisit près de son lit où se voyaient de ravissantes miniatures représentant les comtesses de Peilrac, l'une avec les cheveux déjà poudrés par l'âge, l'autre dans sa radieuse jeunesse.

Agenouillée sur le prie-Dieu placé devant ces portraits richement encadrés, Mireille, les mains jointes, les regardait de toute son âme.

— Comme elle avait l'air bon, grand'mère, et comme maman était jolie ! dit-elle avec admiration.

— Tu ne te souviens pas d'elles, ma chérie ? Rappelle bien tes souvenirs. Elles étaient si bonnes, si tendres pour toi !... Nous habitions un grand château, avec un immense jardin, qu'une rivière traversait, ajouta-t-il en frissonnant. C'est là que tu te promenais avec ton aïeule, quand on est venu t'arracher à sa tendresse, à la nôtre...

Les yeux de l'enfant s'effarèrent en se fixant sur son père, puis elle les reporta sur les miniatures en murmurant :

— Non !... Non !... Je ne vois rien.

Le comte ne voulut pas insister, craignant de terrifier ce frêle organisme.

— Je trouve que maman Paule ressemble à mère, dit Mireille après un silence. Elle a ses yeux bleus et ses beaux cheveux d'or, et cet air si doux, si doux !...

A ces paroles très vraies, Roger comprit quelle sympathie l'attirait vers la jeune femme. Non seulement il y avait le souvenir de ses bienfaits envers Mireille, mais aussi celui de la chère disparue qu'elle lui rappelait.

Il s'attendrit en songeant à cette coïncidence étrange qui plaçait la petite fille entre les bras de celle qui avait le regard et le cœur de sa mère.

— Viens maintenant visiter le jardin, dit-il, voulant surmonter cette émotion.

Il la mena à travers les allées ombragées par des arbres toujours verts. Avec les chrysanthèmes et les dernières roses ornant encore les massifs, les chants des rouges-gorges dans les tuyas, ce jardin avait un air plutôt printanier sous ce pâle soleil de décembre.

M. de Peilrac conduisit ensuite Mireille jusqu'aux remises où de confortables voitures étaient renfermées, et aux écuries pour admirer les beaux chevaux, surtout le mignon petit poney d'Irlande qu'il lui destinait. Il était noir comme la nuit, ses grands yeux de gazelle avaient une douceur infinie.

— Qu'il est joli ! s'écriait la fillette folle de joie. Ah ! père que je te remercie ! J'aurai tant de plaisir à monter ce charmant cheval !

— Après le déjeuner je te le procurerai, ma mignonne. Nous ferons une petite promenade dans la grande avenue, afin de t'aguerrir avant d'aller sur la route.

Et l'enfant mangea à peine tellement elle avait hâte de prendre sa première leçon. Bien assise sur sa selle fourchue, son petit pied posé dans l'étrier, elle prit les guides d'une main ferme, et se tint fièrement sur le poney qui hennissait de plaisir sous sa charge légère.

— Il me berce aussi bien que le hamac aux Magnolias ! disait-elle. Allons, *Fellow*, un petit temps de galop !

L'heureuse journée pour le père et la fille !

Lorsque, vers 4 heures, Yvonne vint la chercher pour la mener à Montscorff, elle eut un petit air attristé qui ravit le cœur de Roger.

— Déjà !... fit-elle.

— Je vais faire atteler et je te reconduirai moi-même, chérie, dit-il.

La voiture fut bientôt prête et le court trajet bien vite parcouru.

Le comte, craignant d'abuser, ne voulut pas entrer au château, malgré l'invitation de Mlle Irène ; il pria ces dames de venir le lendemain visiter son logis.

— Tu verras comme tout est joli, maman ! s'écria Mireille avec admiration.

Et devant l'insistance de l'enfant aimée à lui donner ce nom, Paule eut un tel éclair de joie dans le regard, que M. de Peilrac se jura bien de laisser sa fille la nommer toujours ainsi. N'avait-elle pas

pendant ces mois douloureux rempli le devoir d'une mère envers elle !

Le lendemain Mlles de Montscorff montaient en voiture dès le déjeuner, avec Mireille qui jasant comme une petite fauvette.

— Je veux monter sur *Fellow* devant toi, maman, disait-elle ; tu verras comme je me tiens bien à cheval !

— Dis-moi mère lorsque nous serons seules, mignonne, interrompit vivement Paule, mais pas devant ton père, il pourrait s'en froisser.

— Non, non, rassure-toi ! Je lui ai parlé de cela hier, et il m'a répondu qu'on était plus heureux d'avoir un papa et une maman. Ainsi tu vois bien que je puis continuer.

La jeune femme sentit son front se couvrir d'une légère teinte rose, et pour la dissimuler, elle feignit d'indiquer un coin de paysage. La sœur aînée la regardait, et ses yeux errèrent ensuite, rêveurs, sur la petite ville qui se montrait sous ses beaux arbres.

Elles descendirent devant la maison bien modeste où s'abritait le comte de Peilrac, et Paule se sentit encore tout émue en songeant que c'était pour ne pas lui enlever sa Mireille trop hâtivement qu'il consentait à cet exil.

Elles admirèrent avec quelle entente Roger avait transformé ce simple intérieur.

Dans le grand salon, à la place d'honneur, se dressait une superbe peinture représentant un magnifique portrait de femme. C'était la comtesse Marie, en vaporeuse toilette blanche, lui découvrant légèrement le col ; à l'un de ses beaux bras, sortant d'un fouillis de dentelle, pendait son grand chapeau de jardin, et sa tête, idéalement belle, se détachait sur un fond de ramure.

— C'est mère ! dit Mireille, en voyant les yeux de Paule s'y arrêter. Ne trouves-tu pas que tes yeux et tes cheveux ressemblent aux siens, maman ?

La jeune femme, un peu confuse, ne savait que répondre, quand le comte ajouta :

— La mère de Mireille était blonde comme vous, Mademoiselle, cela explique tout.

Et l'on passa dans la salle à manger où un goûter succulent était servi.

— Vous ne vous déplaidez pas trop à Pont-Scorff, comte ? interrogea Mlle Irène.

— Puis-je me déplaire, même dans ce logis d'emprunt, quand ma fille en est à quelques kilomètres, Mademoiselle ! J'emploierai mes heures de solitude par le travail littéraire. J'ai collaboré autrefois à des revues de voyages, ou qui traitent de questions humanitaires et scientifiques, je m'en occuperai encore ; on peut faire tant de bien par la plume !

— Vous aurez raison, Monsieur ! reprit la vieille demoiselle avec conviction. On ne saurait trop contrebalancer la mauvaise littérature ; elle opère tant de ravages dans les cœurs, elle !

— Puis les environs me paraissent charmants, même en cette saison, ajouta Roger, te j'ai l'intention de les parcourir soit à pied soit, à cheval ou en voiture.

— Vous ne faites pas de bicyclette ? demanda Paule en souriant.

— Non, Mademoiselle ; ce genre de sport ne me plaît nullement. J'en dirais autant de l'automobile dont je ne me sers jamais. Tout en reconnaissant l'utilité réelle de la bicyclette surtout, qui fournit un moyen de locomotion peu coûteux et très rapide, je lui préfère, et de beaucoup, le cheval. Or, comme je puis en user à toute heure, j'en profite.

— Je partage complètement cette manière de voir, reprit vivement la jeune femme. Je dirai même plus : l'automobile m'épouvante.

— Si l'on voulait ne pas en abuser, il y aurait moins d'accidents, conclut M. de Peilrac. Pourquoi ces vitesses de 100 kilomètres à l'heure ? C'est effrayant !

— Ah ! que tu as raison, papa ! s'écria Mireille. Et les chauffeurs sont si laids avec leurs vilaines lunettes et leurs grosses peaux. Il est bien plus agréable de monter à cheval ; moi aussi je le préfère.

L'air convaincu et entendu de la fillette les amusa.

Et pour lui plaire, ils sortirent dans le jardin, afin de la voir trotter par les avenues sur son joli poney.

Le soir, en s'asseyant, solitaire, devant l'âtre de sa chambre, où brûlait un grand feu de souches, le comte n'éprouva pas cette désespérance qui le laissait anéanti, écœuré de tout. Le joli sourire de Mireille errait autour de lui dans la vaste pièce.

Aussi, en regardant la ravissante miniature posée sur la cheminée qui lui montrait sa fille à l'âge de trois ans, dans cette robe de dentelle décolletée, où se voyaient les mignonnes fossettes de ses bras, et le signe noir placé sur l'épaule qu'il avait encore baisé le matin, il murmura :

— O douce fleur que Dieu a fait éclore à l'ombre de ma douleur, sois bénie !

CHAPITRE III

DETTES SACRÉES

Une après-midi, M. de Peilrac se fit conduire aux Magnolias pour y prendre sa fille qu'il voulait mener à Kerentrech. Le temps continuait à être merveilleux pour la saison, et il en profitait pour faire quelques excursions avec cette enfant qu'il aurait été si heureux de posséder toujours. Aujourd'hui, c'était d'un devoir qu'il s'agissait.

— Je vous la ramènerai ce soir, Mademoiselle, dit-il à Paule qui accompagnait Mireille jusqu'à la voiture. Nous serons sans doute revenus pour l'heure du dîner.

— Accepterez-vous d'être notre convive, comte ? demanda Mlle Irène.

— Vous savez bien que ma réponse sera toujours affirmative, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

— Oui, fit-elle riieuse ; un joli aimant vous attire sous notre toit.

Et elle embrassait aussi Mireille que sa sœur venait de couvrir de baisers.

Le père l'enleva à son tour, et la porta, triomphant dans la voiture.

— Au revoir !... à bientôt !... criait-elle en agitant la main aussi longtemps qu'elle put voir la gracieuse silhouette de Paule sur le perron.

— Où allons-nous aujourd'hui, papa ? dit-elle en se rasseyant commodément sur les coussins moelleux.

— Nous allons payer ta dette, enfant.

Et comme Mireille ouvrait bien grandes ses belles prunelles sombres.

— N'as-tu pas été heureuse d'être secourue par Mme Kerlan ?

— Oh ! si, et je l'aimerai toujours, toujours ! Elle a été si bonne pour moi !

— Aujourd'hui que grâce à elle tu as retrouvé ton père, ne veux-tu pas lui prouver ta reconnaissance mieux que par des mots ?

— Comment ? demanda-t-elle, un peu interdite.

— En donnant à ses enfants un souvenir qui leur prouvera que tu n'oublieras jamais l'immense service rendu.

— Je le veux bien, papa !

Et son regard s'illumina.

— Eh bien ! à ton avis, que devons-nous porter à tes petits amis Marie et Louis ?

— Une grande poupée qui parle et un grand cheval à mécanique qui marche, fit-elle toute vibrante.

Roger sourit de la naïveté de la réponse.

— Tu crois que ces cadeaux seront suffisants, chérie ?

— Oui, oui, je t'assure ! Lorsque j'étais chez leur mère, ils n'avaient pas de plus grand désir. Et j'ai déjà pensé à leur offrir ces jouets, mais je n'osais le dire à maman Paule.

— Ils les auront, leurs beaux joujoux, tu les placeras près de leurs petits sabots, le soir de Noël.

— Je ferai comme le petit Jésus, dit-elle en riant d'un rire perlé.

— Oui, mais j'y ajouterai autre chose.

— Quoi ? interrogea-t-elle, curieuse.

— Tu ne t'es jamais dit que tes gentils compagnons n'étaient pas très riches, et que nous pourrions leur donner une part de notre fortune ?

Elle devint pensive.

— Non ! répondit-elle en regardant, rêveuse, s'enfuir les grands ajoncs déjà revêtus de leur parure d'or sous ce ciel clément. Marie et Louis ne sont pas malheureux ; ils ont des parents qui les aiment ; ils habitent une maison petite, mais bien jolie quand même, et dans le jardin il y a tant de fleurs !

Le comte sourit encore. Cette absence d'orgueil et de contentement de soi-même lui prouvait une nature si exquise chez sa fille !

— Mais tu fais cependant une différence entre la vie libre que l'on mène chez Milles de Montscorff et cette existence laborieuse qui est celle de M. et de Mme Kerlan. Ils travaillent sans relâche : le père au chantier, la mère au logis pour subvenir aux besoins de leurs enfants et aux leurs. Un peu d'argent qui allégerait leur tâche ne serait-il pas précieux pour eux, dis Mireille ?

Elle enroula son bras à celui de son père, et se pressant contre lui :

— Oh ! que tu as raison, papa, et que j'étais sotte de ne pas comprendre qu'il faut de l'argent pour vivre ! Dans ma vie heureuse de maintenant je l'avais oublié, ajouta-t-elle tout bas.

— C'est que tu te contenterais de peu, comme une vaillante petite que tu es.

— Alors, puisque tu es bien riche, donne-leur tout ce que tu voudras : je serai si contente de leur joie.

Et elle s'absorba dans des pensées qui ne devaient pas être très gaies, malgré le dernier mot prononcé, car ses sourcils bien arqués se fronçaient sur ses yeux soudains attristés.

Se voyait-elle dans la baraque du saltimbanque, travaillant aussi pour gagner sa pauvre petite vie ? Peut-être y pensait-elle seulement à cette heure, à ces exercices payés.

Grâce à l'immense affection de Juana, elle n'avait jamais souffert ni de la faim ni du manque de vêtements. Au contraire, les mets les plus délicats lui étaient préparés, les robes aux fines nuances, brodées par les mains adroites de celle qu'elle nommait sa mère, lui étaient aussi prodiguées. Et à part ces exhibitions publiques qui révoltaient sa fierté, et les jalousies de Marcello, elle n'avait pas été malheureuse par ailleurs.

Trop jeune pour se souvenir de son luxueux passé, elle avait accepté cette existence sans se plaindre, puisque l'amour de Juana la préservait des choes si douloureux aux petits êtres contraints à un labeur acharné chez des maîtres cruels. Seule la maladie avait pu l'abattre et la décourager. Il faut si peu aux tout petits qu'une tendresse environne ! Ils vivent surtout de caresses à cet âge.

Le comte, de son côté, réfléchissait aux quelques paroles échappées du cœur de l'enfant et faisant allusion à son bonheur actuel. Elle avait dû être contrainte de travailler durement pendant ces années vécues loin de lui et, découragée, elle s'était sans doute enfuie de cette demeure inhospitalière.

Quelle torture pour le père ! A quels exercices avait-on forcé la frêle créature qui se pressait contre lui ? Qui le lui dirait jamais ?

Il ne voulut pas chercher à le savoir, et respecta le silence de la chérie qui la faisait plus tendre encore. Sa petite main s'était glissée dans la sienne, et tous deux étaient heureux l'un près de l'autre, sous ce ciel à l'azur pâli illuminant cette campagne embaumée par les ajoncs à la fraîche senteur.

Quelle joie pour la mère et les enfants de les voir entrer dans la petite maison du faubourg !

— Mireille a tenu à apporter un souvenir à ceux qui l'avaient nommée leur sœur, dit M. de Peilrac. Vous voudrez bien l'accepter, n'est-ce pas, chère Madame ?

— Tout ce qui fait plaisir à Mireille sera toujours bien accueilli par moi, Monsieur, répondit Louise avec un bon sourire.

Le comte sortit une enveloppe scellée à ses armes, et la tendant à sa fille :

— Donne-la à tes petits amis, dit-il.

L'enfant, joyeuse, la passa à Marie, étonnée, lui disant :

— Pour t'acheter des joujoux et toutes sortes de belles choses, en attendant les cadeaux du petit Jésus ! ajouta-t-elle, une lueur malicieuse en ses jolis yeux.

La fillette, avec toute la fierté de ses sept ans qui savaient lire, annonça :

Mireille de Peilrac, à sa sœur Marie, à son frère Louis.

— C'est très bien, mignonne ! s'écria Roger. Tu nous montres que tu es une bonne écolière. Maintenant, serrez ce papier, Madame Kerlan, vous en ferez la surprise à votre mari.

— Merci, Monsieur. Vraiment je suis confuse d'avoir accepté ce présent avec autant de sans-gêne.

— Avez-vous hésité davantage à recueillir Mireille ? Non, n'est-ce pas ? Vous l'avez de suite nommée votre fille. Or, vous avez formé ce jour-là entre nous des liens indissolubles.

Le comte était ému en prononçant ces paroles, et la jeune femme partageait cette émotion. Elle prit l'enveloppe et la mit dans une coupe posée sur le buffet, sans insister.

— Je serais heureux de causer avec M. Kerlan, reprit le comte ; venez donc tous dimanche déjeuner à Pont-Scorff ; nous passerons ainsi la journée ensemble.

Louise le promit, et ils se séparèrent, au grand désappointement des enfants qui avaient déjà commencé une partie de cache-cache.

— Vous l'achèverez dimanche, et cette fois vous aurez plusieurs heures pour jouer ensemble, leur dit Roger.

Et sur cette assurance qui rendit les adieux moins attristés, ils partirent. A peine étaient-ils sortis de Kerentrech que le contremaître ouvrait la porte de son logis.

— Tu n'as pas rencontré la voiture de M. de Peilrac, Pierre ?

— Non, et je le regrette ; il me tarde de causer avec lui.

— Tu répètes ses propres paroles ? Il nous a invités à déjeuner dans cette intention.

— Nous irons, répondit simplement M. Kerlan. Puisque le comte est si charmant, si dénué de cette morgue méprisante qui nous semble une insulte à nous, simples ouvriers, mais hommes libres et honnêtes cependant, rien en nous empêche d'accepter cette courtoise invitation. Nous savons bien que nous ne dînerons pas à l'office, ajouta-t-il en souriant.

Mme Kerlan, souriant aussi, prit le papier satiné et le tendit à son mari.

— Un cadeau de Mireille aux enfants, dit-elle. Sans doute un billet pour leur acheter des joujoux.

Et comme le front de son mari se rembrunissait.

— Ne me gronde pas, mon ami, ce don était offert avec tant de cœur que je n'ai pu le refuser !

— J'aurais préféré un présent en nature, dit-il.

— Le comte veut sans doute nous le laisser choisir à notre guise, reprit la jeune femme, conciliante.

Pierre ouvrit l'enveloppe et en retira un papier qu'il lut rapidement, puis, un peu pâle et la main tremblante, il le tendit à sa femme.

— Quel grand cœur ! s'écria-t-il, tout vibrant d'admiration.

— Qu'est-ce ? fit elle.

— Toute une fortune pour nos petits !... Un chèque de soixante mille francs.

Louise eut un cri de bonheur et d'embarras à la fois

— Une fortune, en effet !... dit-elle. O mes chéris ! plus de soucis pour votre avenir !

Et elle embrassait ses enfants tout surpris de cette exubérance.

— Et moi qui ai accepté cette somme considérable avec si peu de cérémonie ! fit-elle. Je croyais qu'il s'agissait de cinquante francs à peine !

M. Kerlan éclata de rire en voyant son air confus.

— Ah ! je n'attendrai pas à dimanche pour aller remercier le comte, je le ferai dès demain, et avec toute mon âme ! reprit-elle tout attendrie.

— Et je t'approuve, ma chère amie ! Mais ce qui est fait n'est plus à refaire ; acceptons cette fortune qui nous tombe du ciel, comme nous avons accepté la charge de l'enfant.

— C'est encore ce que me disait le père de Mireille tout à l'heure. Décidément, vous avez les mêmes idées !

— Et le même cœur, car, comme il aimait sa femme, comme il chérit sa fille, je vous aime et je vous chéris, mes chers trésors !...

Et ce furent des exclamations joyeuses et des baisers bien tendres dans l'humble logis où venait encore de passer la baguette magique du comte.

Dans la voiture qui les ramenait à Montscoff, le père et la fille parlaient aussi de la surprise heureuse qu'allaient avoir les deux époux.

— Tu leur a mis une grosse fortune dans cette mince enveloppe, papa ? faisait Mireille un peu étonné.

— Elle ne contient qu'un papier qui leur permettra de toucher la somme que tu leur destines, chérie, et je crois qu'ils en seront contents. Mais elle n'est pas très grosse, car ils ne l'auraient pas acceptée. Maintenant, n'en parlons plus ; c'est un secret entre nous, vois-tu, ma fillette ; tu le garderas fidèlement, dis ?

— Même près de maman ?

— Même près d'elle !

— Bien ! fit-elle simplement.

Ce nom amena un nuage sur le front de Roger et un monde de pensées y passa.

Pour marquer d'un bienfait l'endroit où Mireille avait été trouvée, les pauvres de Kerentrech avaient reçu d'abondantes aumônes, et l'église une grande croix de vermeil splendidement fouillée : n'était-ce pas le signe sacré qui avait protégé l'enfant !

Le comte avait fait porter au Dr Conlau, dont les soins intelligents et dévoués sauvèrent sa fille, une ravissante statue en marbre blanc représentant Mignon pleurant son pays. En recevant cette magnifique œuvre d'art, le bon docteur, avec un rire où perçait un certain attendrissement, s'était écrié :

— Elle m'est doublement chère, car, comme la Mignon de Goethe, la mienne aussi a retrouvé son père et son pays !

Chez le jeune couple de Kerentrech était entrée l'aisance.

A Paule seule, Roger n'avait rien offert, et il ne le ferait jamais. C'est qu'il savait que la seule récompense de sa généreuse action aurait été cette jolie Mireille, à qui elle avait si vite ouvert et ses bras et son cœur. Et il allait la lui reprendre sans doute pour toujours. Que sa nature sensible allait souffrir de faire souffrir !

Il passa la main sur son front pensif qu'il avait découvert et qu'ombrageaient les boucles toujours noires et fournies de ses cheveux.

— Tu as mal à la tête, papa ? demanda la fillette, qui l'observait depuis un instant.

— Oui, chérie, mais le grand air en aura raison.

Et il s'abandonnait à la brise bienfaisante qui soufflait de la mer, pendant que Mireille continuait à le regarder, un peu anxieuse. Pour ne pas l'inquiéter, il remit son feutre, et, secouant sa préoccupation chagrine, il la fit jaser jusqu'à l'arrivée.

Son courrier l'attendait aux Magnolias ; le valet de chambre, ne sachant pas à quelle heure son maître rentrerait, le lui avait apporté.

Une longue lettre du Dr Falouzza, lettre remplie d'expansions joyeuses, vint arracher le comte à ses mélancoliques pensées. Il la lut dans ce petit salon si plein de charme qu'il préférait, parce que c'était là où il avait revu sa fille. Un groupe délicieux qui réunissait Inès et Carmen, les doigts unis accompagnait la missive ; cette dédicace aimable avait été écrite au bas de la photographie pour l'une d'elles :

A notre amie Mireille que nous aimons déjà !

Quand la petite fille vint rejoindre son père, il lui montra ce portrait.

— Qu'elles sont gentilles, et que je les aimerai aussi ! fit-elle, Il faudra me faire photographier, afin que je puisse me montrer à elles.

— Volontiers, ma petite ! Et l'an prochain tu auras le plaisir de les embrasser, car elles viendront en France.

— Et j'espère que nous irons ensuite leur rendre visite à Majorque, père ? Je serais bien heureuse de connaître cette île !

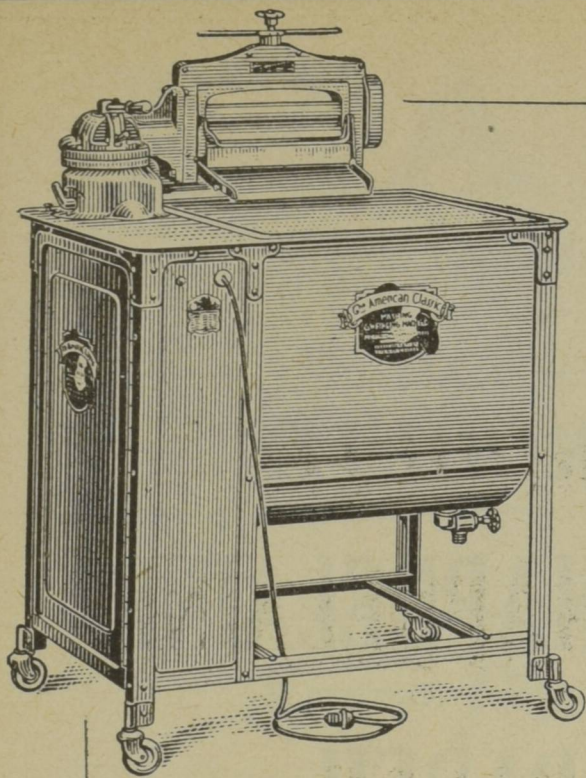
M. de Peilrac eut un frisson d'angoisse en songeant à cette Majorque où il avait passé des mois si doux et si douloureux à la fois, et qu'il avait juré de ne pas revoir, mais il se reprit à cette sensation en sentant les grands yeux de Mireille fixés sur les siens, attendant sa réponse. Il la regarda enfin, si jolie, si attristante dans cette robe noire aux crêpes sévères et, lui tendant les bras, il murmura en la baisant au front :

— Peut-être !

(A suivre.)

Nous devons d'un élan généreux nous jeter dans le sacrifice, quand il se présente à nous, en ne regardant que Dieu et notre devoir.

Chanoine SAUDREAU.



Dites!

A quoi vous sert

l'Electricité?

Est-ce tout simplement pour le service d'éclairage? L'électricité est une force invisible dont vous devez tirer le meilleur parti pour augmenter votre confort et diminuer votre travail. S'il est une tâche qui répugne à la femme c'est bien celle du blanchissage. Pourquoi ne le feriez vous pas à l'électricité? Une de nos superbes laveuses électriques "Blackstone" vous fera votre lavage de la semaine pour environ deux sous d'électricité.

Venez et Demandez une Démonstration.

Notre assortiment de Laveuses Electriques est le plus complet et comprend tous les plus nouveaux modèles de "Blackstone". "American Classis". "Voss", "Legaré". Toutes ces machines sont absolument garanties, mais nous recommandons spécialement la "Blackstone" parce que nous la connaissons et savons qu'elle vous donnera la plus grande satisfaction. Tous les prix, depuis.....

\$87.50

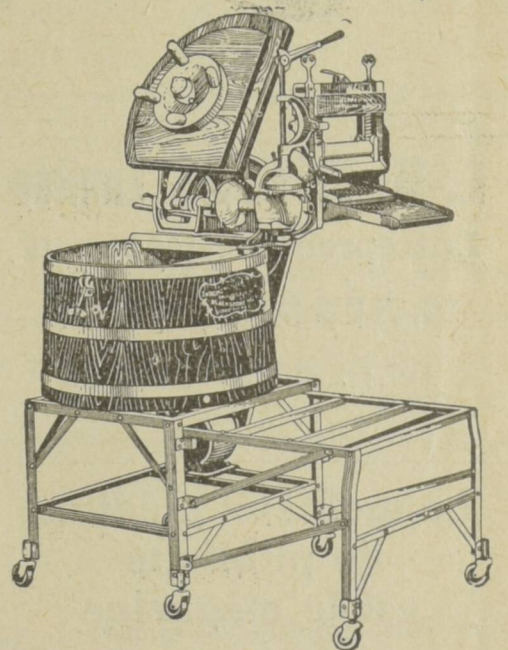
Demandez notre Circulaire Illustrée

DE

Laveuses Electriques

COMPAGNIE
P.T. LEGARÉ
LIMITÉE

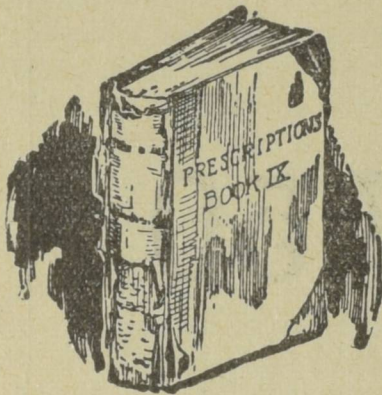
273, rue St Paul, Québec





DEMANDEZ NOS PRODUITS
Les chocolats MARIA CHAPDELAINÉ
et chocolats SANS PAREIL

Bonbons Candiac
- (Canada) Limitée -



Dans ce vieux livre

se trouve la prescription originale d'après laquelle fut composé pour la première fois Father John's Medicine. Ce fut un médecin éminent qui la donna au R. P. John O'Brien, le bien-aimé curé de l'église Saint-Patrice de Lowell, lequel l'envoya remplir à la vieille pharmacie Carleton & Hovey le 9 juin 1855.

L.-H. PETERS Limitée

Entrepreneurs-Généraux

10, RUE STE-ANGÈLE

Tél.: 2-3022 2-3023

**Le meilleur médium
de publicité
est le magazine**

*Nos lecteurs nous
rendraient un appré-
ciable service en men-
tionnant "L'Apôtre"
lorsqu'ils s'adressent à
nos annonceurs.*

Buvez du BON café

PRESIDENT

vous l'aimerez

**ENCOURAGEZ
NOS
ANNONCEURS**